LA HENRIADE [VOLTAIRE]: SECONDE PARTIE

Digitized by Google

31
6-E
26

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

Google

1-6-E.20

H+++++

II
19
A

75.5.21

II
19
A

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA HENRIADE,

NOUVELLE ÉDITION.

SECONDE PARTIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, SAILLANT, DESAINT;
PANCKOUCKE & NYON, Libraires.

M. DCC. LXX.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

ABRÉGÉE

Des événements sur lesquels est fondée la Fable du Poème de la HENRIADE.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX.* La Religion en était le sujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le parti Catholique contre le Protestant, & les *Güises* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de Seigneurs trop puissants, & par conséquent factieux; des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle; des Rois enfants, au nom desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avaient signalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus

Digitized by Google

grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour-à-tour par les partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les Réformés, les temples par les Catholiques; les empoisonnements & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la *S. Barthélemi. Henri le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeunesse, Chef du parti Réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la Cour, avec les plus puissants Seigneurs de ce parti. On le maria à la Princesse *Marguerite*, sœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouïssances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les serments les plus solennels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français), afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de Religion, voyent à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour, qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agréments de l'esprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de sang-froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compa-

Digitized by Google

triotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le Préſident *Jeanin*, le Marquis de *S. Hérem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la *S. Barthélemi*. Son frère *Henri III* quitta le Trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominants. L'un était celui des Réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même *Henri le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu-à-peu par les Princes de *Güiſe*, encouragée par les Papes, fomentée par l'Eſpagne, s'accroiſſant tous les jours par l'artifice des Moines, conſacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique, mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef était le Duc de *Güiſe*, ſurnommé *le Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, ſemblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III, au-lieu d'accabler ces deux partis ſous le poids de l'autorité royale, les fortifia par ſa faibleſſe. Il crut faire un grand coup de politique en ſe déclarant le Chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'eſclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de *Güiſe*, qui le voulait détrô-

Digitized by Google

ner, contre le Roi de Navarre, ſon beau-frère, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour *Henri III*, à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le Roi ſon beau-frère, fut battue à Coutras; ſon favori *Joyeuſe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire, que de ſe réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le Duc de *Güiſe* & la Ligue. *Güiſe* dans ce temps-là même venait de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humilièrent encore davantage le Roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de *Güiſe*, enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon Souverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des Barricades, où le peuple chaſſa les gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de ſa capitale. *Güiſe* fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats-Généraux du Royaume à Blois, & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentaient la nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. *Henri III*, réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frère le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de *Güiſe*.

Digitized by Google

Ce qui était arrivé au parti Protestant, après la *S. Barthélemi*, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'assassin des défenseurs de la Religion, & non comme un Roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que *Henri III*, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris ; & c'est-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de *Giiise* laissait encore un frère ; c'était le Duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elisabeth*, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux ; & ce fut *Duplessis-Mornay*, qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Digitized by Google

Cependant *Henri III* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à DIEU, & qu'il courait au martyre ; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer son Roi, s'il était mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables, qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monuments curieux d'un siècle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le Roi de Navarre (HENRI LE GRAND) reconnu Roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, & son Royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands Hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'usage dans ce poème, on compte les Maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le Duc de *Bouillon*, &c. *Duplessis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de Religion de ce Prince ; il se servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des Papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les Princes Protestants.

Le principal Chef de la Ligue était le Duc de

Digitized by Google

Mayenne : celui qui avait le plus de réputation après lui, était le Chevalier d'*Aumale*, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant, qui diſtinguaient particuliérement la maiſon de *Giiiſe*. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne ; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au Duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour *Henri IV*, fut la bataille d'Ivry, où le Duc de *Mayenne* fut vaincu, & le Comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées ;* mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la Bibliothèque du Roi, dans laquelle il dit à ſa maîtreſſe : » Si je ſuis vaincu, vous me connaiſſez aſſez pour » croire que je ne fuirai pas ; mais ma dernière » penſée ſera à DIEU, & l'avant-dernière à vous.

Au-reſte on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant pas de place dans le poème, n'en doivent pas avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque temps un fantôme de Roi ſous le nom de *Charles X.* Il ſuffit de dire, qu'après tant de malheurs & de déſolation, *Henri IV* ſe fit Catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa Religion, & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.

Digitized by Google

IDÉE DE LA HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiège de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI LE GRAND, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille, qui décida du ſort de la France & de la Maiſon royale.

Le Poème eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événements principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poème. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, & on a pour garants les vers de M. *Deſpréaux* déja cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événements ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poème n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camoëns*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une Croiſade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'hermite *Pierre*, ni les proceſſions. *Virgile* n'a conſtruit la fable de ſon *Enéide*, que des fables reçues de ſon temps, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe

Digitized by Google

de Troie, pouvait aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'événements réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtême du *Merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV*, la protection que lui donne *S. Louïs*, ſon apparition, le feu du Ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme perſonnifiés, le temple de l'Amour; enfin, les paſſions & les vices,

Prenant un corps, une âme, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Païens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des fleches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus Chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de Paganiſme.

Digitized by Google

Le mot d'*Amphitrite*, dans notre Poéſie, ne ſignifie que la *Mer*, & non l'*Epouſe* de *Neptune*. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. *Deſpréaux*, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement ;
C'eſt vouloir au Lecteur plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ;
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
Et par tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y ſont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaiſſance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint-Siège par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la Cour de Rome l'affront de penſer qu'elle

Digitized by Google

veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louïs XI*, & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premières éditions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un poème doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers* qu'on ſuppoſait tué par *Henri IV*, parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſemblait rendre *Henri IV* un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la Reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du poème, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivants; de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie (dans *Bérénice*, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changements, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il

Digitized by Google

ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la Religion qui fait en grande partie le ſujet du Poème, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'Auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une préciſion rigoureuſe qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure. Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ :

La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu ;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raiſonnable y doit ſuppléer. Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèſe de Théologie. Ce Poème ne reſpire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteſte également la rebellion & la perſécution. Il ne faut pas juger, ſur un mot, un livre écrit dans un tel eſprit.

Digitized by Google

DISSERTATION
SUR LA MORT
DE HENRI IV.

LE plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du temps de la mort de *Henri IV*, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa maîtreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enlève des perſonnes conſidérables, il faut qu'elles aient été toutes empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; & la calomnie paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre,

Digitized by Google

devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les Historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleurésie; combien d'Auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis!* On ne s'avise guère de douter que le Pape *Alexandre VI* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le Cardinal *Corneto*, & pour quelques autres Cardinaux, dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guichardin*, Auteur contemporain, Auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime; il ne dit pas que le Pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guichardin : L'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du Pape; vous avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui; de-là vous concluez qu'un Pape de soixante & quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques Cardinaux pour

Digitized by Google

pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet si important ? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets-de-chambre, avant que les Papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fievre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le temps de la mort de son père ; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père & le fils sont malades en même temps ; donc ils sont empoisonnés : ils sont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes sans scrupule ; donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze Cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité ; c'est la Logique d'un peuple qui déteste son Maître : mais ce ne doit pas être celle d'un Historien. Il se porte pour juge, il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guicciardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au sujet de la mort de *Henri IV.* Ces mémoires furent composés par des Secrétaires du Duc de *Sully*, alors disgracié par *Marie de Médicis*. On y laisse échapper quelques soup-

çons sur cette Princesse, que la mort de *Henri IV* faisait maîtresse du Royaume, & sur le Duc d'*Espernon* qui servit à la faire déclarer Régente. *Mézeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des mémoires de *Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable *Ravaillac* les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuse à la fois le Père *Alagona*, Jésuite, oncle du Duc de *Lerme*, tout le Conseil Espagnol, la Reine *Marie de Medicis*, la maîtresse de *Henri IV*, Madame de *Verneuil*, & le Duc d'*Espernon*. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit ; si le Conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'est donc pas le Duc d'*Espernon* qui l'a séduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appelait *Catholique à gros grains*, comme il est prouvé au procès ; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, & qui voulut qu'on le réservât à la question & au supplice.

Il y a des preuves, dit *Mézeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jusqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Descomans*, ne

Digitized by Google

ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant, rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé ? Je conçois bien qu'un ſcélérat aſſocié à d'autres ſcélérats de ſa trempe, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point-d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs ? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape ; j'ai eu des viſions, des révélations ; j'ai cru ſervir* DIEU *: je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai jamais été excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que le jour de l'aſſaſſinat il avait été dévotement à la Meſſe ; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au Roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'avait déja tenté deux fois ; qu'il y avait réſiſté ; qu'il avait quitté Paris

pour se rendre le crime impossible ; qu'il y était revenu, vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac.*

Que toujours dans mon cœur
Jésus soit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue ?

Ses complices étaient la superstition & la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément ;* c'était l'esprit de *Poltrot* qui assassina le Duc de *Güise ;* c'étaient les maximes de *Balthazar Gérar*, assassin du grand Prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant, & il suffisait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de *Henri IV*, le meilleur des Rois ; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* assassinant le Roi des Philistins, *Judith* se prostituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ses bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui *Saül* n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conséquence ; on les prenait pour la loi générale. Tout

Digitized by Google

encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'esprit de superstition, de fureur & d'ignorance qui dominait, par la connaissance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut sur-tout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que *Jean Châtel* avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervents dans la foi. *Ravaillac* se recommande en pleurant à *S. François* son patron, & à tous les Saints; il se confesse avant de recevoir la question; il charge deux Docteurs auxquels il s'est confessé, d'assurer le Greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le Roi; il avoue seulement qu'il a parlé au Père d'*Aubigni*, Jésuite, de quelques visions qu'il a eues; & le Père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas. Enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment sur sa damnation éternelle qu'il est seul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce là des raisons? Sont-ce là des preuves suffisantes?

Cependant l'éditeur du sixième tome des mémoires de *Condé* insiste encore; il recherche un passage des mémoires de l'*Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution: *On m'a bien trompé, quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple*,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer. Premiérement ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution. Secondement il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé, quand on me diſait : le Roi eſt haï, on ſe réjouïra de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait ; il ſe voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire, *On m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'*Etoile ?* Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire ce l'*Etoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recœuils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques années, dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu Marquis de *Dangeau :* j'y trouvai ces propres paroles : « La Reine » d'Eſpagne, *Marie-Louiſe* d'Orléans, eſt morte » empoiſonnée par le Marquis de *Mansfeld ;* le » poiſon avait été mis dans une tourte d'anguilles ; » la Comteſſe de *Pernits*, qui mangea la deſſerte » de la Reine, en eſt morte auſſi ; trois Caméri- » ſtes en ont été malades ; le Roi l'a dit ce ſoir à » ſon petit couvert ». Qui ne croirait un tel fait,

Digitized by Google

circonſtancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV*, & rapporté par un Courtiſan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recœuillir toutes les anecdotes ? Cependant il eſt très-faux que la Comteſſe de *Pernis* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois Camériſtes malades, & non moins faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrettes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet-de-chambre imbécille, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe cependant que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors ſous preſſe ! que de menſonges répétés dans tous les journaux ! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

Digitized by Google

ESSAI *

SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFÉRENTS GOUTS DES PEUPLES.

ON a accablé preſque tous les arts d'un nombre prodigieux de regles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouverons par-tout des leçons, mais peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poème. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & preſque pas un orateur. Le monde eſt plein de critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il ſemble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque ſcience, chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms bar-

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

* Cet eſſai avait d'abord été compoſé en Anglais par l'Auteur lorſqu'il était à Londres en 1726. On le traduiſit en Français à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade. Mais depuis, l'Auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

Digitized by Google

bares, que de puérilités pédanteſques on entaſſait, il n'y a pas long-temps, dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres ! La voie par laquelle on a ſi long-temps enſeigné l'art de penſer, eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de poéſie que les commentateurs & les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes, que l'imagination des poètes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre dont ils ne connaiſſent point le caractère; auſſi ces prétendus Légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport; & quand même leurs règles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles ! *Homère*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Milton*, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands-hommes dans leur marche, & ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce poète Grec a compoſé deux poè-

Digitized by Google

mes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour concilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédients pour ajuſter leurs règles à l'*Enéide*. Ils ont fait à-peu-près comme les aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un Ciel ou deux de criſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme ſavants, & qui ſe croient tels, venait vous dire : *Le Poème épique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros achève quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année ;* il faudrait lui répondre : Votre définition eſt très-fauſſe ; car, ſans examiner ſi l'*Iliade* d'*Homère* eſt d'accord avec votre règle, les Anglais ont un Poème épique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis terreſtre pour avoir déſobéi à Dieu. Ce Poème cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade ;* & beaucoup de perſonnes le préfèrent à celui d'*Homère*, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poème épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe ? Non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'*Œdipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*,

Digitized by Google

l'*Athalie* de *Racine*, le *Céſar* de *Shakeſpear*, le *Caton* d'*Addiſſon*, la *Mérope* du Marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinaut*, ſont toutes de belles Tragédies, &, j'oſe dire, toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en eſt point des arts, & ſur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les éléments, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins diffèrent. Que dis-je? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* & de *Cariſſimi*. Des airs Perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles Européennes. Mais, ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la pre-

Digitized by Google

mière fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris ; & tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée ; que le caractère des deux langues est très-différent ; que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, & qu'elle doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique. Nous suivons à-peu-près les règles d'architecture de *Vitruve ;* cependant les maisons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos architectes, ne ressemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Cicéron*, que nos habillements ne ressemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet, qu'était la Tragédie chez les Grecs ? Un chœur qui demeurait presque toujours sur le théâtre, point de division d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action ; & si les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces, un style naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs & sur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Digitized by Google

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poéſie épique ? Le mot *épique* vient du Grec ἔπος, qui ſignifie *diſcours :* l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques ; comme le mot d'*oratio*, chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil ; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux Généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls Souverains de Rome.

Le Poème épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps ; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'*Iliade ;* que le Héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyſſée ;* qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Énée ;* qu'il y ait un principal perſonnage, ou pluſieurs ; que l'action ſe paſſe ſur la terre, ou ſur la mer ; ſur le rivage d'Afrique, comme dans *la Luziade ;* dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana ;* dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre Monde, comme dans le *Paradis* de *Milton ;* il n'importe : le Poème ſera toujours un Poème épique, un Poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de Poème épique au *Paradis perdu* de *Milton*, appelez-le, ſi vous voulez, un Poème

Digitized by Google

divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Irais-je refuser le nom de Comédies aux pièces de M. *Congreve*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme qui n'a lu que les Auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes; & celui qui ne sait que la langue de son pays, est comme ceux qui, n'étant jamais sortis de la Cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, & que qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point de la question & de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent, & sur quoi elles diffèrent. Un Poème épique doit par-tout être fondé sur le jugement, & embelli par l'imagination: ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & simple*, qui se développe aisément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste & proportionné. Plus l'action sera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au-delà de la vie commune. Il faudra sur-tout que cette ac-

Digitized by Google

tion ſoit *intéreſſante ;* car tous les cœurs veulent être remués ; & un Poème, parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſerait inſipide en tout temps & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme goût ; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les nations ? Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthène*, *Virgile*, *Cicéron*, ont en quelque manière réuni ſous leurs loix tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de nations différentes une ſeule République de lettres ; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez, dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même ſoleil ; mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des

Digitized by Google

couleurs, & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais; ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils haſardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe; ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon en Italie ces vers de la troiſième ſtance du premier Chant de la *Jéruſalem.*

Coſi allegro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables qui enveloppent

veloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un Poème épique français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant.* Mais cette image qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeizième de la *Jéruſalem*, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci ? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Più amara in dietro à rimbombar ſu'l core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchants & très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en français. « Elle voulait » crier : Cruel, pourquoi me laiſſes-tu ſeule ? » mais la douleur ferma le chemin à ſa voix, & » ces paroles douloureuſes reculèrent avec plus » d'amertume, & retentirent ſur ſon cœur ».

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du Poème ſingulier de *Milton*, dont j'ai déja parlé ; c'eſt au premier Livre, dans la deſcription de Satan & des Enfers.

——— *Round he throws his baleful eyes*
That witneſs'd huge affliction and diſmay,

Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild :
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd ; yet from thoſe flames
No light, but rather darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe,
Regions of ſorrow, doleful shades, where peace
And reſt can never dwell ! hope never comes,
That comes to all, &c.

« Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux, » dans leſquels ſont peints le déſeſpoir & l'hor- » reur, avec l'orgueuil & l'irréconciliable haîne. Il » voit d'un coup d'œuil, auſſi loin que les regards » des Chérubins peuvent percer, ce ſéjour épou- » vantable, ces déſerts déſolés, ce dongeon im- » menſe, enflammé comme une fournaiſe énor- » me. Mais de ces *flammes il ne ſortait point de* » *lumières ; ce ſont des ténèbres viſibles*, qui ſer- » vent ſeulement à découvrir des ſpectacles de dé- » ſolation, des régions de douleur, dont jamais » n'approchent le repos ni la paix, où l'on ne » connaît point l'eſpérance connue par-tout ail- » leurs ».

Antonio de Solis, dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montézume* conſultait ſes Dieux, était une large voûte ſouterraine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière, ajoûte : *O permitian ſolamente lo que baſtava, porque ſe*

Digitized by Google

vieſſe la oſcuridad : « ou laiſſaient entrer ſeulement » autant de jour qu'il en fallait pour voir l'obſcu- » rité ». Ces ténèbres viſibles de *Milton* ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions : l'exactitude françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire. Qu'un homme, comme le P. *Bourdaloue*, prêche devant une aſſemblée de la Communion anglicane, & qu'animant par un geſte noble un diſcours pathétique, il s'écrie : « Oui, Chrétiens, vous étiez bien diſ- » poſés : mais le ſang de cette veuve que vous » avez abandonnée, mais le ſang de ce pauvre » que vous avez laiſſé opprimer, mais le ſang de » ces miſérables dont vous n'avez pas pris en main » la cauſe, ce ſang retombera ſur vous ; & vos » bonnes diſpoſitions ne ſerviront qu'à rendre ſa » voix plus forte pour demander à DIEU ven- » geance de votre infidélité. Ah ! mes chers Audi- » teurs, &c. » Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un auditoire Anglais : car autant qu'ils aiment ſur le théâtre les expreſſions ampoulées, & les mouvements forcés de l'éloquence,

autant ils goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un ſermon en France eſt une longue déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un ſermon eſt une diſſertation ſolide, & quelquefois ſèche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie c'eſt une comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des Nations.

Je ſais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon & les paſſions ſont par-tout les mêmes : cela eſt vrai ; mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche : cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine ; & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* & *Homère ;* comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lu *Sophocle* & *Euripide.*

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement

beau chez les Anciens; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue; la Religion, qui eſt preſque toujours le fondement de la Poéſie épique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur Mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des Héros du ſiège de Troie, que de celles des Américains. Nos combats, nos ſièges, nos flottes, n'ont pas la moindre reſſemblance; notre Philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les Anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes Dieux s'enivrant de nectar, & riant ſans fin de la mauvaiſe grâce dont *Vulcain* leur ſert à boire, cela était bon de ſon temps, où les Dieux étaient ce que les Fées ſont dans le nôtre : mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un Poème une troupe d'Anges & de Saints buvants & riants à table. Que dirait-on d'un Auteur qui irait après *Virgile* introduire des Harpies enlevant le dîner de ſon Héros, & qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles Nymphes ? En un mot, admirons les Anciens; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle; &

Digitized by Google

ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monuments en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la *Jéruſalem* du *Taſſe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camouens* eſt en Portugal ce que *Milton* eſt en Angleterre. Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces Poèmes épiques de différente nature, nés en des ſiècles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivants de ces illuſtres perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leurs pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces que de prétendre les peindre; j'eſſaierai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au Lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſin; je ne ferai que propoſer, il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal-entendu qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs. Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'Art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes rui-

Digitized by Google

nes ; il le ſuivra dans tous ſes changements ; il diſtinguera ce qui eſt *beauté* dans tous les temps & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un pays & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un Auteur anglais ou portugais, ni à M. *Perraut* comment il doit juger de l'*Iliade ;* il ne ſe laiſſera tyranniſer ni par *Scaliger* ni par *le Boſſu :* mais il tirera ſes règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipſo* & *Didon*, entre *Armide* & *Eve.*

Si les Nations de l'Europe, au-lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMÈRE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'Ere Chrétienne : il était certainement contemporain d'*Héſiode.* Or *Héſiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troie, & que cet âge

Digitized by Google

dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain qu'*Homère* fleuriſſait deux générations après la guerre de Troie ; ainſi il pouvait avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiège, & il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie qui avaient vu *Ulyſſe*, *Ménélas* & *Achille*.

Quand il compoſa l'*Iliade* (ſuppoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire & des fables de ſon temps. Les Grecs n'avaient alors que des Poètes pour Hiſtoriens & pour Théologiens ; ce ne fut même que quatre cents ans après *Héſiode* & *Homère*, qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raiſonnable. Un livre dans ces temps-là était une choſe auſſi rare qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui : loin de donner au public l'hiſtoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événements qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux & l'hiſtoire des grands-hommes étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa long-temps en vers chez les Égyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi différents de nous. Il n'y eut juſqu'à *Hérodote* d'autre hiſtoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun temps de Poéſie ſans muſique.

A l'égard d'*Homère*, autant ſes ouvrages ſont

Digitized by Google

connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que longtemps après ſa mort on lui a érigé des ſtatues, & élevé des temples. Sept villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendiait dans ces ſept villes, & que celui dont la poſtérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & miſérable; deux choſes compatibles.

L'*Iliade*, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de Dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paraît terrible; ils ſont comme les enfants qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'*Iliade*, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère :* on lui impute l'extravagance de ſes Dieux & la groſſiéreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillements de ſon temps. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie païenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Grâces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus* ſont de ſon invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette Religion

Digitized by Google

que nous lui reprochons ! Et ſi ces fables étaient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiècle qui avait trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle groſſiéreté dans les Héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille ; Achille* & *Patrocle* n'en ſont pas moins éclatants. *Charles XII*, Roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme : & la plupart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros, qui faiſaient leur cuiſine eux-mêmes. On peut ſe moquer de la Princeſſe *Nauſica* qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes & celles du Roi & de la Reine : on peut trouver ridicule que les filles d'*Auguſte* aient filé les habits de leur père, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers ; cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles ; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les Nations du Nord

Digitized by Google

ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les Anciens ſe faiſaient une gloire d'être robuſtes : leurs plaiſirs étaient des exercices violents : ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot *Homère* avait à repréſenter un *Ajax* & un *Hector*, non un Courtiſan de Verſailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des Poèmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages. Mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu dans tous les ſiècles des ſavants, des *raiſonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la Poéſie eſt depuis quelque temps un grand ſujet de diſpute en France : *Perraut* commença la querelle contre *Deſpréaux ;* mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire en s'at-

Digitized by Google

tachant uniquement à relever ſes bévues ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perraut*, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne ſavait pas la langue Grecque ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe, que ſes diſſertations ſur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. *de la Motte* était d'une femme d'eſprit, & celui de Madame *Dacier* d'un homme ſavant. L'un par ſon ignorance de la langue Grecque ne pouvait ſentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la ſuperſtition des Commentateurs, était incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes ; je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les Chants de l'*Iliade*. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins, ni parmi nous, aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas après s'être élevé ſi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait, à la vérité, *Pertharite*, *Suréna*, *Agéſilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polieucte* ; mais *Suréna* & *Pertharite* ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces Tragédies ſont

Digitized by Google

très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakeſpear*, leur premier Poète tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la ſalle de la Comédie auſſi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle eſt par *Philipps*, ou au *Caton* d'*Addiſſon*, qu'aux anciennes pièces de *Shakeſpear*. Ces pièces ſont des monſtres en Tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années; on y baptiſe au premier acte le Héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquième; on y voit des ſorciers, des payſans, des ivrognes, des bouffons, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpear*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaiſe, je ne pouvais comprendre comment une nation ſi éclairée pouvait admirer un Auteur ſi extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'apperçus que les Anglais avaient raiſon, & qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient comme moi les fautes groſſières de leur Auteur favori; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a

Digitized by Google

cent cinquante années qu'il jouït de ſa réputation. Les Auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'Auteur de *Caton*, & ſes talents qui en ont fait un Secrétaire d'État, n'ont pu le placer à côté de *Shakeſpear*. Tel eſt le privilège du génie d'invention ; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui ; il court ſans guide, ſans art, ſans règle ; il s'égare dans ſa carrière : mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel, à-peu près, était *Homère :* il a créé ſon Art, & l'a laiſſé imparfait : c'eſt un cahos encore ; mais la lumière y brille déja de tous côtés.

Le *Clovis* de *Deſmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces Poèmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pirame* de *Pradon* eſt plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événements ne ſoient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'*Homère* eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il dé-

Digitized by Google

crit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant, qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, *il fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il perſonnifie les prières; *elles ſont filles du Maître des Dieux; elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancelants; elles ſuivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe.* C'eſt ici ſans doute qu'on ne peut ſur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'Académie Françaiſe, qui dans ſa traduction d'*Homére* étrangle tout ce beau paſſage, & le raccourcit ainſi en deux vers :

On appaiſe les Dieux; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. *de la Motte* de ſentir ces grandes beautés d'imagination, & ſi cet Académicien ſi ingénieux a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourraient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence ! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère;* mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés : il a fait un petit ſquélette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain

Digitized by Google

tous les Journaux ont prodigué des louanges à *la Motte ;* en vain, avec tout l'art poſſible & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu, & *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. *Paſcal* qu'il n'y a point de beauté poétique, & *que, faute d'elle, on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté poétique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ? Pour juger des Poètes, il faut ſavoir ſentir ; il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; comme, pour décider ſur la Muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons ; il faut avoir de l'oreille & de l'âme.

Qu'on ne croye point encore connaître les Poètes par les traductions ; ce ſerait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame *Dacier* n'a point lu *Homère ;* c'eſt dans le Grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du Poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra

Homère

Digitized by Google

Homère lui-même qu'on trouvera, comme ſes Héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon Poème! Heureux qui peindrait les détails comme lui! Et c'eſt préciſément par ces détails que la Poéſie charme les hommes.

CHAPITRE TROISIÈME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des ouvrages de ce grand Homme. Elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules. On y repréſente *Virgile* comme une eſpèce de maquignon & de faiſeur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à *Auguſte*, était né d'une jument malade; & qui, étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'Empereur, répond qu'*Auguſte* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été juſque-là récompenſé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne ſais par quelle fatalité la mémoire des grands Hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides. Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andès, à une lieue de Mantoue, ſous le premier Conſulat du grand *Pompée* & de *Craſſus*. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15 de ce

mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit Idus*, dit *Martial.* Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à son *Enéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poètes Epiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne servirent pas peu sans doute à diriger les jugements de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux, modeste, & même timide. Il se dérobait très souvent en rougissant à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire ; ses mœurs étaient simples ; il négligeait sa personne & ses habillements ; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité qui s'accorde si bien avec le génie, & qui semble être donnée aux véritablement grands Hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talents sont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorsqu'il écrivait en prose. *Sénèque* le Philosophe nous ap-

Digitized by Google

prend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Cicéron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la Poéſie ?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux Tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux : auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donnée d'*Auguſte*, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécène*, & à l'Empereur même. On ſait qu'il ordonna par ſon teſtament que l'on brûlât ſon *Enéide* dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux, & ſemblent partir du cœur.

Ergóne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ! ergò ibit in ignes ;
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis ! &c.

Cet ouvrage, que l'Auteur avait condamné aux flammes, eſt encore, avec ſes défauts, le plus beau monument qui nous reſte de toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon Poème des traditions fabuleuſes que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes

juſqu'à lui ; à-peu-près comme *Homère* avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du ſiège de Troie : car en vérité, il n'eſt pas croyable qu'*Homère* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle bizarre que le Père *le Boſſu* a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le Poème, avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiècle ; ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poètes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un Héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au Lecteur, & un point d'hiſtoire qui ſoit par lui-même intéreſſant. Tout Poète épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu*, ſera sûr de n'être jamais lu ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque événement dans l'Hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'Univers ne pourront pas vous fournir un événement entiérement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon Poème tous ces

Digitized by Google

différents matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnasse*. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée ;* il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Céléno*, ni le petit *Ascagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiètes*, *&c.* Pour la métamorphose des vaisseaux d'*Enée* en Nymphes, *Denys d'Halicarnasse* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fides facto*, *sed fama perennis.* Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup-d'œuil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur François, qui prendrait *Clovis* pour son Héros, de parler de la sainte ampoule qu'un pigeon apporta du Ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi, & qui se conserve encore avec foi dans cette ville ? Un Anglais qui chanterait le Roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur *Merlin ?* Tel est le sort de toutes ces anciennes fables, où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité, en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entiérement : un seul Lecteur sensé que ces faits

Digitized by Google

rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques Critiques ; & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère.* Pour moi, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les Dieux d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, & qui, ſelon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poète Grec. Il parle comme lui du ſiège de Troie ; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art & des beautés plus touchantes dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère.* On nous crie que l'épiſode de *Didon* eſt d'après celui de *Circé* & de *Calipſo ;* qu'*Enée* ne deſcend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulyſſe.* Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on : ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel ouvrage.

Il eſt bien vrai que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même pour l'ordinaire il eſt au-deſſous de l'original. Quand *Virgile* eſt grand, il eſt lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'eſt lorſqu'il ſe plie à ſuivre la marche d'un autre.

J'ai entendu ſouvent reprocher à *Virgile* de la ſtérilité dans l'invention. On le compare à ces

Digitized by Google

Peintres qui ne ſavent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profuſion de caractères *Homère* a jetée dans ſon *Iliade :* au-lieu que dans l'*Enéide* le fort *Cloanthe*, le brave *Gias* & le fidèle *Achate*, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'*Enée*, & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juſte ; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile.* Il chante les actions d'*Enée*, & *Homère* l'oiſiveté d'*Achille.* Le Poète Grec était dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros ; & comme ſon talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatants, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, ſentait qu'il ne fallait point affaiblir ſon principal perſonnage & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Enée* qu'il a voulu & qu'il a dû nous attacher ; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon Poème.

Saint-Evremont dit qu'*Enée* eſt plus propre à être le fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai qu'*Enée* paſſe, auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſques des Héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage ; ſi, au-lieu de repréſenter le courage calme

Digitized by Google

d'un Chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède* qui combattent contre des Dieux, il aurait plu davantage à ces Critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande & universelle objection que l'on fait contre l'*Enéide*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, & que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguste* que le premier, le second, le quatrième & le sixième livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Enéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne saurait nous intéresser, après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de

Digitized by Google

l'*Enéide* ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile*. Ce que la force de ſon Art a tiré de ce terrein ingrat eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'*Enéide*, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune Prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquilité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate*, & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un aſile ; le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne demandait pas : de-là ſuit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle que par hazard & par une aventure commune & petite. *Turnus* en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoyablement par *Enée ;* la mère de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort, & le faible Roi Latin,

Digitized by Google

pendant tout ce tumulte, ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* & *Enée* ſe battre pour ſa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits ſur elle, & qu'il ſecourût le vieux Roi *Latinus*, au-lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du raviſſeur de *Lavinie*. J'aimerais qu'il en fût le vengeur; je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au Héros davantage. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune Princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin; ce n'eſt point à un jeune Peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël*, & je ne puis pas dire comme le *Corrège*, *Son pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur

Digitized by Google

de l'*Iliade* & de l'*Enéide ;* mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordoue en Eſpagne ſous l'Empereur *Caligula.* Il n'avait encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Eſpagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être apperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la Poéſie, & le dangereux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée.* La hardieſſe qu'eurent les Juges de déclarer *Lucain* vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on jouïſſait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges ; il le loue même avec trop de flatterie, & en cela ſeul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faibleſſe de donner à *Auguſte* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme quel qu'il ſoit. *Né-*

Digitized by Google

ron démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conspirer contre lui ; *Lucain* entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un Poème épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient *César* & *Lucain*, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des Héros réels qu'il fallait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du temps de *César* étaient des personnages bien autrement importants que *Sarpédon*, *Diomède*, *Mezence*, & *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfants en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puissants hommes qui ayent jamais été, disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par-là il a rendu son Poème sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des senti-

Digitized by Google

ments ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'*Achille* & *Enée*, qui étaient peu importants par eux-mêmes, sont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *César* & *Pompée* sont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans son Poème aucune description brillante, comme dans *Homère*. Il n'a point connu, comme *Virgile*, l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouvez dans la *Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Enéide*. Au milieu de ces déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* est rempli ; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluste ;* en un mot il est grand par-tout où il ne veut point être Poète. Une seule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *César*, *Nil actum reputans, si quid supereſſet agendum*, vaut bien assurément une description poétique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. *Lucain* a fait tout aussi bien de s'en passer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embellissements nécessaires aux actions d'*Enée* & d'*Agamemnon*. On savait peu de chose de ces Héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des Jeux Olympiques que *Pindare* chantait, & dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait qu'il se jetât sur les louanges de *Castor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles com-

Digitized by Google

mencements de l'Empire Romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénus*, vivaient dans un autre ſiècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui apporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencements d'un Art pour les principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poème ne ſaurait ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'*Iliade* en eſt pleine ; mais ces Divinités ſont ſi peu eſſencielles au Poème, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun Poète, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brébeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces âmes qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre ;
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître ;
Nous trouvons Dieu par-tout ; par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux ;

Digitized by Google

Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Penſez-vous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité ?
Qu'il ait, dans ces déſerts, caché la vérité ?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte ?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit ;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit ;
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre Suprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre âme au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir ? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me ſemble que je vois un portique hardi & immenſe qui me conduit à des ruines.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du Latin, comme plusieurs Royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les Conquérants portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent; & lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces temps-là, est un composé bizarre de grossiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la première, ensuite l'Espagnole; puis la Française & l'Anglaise se perfectionnèrent.

La Poésie fut le premier Art qui fut cultivé avec succès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable; chose étrange que presque toutes les Nations du monde ayent eu des Poètes avant que d'avoir aucune autre sorte d'Ecrivains.

Homère

Digitized by Google

Homère fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un Hiſtorien. Les Cantiques de *Moïſe* ſont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chanſons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les Arts. Les Barbares des côtes de la Mer Baltique avaient leurs fameuſes rimes *Runiques* dans le temps qu'ils ne ſavaient pas lire; ce qui prouve en paſſant, que la Poéſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, le *Taſſe* était encore au berceau, lorſque le *Triſſin*, Auteur de la fameuſe *Sophonisbe*, la première Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un Poème épique. Il prit pour ſon ſujet l'*Italie délivrée des Goths par Bélizaire ſous l'Empire de Juſtinien.* Son plan eſt ſage & régulier : mais la poéſie y eſt faible. Toutefois l'ouvrage réuſſit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, juſqu'à ce qu'elle fut abſorbée dans le grand jour qu'apporta le *Taſſe.*

Le *Triſſin* était un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur auprès de *Charles-Quint;* mais enfin il ſacrifia ſon ambition, & la prétendue ſolidité des affaires, à ſon goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vus quitter & même mépriſer les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans *Homère;* & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité : il en a tout pris, hors le génie. Il s'ap-

puie ſur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre : il cœuille les fleurs du Poète Grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. Le *Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère*, où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'Empereur *Juſtinien* a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata*. « Elle commence par ſe baigner dans ſa belle chambre ; elle met une chemiſe blanche ; & (après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette) elle va trouver l'Empereur qui eſt aſſis ſur un gazon dans un petit jardin ; elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agaceries, & enfin *Juſtinien*

Le diede un baſcio
Soave, e le gettò le braccia al collo ;
Ed ella ſtette, e ſorridendo diſſe :
Signor mio dolce, or che volete fare ?
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'Imperator riſpoſe : Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui ;
Che qui non può venir perſona umana,
Se non per la mia ſtanza ; & io la chiuſi,
Come qui venni, et hò la chiave a canto ;

Digitized by Google

E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre;
Perche giamai non lo laſciaſte aperto.
E, detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta,
La quale allegra li fioria d'intorno, &c.

« L'Empereur lui donna un doux baiſer, & lui » jeta les bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit en » ſouriant : Mon doux Seigneur, que voulez-vous » faire ? Si quelqu'un entrait ici & nous décou- » vrait, je ſerais ſi honteuſe que je n'oſerais plus » lever les yeux. Allons dans notre appartement, » fermons les portes, mettons-nous ſur le lit, & » puis faites ce que vous voudrez. L'Empereur lui » répondit : Ma chère ame, ne craignez point » d'être apperçue. Perſonne ne peut entrer ici que » par ma chambre, je l'ai fermée, & j'en ai la » clef dans ma poche. Je préſume que vous avez » auſſi fermé la porte de votre appartement qui » entre dans le mien : car vous ne le laiſſez ja- » mais ouvert. Après avoir ainſi parlé, il l'em- » braſſe & la jette ſur l'herbe tendre, qui ſemble » partager leurs plaiſirs, & qui ſe couronne de » fleurs ». Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans *Homère* devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le *Triſſin*, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *Homère* que dans le détail des deſcriptions : il eſt très-exact à peindre les habillements & les meubles de ſes Hé-

Digitized by Google

ros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un Poëme épique régulier & sensé, quoique faible, & qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus il est le seul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le *Trissin* en Italie suivait d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le *Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile Portugais*.

Camouens, d'une ancienne famille Portugaise, naquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* & d'*Isabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la Cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le Grand*, héritier du Trône & des grands desseins du Roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le

temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à suivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passèrent pour des insensés, qui se sacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un desir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrètes, ses mécontentements de la Cour, & sur-tout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord Volontaire sur un vaisseau, & il perdit un œuil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déja un Vice-Roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu, qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs singuliers que la

Digitized by Google

deſtinée réſervait à *Camouens.* Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il compoſa ſon Poème de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade ;* titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade.*

Il obtint un petit emploi à Macao même ; & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon Poème, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon ; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avâre : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec ſon Poème pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 liv. de notre monnoie d'aujourd'hui ; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Ainſi il éprouva en tout le ſort d'*Homère.* Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux

Digitized by Google

hommes de génie, que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fond de ſon Poème n'eſt ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : « Je chante ces hommes au-deſſus du vulgaire, qui des rives occidentales de la Luſitanie, portés ſur des mers qui n'avaient point encore vu de vaiſſeaux, allèrent étonner la Trapobane de leur audace : eux dont le courage patient à ſouffrir des travaux au-delà des forces humaines, établit un nouvel Empire ſous un Ciel inconnu & ſous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fameux Troyen qui porta ſes Dieux en Italie; ni ceux du ſage Grec qui revit Itaque après vingt ans d'abſence; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux Conquérant. Diſparaiſſez, drapeaux que *Trajan* déployait ſur les frontières de l'Inde : voici un homme à qui *Neptune* a abandonné ſon trident : voici des travaux qui ſurpaſſent tous les vôtres ».

« Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais vous m'avez inſpiré des ſons doux & touchants, ſi j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve; donnez-moi aujourd'hui des accents fiers & hardis; qu'ils aient la force & la clarté de votre cours; qu'ils ſoient purs comme vos ondes, &

» que déſormais le Dieu des vers préfère vos eaux
» à celles de la fontaine ſacrée ».

Le Poète conduit la flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange ; il décrit en paſſant les côtes occidentales, le midi & l'orient de l'Afrique, & les différents peuples qui vivent ſur cette côte ; il entre-mêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſième Chant la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du Roi *Don Pedro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théâtre de Paris. C'eſt, à mon gré, le plus beau morceau du *Camouens ;* il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſants & mieux écrits. La ſimplicité du Poème eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les temps, & chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appelé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer ; ſa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui ; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux : ce monſtre, ou ce Dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun vaiſſeau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du

Digitized by Google

goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'eſt une Ile enchantée qui ſort de la mer pour le rafraîchiſſement de *Gama* & de ſa flotte. Cette Ile a ſervi, dit-on, de modèle à l'Ile d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus*, aidée des conſeils du Père Eternel, & ſecondée en même temps des flèches de *Cupidon*, rend les *Néréides* amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement ; chaque Portugais embraſſe une *Néréide*, & *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Ile, & de-là lui montre tous les Royaumes de la Terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Ile, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête-homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une Ile enchantée dont *Vénus* eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce Poème *Vénus* ſignifie la *Sainte Vierge*, & que *Mars* eſt évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure ; je ne m'y oppoſe pas ; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas apperçu. Cette allégorie nou-

Digitized by Google

velle rendra raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à Jesus-Christ, & que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* & la Vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, & *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poème ; mais la poéſie du ſtyle & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véroneſe* parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait placé des Pères Bénédictins & des ſoldats Suiſſes dans des ſujets de l'Ancien Teſtament.

Le *Camouens* tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que *Vaſco*, après avoir raconté ſes aventures au Roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez ſi Ulyſſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls :* comme ſi un Barbare Africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon *Homère* & ſon *Virgile*. Mais de tous les défauts de ce Poème, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui règne dans toutes ſes parties ; il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les aventures ſe ſuccèdent les unes aux autres, & ſe Poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve

Digitized by Google

enfin que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença ſa *Gieruſalemme Liberata* dans le temps que la *Luſiade* du *Camoëns* commençait à paraître. Il entendait aſſez le Portugais pour lire ce Poème & pour en être jaloux ; il diſait que le *Camouens* était le ſeul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, ſi elle était ſincère, était très-mal fondée ; le *Taſſe* était autant au-deſſus de *Camouens*, que le Portugais était ſupérieur à ſes compatriotes. Le *Taſſe* eût eu plus de raiſon d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioſte*, par qui ſa réputation fut ſi long-temps balancée, & qui lui eſt encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioſte* parmi les Poètes épiques. Il eſt vrai que l'*Arioſte* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres enſemble ; & ſi on lit *Homère* par une eſpèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioſte* pour ſon plaiſir. Mais il ne faut pas confondre les eſpèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de la Tragédie. L'*Orlando*

Digitized by Google

furioſo eſt d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Enéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable Poème épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, & celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des Ogres & des Géants que des Héros, & d'outrer la nature que de la ſuivre.

Le *Taſſe* naquit à Surrento en 1544, le 11 Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie, & avait été long-temps une des plus puiſſantes. Sa grand'-mère était une *Cornaro* : on ſait aſſez qu'une Noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par *Charles-Quint*. De plus *Bernardo* était Poète lui-même : avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, &

Digitized by Google

qui connaissait par une dure expérience le danger de la Poésie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la Logique d'*Aristote*, & ce bel art de disputer pour & contre en termes inintelligibles sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son Poème de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans son penchant pour la Poésie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, sous le nom de *Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du Droit & dans les autres, où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de *Ferrare*, & crut, qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisait des vers, était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans il alla en France à la suite du Cardinal d'*Este*. *Il fut reçu du Roi Charles*

Digitized by Google

IX, disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges ; c'est la fortune des Poètes. On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe aux mauvais traitements qu'il reçut dans cette Cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques Chants de son Poème avaient déja paru sous le nom de *Godefroi ;* il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée.* Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'Antiquité : J'ai vécu assez pour le bonheur & pour la gloire. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son père, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talents, plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même ; &, ce qui devait ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le Protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Surrento dans le Royaume

Digitized by Google

de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, & dont il espérait quelque secours, mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, & le rejeta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la *Sainte Vierge* & de *Sainte Scolastique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis *Manso di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que le *Tasse* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais Poète. Enfin après vingt années l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune; mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le Pape *Clément VII*, qui, dans une Congrégation de Cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, sur-tout en France, & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le *Tasse* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats

Digitized by Google

& d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape : *Je desire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les Cardinaux *Aldobrandin*, neveux du Pape, qui aimaient & admiraient le *Tasse*, se chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au Capitole ; chose assez singulière que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le *Tasse* tomba malade dans le temps de ces préparatifs ; & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le temps, qui sappe la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du *Tasse*. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les Poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ses fautes, & malgré la critique de *Despréaux*.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade :* mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie ; si *Renaud* est une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon ;* j'ose dire que le *Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différents comme ceux de l'*Iliade :* mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement

ment décrits & mieux ſoutenus ; car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le Poète Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs & de diſtinguer les différentes eſpèces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi *Godefroi* eſt prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuſe valeur de *Tancrède* eſt oppoſée à la fureur d'*Argant ;* l'amour dans *Armide* eſt un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie*, c'eſt une tendreſſe douce & aimable. Il n'y a pas juſqu'à l'Hermite *Pierre* qui ne taſſe un perſonnage dans le tableau, & un beau contraſte avec l'Enchanteur *Iſmeno ;* & ces deux figures ſont aſſurément au-deſſus de *Calcas* & de *Taltibius. Renaud* eſt une imitation d'*Achille ;* mais ſes fautes ſont plus excuſables ; ſon caractère eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux employé. *Achille* éblouït, & *Renaud* intéreſſe.

Je ne ſais ſi *Homère* a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs : mais c'eſt ſans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur ſe ſerait intéreſſé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on ſerait tenté de regarder ces derniers comme des brigands, ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit, & maſſacrer

Digitized by Google

de ſang-froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des Croiſades. Les Moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des Princes quittaient leurs Etats, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant pour aller ſe battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-ſainte avec leurs maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentiments tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge : mais quand ils arrivèrent au Saint-Sépulcre, ces monſtres, ornés de croix blanches, encore toutes dégouttantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre & ſe frappèrent la poitrine; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes!

Le *Taſſe* fait voir, comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de Héros, qui, ſous la conduite d'un Chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un

Digitized by Google

DIEU. Le ſujet de la *Jéruſalem*, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le *Taſſe* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit; preſque tout y eſt lié avec art : il amène adroitement les aventures; il diſtribue ſagement les lumières & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats; il excite la ſenſibilité par dégrés; il s'élève au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque par-tout clair & élégant; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la langue Italienne prend un nouveau caractère ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la *Jéruſalem* environ deux cents vers, où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faibleſſes étaient une eſpèce de tribut que ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entiérement déſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un Epiſode qui ne tient en rien au reſte du Poème. Je parle de l'étrange & inutile *Taliſman* que fait le ſorcier *Iſmeno*, avec une image de la Vierge *Ma-*

Digitized by Google

rie, & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encore ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction ; ſi *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur Religion, étaient éclairés d'en-haut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils ſont entiérement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poème ; mais le Poète ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſements de ſon art, & il n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du-tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Epiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France ni en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantements ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais ; mais du temps du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire M. *Loke*, ou M. *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la *Jéruſalem* un ſorcier Chrétien qui tire *Renaud* des mains des ſorciers Mahométans. Quelle fantaiſie

d'envoyer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint magicien qui les conduit juſqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon vers une vieille qui les tranſporte auſſitôt dans un petit bateau aux Iles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramènent au camp des Chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encore ces imaginations dignes des contes de Fées n'appartiennent-elles pas au *Taſſe ;* elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt-là ſurtout ce qui fait que tant de Littérateurs Italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à *Renaud ?* Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poème. Dans les premiers Chants DIEU ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des affaires des Chrétiens. Ils obéiſſent auſſi-tôt & ſe plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trou-

vent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, &, sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt, où les Chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve sa *Clorinde* enfermée dans un pin, & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y présente à travers l'écorce d'un mirthe, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'Hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable. *César* ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instruments & des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brébeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, est au-dessous de l'original.

Lucus erat longo numquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deûm, structæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.

Digitized by Google

Si qua fidem meruit Superos mirata vetuſtas,
Illis & volucres metuunt inſidere ramis,
Et luſtris recubare feræ : nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mœſta Deorum
Arte carent, cæſiſque exſtant informia truncis.
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis ſacrata figuris
Numina ſic metuunt : tantùm terroribus addit
Quos timeant, non noſſe Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſylvæ,
Roboraque amplexos circumfulſiſſe dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſêre Deis. Medio cùm Phœbus in axe eſt,
Aut cælum nox atra tenet, pavet ipſe ſacerdos
Acceſſus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos ſtabat denſiſſima montes.
Sed fortes tremuêre manus, motique verendâ
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur merſo violata in robora ferro :
Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſylvam,

Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non ſublato ſecura pavore,
Turba; ſed expensâ Superorum & Cæſaris irâ
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex,
Sylvaque Dodonæs, & fluctibus altior alnus;
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tunc primùm poſuêre comas, & fronde carentes
Admiſêre diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuêre videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exſultat. Quis enim læſos impunè putaret
Eſſe Deos?

Voici la traduction de *Brébeuf;* on ſait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain;* il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer : mais il y a toujours dans *Brébeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée;
Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaiſſeur des ombres & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accents de leur voix
Le ſon des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ſes cruels ſacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la nature en révérant les Dieux.

Digitized by Google

Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres ;
On voit fumer la terre ; on voit rougir les arbres :
Tout y reſſent l'horreur ; & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais.

Là de cent Dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages ;
La mouſſe, & la pâleur de leurs membres hideux,
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux :
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte:
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer !
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture :
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſouffrée
La forêt eſt couverte & n'eſt pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux & de dragons ailés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ces Démons ſon horreur & ſon ombre ;
Et le Druïde craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes Dieux.

Digitized by Google

Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrilèges ;
Les Dieux mêmes, les Dieux n'ont point de privilèges :
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés ;
Et de tous les ſoldats les âmes étonnées,
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prends ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les ſiens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte.
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jules commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber, ſous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mère,
Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent ;
A ce fier attentat tous les Prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée ;* mais au moins cet

Digitized by Google

endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel eſt au-deſſus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfants.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & bizarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poéſie épique. Pour ſe juſtifier il publia une préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poème était allégorique. L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'âme. Jéruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'âme, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Iſmeno* ſont les tentations qui aſſiègent nos âmes; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée, repréſentent les faux raiſonnements, *falſi ſyllogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que *le Taſſe* oſe donner de ſon Poème. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il ſe ſuppoſe des vues & des deſſeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit

Digitized by Google

ſon Poème ; ou, ſi par malheur il les a eus, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi alambiquées.

Si le diable joue dans ſon Poème le rôle d'un miſérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, &, ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques Religieuſes, ſont repréſentés dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la Poéſie qui ſait ennoblir tout, & étendre la ſphère des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertence de donner aux mauvais eſprits les noms de *Pluton* & d'*Alecton*, & de confondre les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des Poètes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il eſt vrai que *Pluton*, *Proſerpine*, *Radamanthe*, *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzébut* & *Aſtarot ;* nous rions du mot de *Diable*, nous reſpectons celui de *Furie.* Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'Antiquité ; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gâgne.

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÈME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du ſeizième ſiècle l'Eſpagne produiſit un Poème épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, Gentilhomme de la chambre de l'Empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maiſon de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Eſpagnols leurs conquérants. (Je dirai en paſſant que cette tentative des Américains, pour recouvrer leur liberté, eſt traitée de rébellion par les Auteurs Eſpagnols.) La paſſion qu'il avait pour la gloire, & le deſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulières, l'entraînèrent dans ces pays

Digitized by Google

du nouveau Monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus long-temps que les autres Américains; & ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même temps le Conquérant & le Poète; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait à en chanter les événements; &, faute de papier, il écrivit la première partie de ſon poème ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le Poème s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitants. Ce commencement, qui ſerait inſupportable dans tout autre Poème, eſt

Digitized by Google

ici néceſſaire, & ne déplaît pas dans un ſujet où la ſcène eſt par-delà l'autre Tropique, & où les Héros ſont des Sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le ſujet, qui était neuf, a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur.

« Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés » de voir des créatures pareilles à des hommes, » portant du feu dans leurs mains, & montées ſur » des monſtres qui combattaient ſous eux; ils les » prirent d'abord pour des Dieux deſcendus du » Ciel, armés du tonnerre & ſuivis de la deſtruc- » tion; & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'avec » peine. Mais dans la ſuite s'étant familiariſés avec » leurs Conquérants, ils connurent leurs paſſions » & leurs vices, & jugèrent que c'étaient des » hommes. Alors, honteux d'avoir ſuccombé ſous » des mortels ſemblables à eux, ils jurèrent de » laver leur erreur dans le ſang de ceux qui l'a- » vaient produite, & d'exercer ſur eux une ven- » geance exemplaire, terrible & mémorable ».

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième Chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'*Araucana* eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*.

Digitized by Google

La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits ; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont près d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur, fait la harangue ſuivante.

« Caciques, illuſtres défenſeurs de la patrie, » le deſir ambitieux de commander n'eſt point ce » qui m'engage à vous parler. Je ne me plains pas » que vous diſputiez avec tant de chaleur un hon- » neur qui peut-être ſerait dû à ma vieilleſſe, & » qui ornerait mon déclin. C'eſt ma tendreſſe pour » vous, c'eſt l'amour que je dois à ma patrie, » qui me ſollicite à vous demander attention pour » ma faible voix. Hélas ! comment pouvons-nous » avoir aſſez bonne opinion de nous-mêmes pour » prétendre à quelque grandeur, & pour ambi- » tionner des titres faſtueux, nous qui avons été » les malheureux ſujets & les eſclaves des Eſpa- » gnols ? Votre colère, Caciques, votre fureur, » ne devraient-elles pas s'exercer plutôt contre » nos Tyrans ? Pourquoi tournez-vous contre » vous-mêmes ces armes qui pourraient exterми- » ner vos ennemis & venger notre patrie ? Ah ! » ſi vous voulez périr, cherchez une mort qui » vous procure de la gloire. D'une main briſez le » joug honteux, & de l'autre attaquez les Eſpa- » gnols ; & ne répandez pas, dans une querelle ſté- » rile, les précieux reſtes d'un ſang que les Dieux

» vous

Digitized by Google

» vous ont laiſſé pour vous venger. J'applaudis, » je l'avoue, à la fière émulation de vos courages : ce même orgueuil que je condamne, augmente l'eſpoir que je conçois. Mais que votre » valeur aveugle ne combatte pas contre elle-même, & ne ſe ſerve pas de ſes propres forces » pour détruire le pays qu'elle doit défendre. Si » vous êtes réſolus de ne point ceſſer vos querelles, trempez vos glaives dans mon ſang glacé. » J'ai vécu trop long-temps : Heureux qui meurt » ſans voir ſes compatriotes malheureux, & malheureux par leur faute ! Ecoutez donc ce que » j'oſe vous propoſer. Votre valeur, ô Caciques, » eſt égale ; vous êtes tous également illuſtres par » votre naiſſance, par votre pouvoir, par vos richeſſes, par vos exploits : vos ames ſont également dignes de commander, également capables de ſubjuguer l'Univers. Ce ſont ces préſents céleſtes qui cauſent vos querelles. Vous » manquez de Chef, & chacun de vous mérite » de l'être ; ainſi puiſqu'il n'y a aucune différence » entre vos courages, que la force du corps décide ce que l'égalité de vos vertus n'aurait jamais décidé, &c. » Le vieillard propoſe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groſſe poutre, & de déférer à qui en ſoutiendrait le poids plus long-temps l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de *Neſtor* à

celui de *Colocolo* ; &, renonçant à cette adoration que nos esprits justement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raison.

Après qu'*Achille*, instruit & inspiré par *Minerve*, Déesse de la Sagesse, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le sage *Nestor* se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux Héros, & parle ainsi : « Quelle satisfaction sera-ce » aux Troyens, lorsqu'ils entendront parler de » vos discordes ? Votre jeunesse doit respecter » mes années & se soumettre à mes conseils. J'ai » vu autrefois des Héros supérieurs à vous. Non, » mes yeux ne verront jamais des hommes sem- » blables à l'invincible *Pirithoüs*, au brave *Ci-* » *néus*, au divin *Thésée*, &c. .... J'ai été à la » guerre avec eux, &, quoique je fusse jeune, » mon éloquence persuasive avait du pouvoir sur » leurs esprits ; ils écoutaient *Nestor*. Jeunes guer- » riers, écoutez donc les avis que vous donne ma » vieillesse. *Atride*, vous ne devez pas garder » l'esclave d'*Achille* : fils de *Thétis*, vous ne de- » vez pas traiter avec hauteur le Chef de l'armée. » *Achille* est le plus grand, le plus courageux des » guerriers : *Agamemnon* est le plus grand des » Rois, &c. » Sa harangue fut infructueuse ; *Aga-memnon* loua son éloquence, & mépriſa son con-seil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare *Colocolo* s'insinue dans l'esprit des Caci-ques, la douceur respectable avec laquelle il cal-

Digitized by Google

me leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les sentiments de la vraie gloire pénètrent son cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un Censeur, un Panégyriste adroit; aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge, d'un autre côté, si *Nestor* est si sage de parler tant de sa sagesse; si c'est un moyen sûr de s'attirer l'attention des Princes Grecs, que de les rabaisser, & de les mettre au-dessous de leurs aïeux; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à *Nestor*, qu'*Achille* est le plus courageux des Chefs qui sont là présents. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de *Nestor* avec le discours modeste & mesuré de *Colocolo*, l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille* avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques; que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général, dans le monde, qui souffre volontiers qu'on lui préfère son inférieur pour le courage; s'il y a une assemblée qui puisse supporter, sans s'émouvoir, un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédécesseurs à leurs dépens; alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il est vrai que, si *Alonzo* est dans un seul en-

droit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poètes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce Poème eſt plus ſauvage que les Nations qui en ſont le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur, qui eſt un des premiers Héros du Poème, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats; &, pour paſſer le temps, il fait naître entre eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, & principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens; & afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poème d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon qu'un Auteur, qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte

Digitized by Google

à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté, autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poètes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIÈME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie, qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon *Paradis perdu*. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam*, ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis*, Reine de France. Le ſujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient DIEU LE PÈRE, les Diables, les Anges, *Adam*, *Eve*, le Serpent, la Mort, & les ſept Péchés mortels. Ce ſujet, digne du génie abſurde du Théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſein.

La Scène s'ouvre par un chœur d'Anges, & *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères : « Que

Digitized by Google

» l'arc-en-ciel ſoit l'archet du violon du Firma-
» ment ; que les ſept planètes ſoient les ſept no-
» tes de notre muſique ; que le temps batte exac-
» tement la meſure ; que les vents jouent de l'or-
» gue, &c. » Toute la pièce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français, qui en riront, que notre Théâtre ne valait guère mieux alors ; que *la Mort de S. Jean-Baptiſte*, & cent autres pièces, ſont écrites dans ce ſtyle ; mais que nous n'avions ni *Paſtor-Fido*, ni *Aminte*.

Milton, qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit, à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes, où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait appercevoir qu'aux hommes de génie. *Les ſept Péchés mortels danſant avec le Diable*, ſont aſſurément le comble de l'extravagance & de la ſottiſe ; mais *l'Univers rendu malheureux par la faibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du* CRÉATEUR, *la ſource de nos malheurs & de nos crimes*, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a ſur-tout dans ce ſujet je ne ſais quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre & triſte qui ne convient pas mal à l'imagination anglaiſe. *Milton* conçut le deſſein de faire une Tragédie de la farce d'*Andreino :* il en compoſa même un acte & demi. Ce fait m'a été aſſuré par des gens de lettres qui le tenaient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce Mo-

Digitized by Google

nologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième Chant de ſon Poème épique. C'eſt lorſque cet eſprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le ſoleil qui ſortait des mains du CRÉATEUR.

» Toi ſur qui mon Tyran prodigue ſes bienfaits,
» Soleil, Aſtre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui ſembles le DIEU des Cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des Aſtres de la nuit;
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
» Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
» Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;
» Je ſuis tombé; l'Orgueuil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le temps qu'il travaillait à cette Tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin, au lieu d'une Tragédie, qui, après tout, n'eût été que bizarre & non intéreſſante, il imagina un Poème épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent le bizarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes

Digitized by Google

qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardents ennemis de l'infortuné Roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwel;* &, par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un Tyran. Il fut Secrétaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel*, & du Parlement, qui dura juſqu'au temps de la reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaiſe* au ſujet de cet événement tragique. Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. *Saumaiſe* défendit en pédant le parti d'un Roi mort ſur l'échafaud, d'une famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. *Milton* ſoutint, en mauvais déclamateur, la cauſe d'un peuple victorieux qui ſe vantait d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de cette révolte étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaiſe* & de *Milton* ſont déja enſevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poète divin, était un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans, lorſque la famille

Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que *Charles II* donna aux ennemis de ſon père ; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poème épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation ; les beaux-eſprits de la Cour de *Charles II*, ou ne le connaiſſaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de *Cromwel*, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour qui avait fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les Poéſies efféminées, la molleſſe de *Waller*, les ſatires du Comte de *Rocheſter*, & l'eſprit de *Couley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la Religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompſon*. Encore ce Libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula que la moitié de ces trente

Digitized by Google

piſtoles ne ſerait payable qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du Poème : édition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre & ſans gloire : ſon nom doit augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers*, & le Docteur *Atterbury*, depuis Evêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poème épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompſon* à faire une belle édition du *Paradis perdu.* Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célèbre M. *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver que ce Poème égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère.* Les Anglais commencèrent à ſe le perſuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de Poèmes latins faits de tout temps ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Taſſe* la deſcription de l'Enfer, le caractère de *Satan*, le conſeil des Démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire ; c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original ; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères ; c'eſt nourrir ſon génie, & l'accroître du génie des autres ; c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère.* Sans doute *Milton* a joûté contre le *Taſſe* avec des armes inégales ; la Langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens :

Digitized by Google

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba ;
Treman le ſpazioſe atre caverne ,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba , &c. . .

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans le *Taſſe*, eſt le ſujet même dans *Milton.* Il eſt encore vrai que, ſans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les Diables de *Milton* & du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinaut*, a dit à tous les Poètes :

Eh ! quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le Diable toujours hurlant contre les Cieux !

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le *Paradis perdu* aura toujours : la première, c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées, qu'un Etre puiſſant & jaloux rend coupables & malheureuſes par ſa ſéduction : la ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur diſait que l'Angleterre avait un Poème épique, dont le ſujet était le Diable combattant contre DIEU, & un ſerpent qui perſuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques

Digitized by Google

morceaux de *Milton* & de *Shakespear.* M. *du Pré* de S.-Maur donna une traduction en prose française de ce Poème singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet, qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden & des amours innocents d'*Adam* & d'*Eve.* En effet, il est à remarquer que dans tous les autres Poèmes l'amour est regardé comme une faiblesse; dans *Milton* seul il est une vertu. Le Poète a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont *Adam* & *Eve* sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poésie.

Mais tous les Critiques judicieux, dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent & trop long-temps de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendues que puériles, en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or,

Digitized by Google

pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout auſſi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, ſe tranſforment en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au Conſeil.

Après la tenue des Etats infernaux, *Satan* s'apprête à ſortir de l'abîme ; il trouve la Mort à la porte qui veut ſe battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monſtre féminin, à qui des dragons ſortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable ; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc*, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père ? Je ſuis le Péché*, replique ce monſtre ; *tu accouchas de moi dans le Ciel ; je ſortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchâmes enſemble ; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte ; j'étais groſſe quand la bataille ſe donna dans le Ciel ; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus père ; il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola ſa mère, & qu'il me fit tous ces enfants que tu vois, qui ſortent à tous moments de mes entrailles, qui y rentrent, & qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'Enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx & du Léthé : les uns jouent de la harpe,

Digitized by Google

les autres courent la bague ; quelques-uns disputent sur la grâce & sur la prédestination. Cependant *Satan* voyage dans les espaces imaginaires : il tombe dans le vide, & il tomberait encore, si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du Cahos ; il traverse le Paradis des fous, *the paradise of fools*, (c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en français.) Il trouve dans ce Paradis les Indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, & les scapulaires des Moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté ; & il faut que le Poème soit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru aussi aux connaisseurs un épisode, où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage ; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, & qu'il soit traité avec goût. Les Critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Nisrot*, d'*Astarot*, tous êtres imaginaires, dont le lecteur ne peut se former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*, en parlant de ses Dieux, les caractérisait par leurs attributs que l'on connais-

Digitized by Google

ſait ; mais un lecteur Chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond *Niſrot*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & ſur-tout les plaiſanteries de ſes Héros. Comment ſouffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel ? Ces mêmes Critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces Eſprits qui ne pouvaient ſe bleſſer ; car il arrive que, lorſque je ne ſais quel Ange a coupé en deux je ne ſais quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le Père envoie ſes fidèles Anges combattre, réduire, & punir les rebelles. « Allez, dit » DIEU à *Michel* & à *Gabriel*, pourſuivez mes » ennemis juſqu'aux extrémités du Ciel ; préci- » pitez-les loin de DIEU & de leur bonheur dans » le Tartare, qui ouvre déja ſon brûlant Cahos » pour les engloutir ». Comment ſe peut-il, qu'après un ordre ſi poſitif, la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'eſt point obéi : il veut vaincre, & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes Anges de faire ce que ſon Fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières qui

Digitized by Google

fit ſans doute dire à *Dryden*, dans ſa Préface ſur l'*Enéide*, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugements contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un Palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en Anglais un petit Eſſai * ſur la Poéſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu eſt arrivé, & la plupart des Critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le *Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poème épique en France, & je ne ſais même ſi nous en avons aujourd'hui.

* C'eſt en partie celui-ci même, qui en pluſieurs endroits eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

Digitized by Google

d'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée ſouvent; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce Poème comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-temps à la France de n'avoir pu produire un Poème épique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des Poèmes épiques, & que nous, qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée : mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Deſmarets*, les *Caſſaignes*, & les *Scudérys*. Si un Ecrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entrepriſe; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais Poèmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poèmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre écrit un peu eſtimé. La Comédie des *Viſionnaires* de *Deſmarets* eſt le ſeul ouvrage d'un Poète épique qui ait eu en ſon temps quelque réputation; mais c'était avant que *Molière* eût fait

goûter la bonne Comédie. Les *Visionnaires* de *Desmarets* étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi-bien que la *Marianne* de *Tristan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudéry*, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au *Télémaque* le titre de Poème épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des Arts, quand on donne le nom de Poème à la Prose. Le *Télémaque* est un Roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homère* en prose : mais l'illustre Auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant & trop juste, pour appeler son Roman du nom de Poème. J'ose dire plus; c'est que, si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poème ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre Poésie, & que de longs discours politiques & économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, * *Qu'il faut distinguer les Citoyens en sept classes; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille; la troi-*

* Livre XII.

sième de vert avec une médaille sans anneau & sans frange, &c. *& enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *Qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logements en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense; que chaque maison un peu considérable ait un salon & un petit péristyle, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot, tous les détails dans lesquels *Mentor* daigne entrer, seraient aussi indignes d'un Poème épique, qu'ils le sont d'un Ministre d'Etat.

On a encore accusé long-temps notre langue de n'être pas assez sublime pour la Poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots, &c. Il est vrai que le Latin & le Grec étaient des langues plus poétiques & plus harmonieuses que ne le sont celles de l'Europe moderne; mais, sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des Poèmes épiques; il est donc clair que, si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue française.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, & avec encore moins de raison. La *Jérusalem* & le *Roland furieux* sont rimés, sont beaucoup plus

longs que l'*Enéide*, & ont de plus l'uniformité des ſtances ; & non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots, finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o : cependant on lit ces Poèmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poème épique ; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire ? C'eſt que, de toutes les Nations polies, la nôtre eſt la moins *poétique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude & l'élégance font le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine ;* & lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poéſie Françaiſe à une marche trop uniforme ; l'eſprit Géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéſie. Notre Nation, regardée comme ſi légère par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'Hiſtoire au

Digitized by Google

Roman ; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils font pour un temps l'amuſement de la Jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée ; on ſe moquerait également d'un Auteur qui emploierait les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos Saints : *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens Poèmes Grecs & Latins : *Sainte Geneviève*, *S. Denis*, *S. Roch*, & *S. Chriſtophe*, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queues des Diables ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie, on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que, lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma *Henriade*, feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'eſt pas fait » pour notre Nation ; *les Français n'ont pas la* » *tête épique* ». Ce furent ſes propres paroles ; & il ajoûta : « Quand vous écririez auſſi-bien que » Meſſieurs *Racine* & *Deſpréaux*, ce ſera beaucoup ſi on vous lit ».

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage &

exact qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un Héros véritable, au-lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les Critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, & au temps seul à désarmer l'envie.

FIN DE L'ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS

SUR

L'HOMME.

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS
SUR
L'HOMME.

Les trois premiers ſont de l'année 1734. Les quatre derniers ſont de l'an 1737. L'Auteur les a tous revus en dernier lieu.

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'eſt-à-dire, qu'il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, & qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſième, que le plus grand obſtacle au bonheur eſt l'envie.

Le quatrième, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout.

Le cinquième, que le plaiſir vient de DIEU.

Le ſixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptième, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

Digitized by Google

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

TU vois, ſage Ariſton, d'un œuil d'indifférence,
La grandeur tyrannique & la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'Eminence & d'Alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend:
Les mortels ſont égaux; leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les Rois en ont-ils ſix? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce? ont-ils d'autres reſſorts?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance;
Dans la même faibleſſe ils traînent leur enfance;
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre!
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le Ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis courbé ſur ſon bureau
Vaut-elle une Princeſſe auprès du trône aſſiſe?
N'eſt-il pas plus plaiſant, pour tout homme d'égliſe,

Digitized by Google

D'orner ſon front tondu d'un chapeau rouge ou vert ;
Que d'aller, d'un vil froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De ſon Prieur cloîtré vingt coups de diſcipline ?
Sous un triple mortier n'eſt-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enſeveli dans un greffe poudreux ?
Non, Dieu ſerait injuſte, & la ſage Nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune Colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un Maréchal de France.
Etre heureux comme un Roi, dit le peuple hébété.
Hélas ! pour le bonheur que fait la majeſté ?
En vain ſur ſes grandeurs un Monarque s'appuie ;
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie :
Son favori ſur moi jette à peine un coup-d'œuil.
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueuil,
Accablé de dégoûts en inſpirant l'envie,
Tour-à-tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du Roi ?
Un peu plus de flatteurs & d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre obſervatoire,
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfants d'Uranie un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les Cieux ;
Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria : Ces ſorciers ont beau faire,

Digitized by Google

Les aſtres ſont pour nous, auſſi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.
On dit, qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bèche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galants qu'a chantés Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des myrtes aſſis,
Entrelaçant leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines:
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrette, au point du jour, eſt aux champs la première.
Je les vois haletants, & couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fauſſe & ruſtique
Gaiment de Pellegrin *a*) détonne un vieux cantique.

Digitized by Google

La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles :
Il ne deſire point ces plaiſirs turbulents ;
Il ne les conçoit pas ; il regrette ſes champs ;
Dans ſes champs fortunés l'Amour même l'appelle :
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin, *b*)
Des intrigues du temps compoſant ſon deſtin,
Dupé par ſa maîtreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flamme ;
Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit ;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidèle,
Revole vers Liſette en la ſaiſon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert *c*) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillants il peut toucher un cœur ;
Il n'en a pas beſoin : c'eſt le fard du bonheur.
L'aigle, fière & rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de ſa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondiſſant
Cherche en paix ſa geniſſe, & plaît en mugiſſant.
Au retour du printemps la douce Philomèle
Attendrit par ſes chants ſa compagne fidèle ;

Digitized by Google

Et, du ſein des buiſſons, le moucheron léger,
Se mêle en bourdonnant aux inſectes de l'air.
De ſon être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il eſt quelqu'autre eſpèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon ſort, à mes plaiſirs préſents,
Qu'il ſoit d'autres heureux, qu'il ſoit des biens plus grands?
Mais quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reſte affreux,
Reſpirant pour ſouffrir, eſt-il un homme heureux?
Non, ſans doute; & Thamas qu'un eſclave détrône,
Ce Viſir dépoſé, ce Grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſereins, quand ils ſont dans les fers?
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait ſous ſes loix retenu l'Angleterre,
Et *d*) Dufréni, plus ſage & moins diſſipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un Auteur.
Tout eſt égal enfin: la Cour a ſes fatigues:
L'égliſe a ſes combats: la guerre a ſes intrigues:
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci.
Le malheur eſt par-tout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe;
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence;
Murmurait hautement contre la Providence.

Digitized by Google

Que d'honneurs ! diſait-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon Palais le Tyran de Carie.
De ſes vils Courtiſans il eſt abandonné ;
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris, enchaîné ;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure ; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô ſort inexorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah ! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous d'un éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés ; tout homme eſt un abîme.
La joie eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la Nature,
Nulle part tout entier, par-tout avec meſure,
Et par-tout paſſager, hors dans ſon ſeul Auteur.
Il eſt ſemblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,
Deſcend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Le Ciel en nous formant mélangea notre vie
De deſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,

Digitized by Google

De moments de plaiſir, & de jours de tourments.
De notre être imparfait voilà les éléments.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence ;
Et Dieu nous peſa tous dans la même balance.

NOTES.

a) L'Abbé Pellegrin a fait des Cantiques de dévotion ſur des airs du Pont-neuf ; c'eſt-là qu'on trouve, à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jéſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Ces Cantiques ſont chantés à la campagne & dans des Couvents de Province.

b) Fameux Verniſſeur.

c) Fameux Marchand de curioſités à Paris. Il avait beaucoup de goût, & cela ſeul lui avait procuré une grande fortune.

d) Louis XIV diſait : Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, Dufréni & Bontemps. Dufréni mourut dans la miſère, après avoir diſſipé de grandes richeſſes. Il a laiſſé de jolies comédies.

Digitized by Google

VARIANTES
DU DISCOURS
SUR L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

CE ne fut qu'en 1738 que ce Diſcours parut la première fois imprimé à Paris, ainſi que le ſecond & le troiſième, ſous le titre général d'*Epîtres ſur le Bonheur.* Le commencement du premier Diſcours a été pluſieurs fois refondu. Voici les différentes leçons juſqu'à l'édition de 1757 excluſivement.

PREMIERE LEÇON.

Eh bien ! jeune Hermotime, en Province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arrivé,
Tu ne ſais pas encor quel parti tu dois ſuivre :
Tu voudrais des leçons ſur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état. Incertain dans tes vœux,
Tu veux choiſir, dis-tu, le ſort le plus heureux :
Mais ce ſort, quel eſt-il ? Tu ne ſais : tu peux être
Magiſtrat, Financier, Courtiſan, Guerrier, Prêtre ;
Ton goût doit décider. Ce n'eſt pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux : ce bonheur eſt dans toi.
Les états ſont égaux, mais les hommes diffèrent :
Où l'imprudent périt, les habiles proſpèrent.
Le bonheur eſt le port où tendent les humains.
Les écueils ſont fréquents, les vents ſont incertains.
Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.

Ainſi

Digitized by Google

Ainſi que les ſecours, les dangers ſont égaux.
Qu'importe quand l'orage a ſoulevé les flots,
Que ta pouppe ſoit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des câbles de ſoie ?
Le vent eſt ſans reſpect, il renverſe à la fois
Les bateaux des pêcheurs & les barques des Rois.
Si quelque heureux pilote, échappé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiſſeau, plus heureux, n'était pas mieux conſtruit :
Mais le pilote eſt ſage, & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi ! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toujours facile & pure,
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la Nature,
Qui ſais à ton état conformer tes deſirs,
Satisfait ſans fortune, & ſage en tes plaiſirs ;
Heureux qui, comme toi, docile à ſon génie,
Dirige prudemment la courſe de ſa vie !
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans ſa ſphère, il n'en veut point ſortir.
Les états ſont égaux, &c.
Que ta pouppe ſoit peinte, & que ton mât déploie
Une voile de pourpre & des câbles de ſoie.
L'art du pilote eſt tout ; & pour dompter les vents ;
Il faut la main du ſage, & non des ornements.
Eh quoi ! me dira-t-on, &c.

Digitized by Google

SUITE DU MÊME DISCOURS.

PREMIERE LEÇON.

Il ſerait beau vraiment que ſa triſte faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur !
Jamais un Colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaiſir un Maréchal de France !
L'Empereur eſt toujours, grâces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept Electeurs !
Et le cœur d'un ſujet ſe gardera bien d'être
Auſſi tendre, auſſi gai, que celui de ſon Maître !
Non, n'accuſons point Dieu de cette abſurdité :
Pour les cœurs qu'il a faits, il a trop de bonté.
Tous ſont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être :
En leur donnant la vie, il leur doit le bien-être ;
Il veut, en les rangeant ſous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de Rois :
Le caſque, le mortier, la barette, la mitre,
A la félicité n'apportent aucun titre :
Et ce Bernard qu'on vante eſt heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

L'Empereur eſt toujours, grâces à ſes honneurs,
Plus fortuné lui ſeul, que les ſept Electeurs ;
Et le Roi des Romains ſerait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du Saint Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œuil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ſes mains.

Digitized by Google

Admirons de ſes dons le différent partage.
Chacun de ſes enfants reçut un héritage.
Le terrein le moins vaſte a ſa fécondité,
Et l'ingrat qui ſe plaint eſt ſeul déshérité.
Poſſédons ſans fierté, ſubiſſons ſans murmure
Le ſort que nous a fait l'Auteur de la Nature;
Dieu qui nous a rangés ſous différentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de Rois;
On dit qu'avant la boëte, &c.

SUITE.

PREMIERE LEÇON.

Dans ſes champs fortunés l'Amour même l'appelle;
L'Amour, ce Dieu des Cieux, cette flamme éternelle;
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pole à l'autre animer l'Univers.
Ses traits, toujours lancés des mains de la Nature,
Souffrent les ornements, mais plaiſent ſans parure:
Un éclat étranger eſt le fard du bonheur:
Tu n'en as pas beſoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillants, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'Amour n'a pas toujours un tranquile deſtin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers:
Concini, moins altier, plus fidèle à ſes Maîtres,
N'aurait point de ſon ſang appaiſé nos ancêtres.
. . . . . .

Digitized by Google

Qui fait ou l'infortune, ou la félicité.
Où donc trouver, dis-tu, cet être ſi vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? Chez toi, dans ton cœur, & dans ton caractère :
Quel que ſoit ton état, quel que ſoit ton deſtin,
Sois ſage, il te ſuffit ; ton bonheur eſt certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Mortel, en quelque état que le Ciel t'ait fait naître,
Sois ſoumis, ſois content, & rends grâce à ton Maître.

Digitized by Google

DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend, par ce mot Liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'eſt pourquoi* Locke *l'a ſi bien définie* Puiſſance.

DANS le cours de nos ans, étroit & court paſſage,
Si le bonheur qu'on cherche eſt le prix du vrai ſage,
Qui pourra me donner ce tréſor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? eſt-ce un préſent des Cieux ?
Eſt-il comme l'eſprit, la beauté, la naiſſance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reſſorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame eſt-elle eſclave ou reine ?
Obſcurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournaient vers le Ciel,
Lorſqu'un de ces Eſprits, que le Souverain Etre
Plaça près de ſon Trône, & fit pour le connaître,
Qui reſpirent dans lui, qui brûlent de ſes feux,
Deſcendit juſqu'à moi de la voûte des Cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Eclairer d'un mondain l'ame ſimple & groſſière,

Digitized by Google

Et fuir obſtinément tout Docteur orgueilleux,
Qui dans ſa chaire aſſis, penſe être au-deſſus d'eux,
Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du Ciel même.
Ecoute, me dit-il, prompt à me conſoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame ſincère,
Puiſqu'elle ſait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits & la vie & l'eſſence.
Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant;
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfants qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfants, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'Univers naquit;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéit.
Souverain ſur la Terre, & Roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains la Nature eſt forcée.
Tu commandes aux Mers, au ſouffle des Zéphyrs,
A ta propre penſée, & même à tes deſirs.
Ah! ſans la liberté que ſeraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'inviſibles flammes;
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ſerait à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſants, mus par des mains divines,

Digitized by Google

Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtruments d'un DIEU qui nous aurait trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images ?
Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer ?
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer ?
Dans les Cieux, ſur la Terre, il n'eſt plus de juſtice ?
a) Pucelle eſt ſans vertu, Desfontaines ſans vice ?
Le deſtin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce cahos du Monde eſt fait pour les méchants ?
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait, DIEU ſeul en eſt l'auteur ;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le DIEU de juſtice & de paix
Serait l'auteur du trouble, & le DIEU des forfaits !
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus, s'ils adoraient le Diable ?
J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laiſſe encore à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin d'une timide voix :
Interprète ſacré des éternelles Loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe ?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?

Il le ſuit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce Roi du Monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage ?
L'Eſprit conſolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit !
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie :
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un DIEU.
Quoi ! dans cet Océan, cet atôme qui nage
Dira : L'immenſité doit être mon partage.
Non, tout eſt faible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton eſprit, tes talents, ta beauté.
La Nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perdue.
Une fièvre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi ! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie :
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame.

Digitized by Google

On la perd quelquefois ; la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueuil, un amour ſuborneur,
D'un deſir curieux les trompeuſes ſaillies :
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
Mais contre leurs aſſauts tu ſéras raffermi ;
Prends ce livre ſenſé, conſulte cet ami :
Un ami, don du Ciel, & le vrai bien du ſage !
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage, *b*)
Que le Dieu des humains, prompt à les ſecourir,
Daigne leur envoyer ſur le point de périr.
Eſt-il un ſeul mortel de qui l'ame inſenſée,
Quand il eſt en péril, ait une autre penſée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partiſan d'un aveugle deſtin :
Entends comme il conſulte, approuve ou délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adverſaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à ſe venger,
Comme il punit ſon fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre ? Oui, ſans doute, & lui-même
Dément à chaque pas ſon funeſte ſyſtême.
Il mentait à ſon cœur, en voulant expliquer
Ce dogme abſurde à croire, abſurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le ſentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme eſclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à ſon Auteur
Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raiſon d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'eſprit diſputes immortelles.

Digitized by Google

Ferme en tes ſentiments ; & ſimple dans ton cœur ;
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare eſt un homme, eſt ton frère ;
Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui ;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.
Ainſi parlait la voix de ce Sage ſuprême ;
Ses diſcours m'élevaient au-deſſus de moi-même.
J'allais lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples des Cieux :
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le temps, le reſſort, la lumière ;
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond *c*) s'Graveſande, & le ſubtil *d*) Mairan,
Et qu'expliquait en vain, dans ſes doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déja s'échappant à mon œuil enchanté,
Il volait au ſéjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre ;
Mes yeux, d'un plus grand jour, auraient été bleſſés ;
Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit aſſez.

Digitized by Google

NOTES.

a) L'Abbé Pucelle, célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé Desfontaines, homme souvent repris de Justice, qui tenait une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des satires.

b) Fameux Médecins de Paris.

c) M. s'Gravesande, Professeur à Leide, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

d) M. Dortous de Mairan, Gentilhomme de Béfiers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

VARIANTES
DU DISCOURS
SUR LA LIBERTÉ.

Lorsqu'un de ces Esprits, que le Souverain Etre...

. . . . . .

Descendit jusqu'à moi de la voûte des Cieux.
Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'hémisphère.
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

. . . . . .

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

. . . . . .

Digitized by Google

Et s'il a daigné dire à mes vœux empreſſés
Le ſecret d'être heureux, il en a dit aſſez.

Dans une ſeconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que ſa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . . . .

Epargne à ta raiſon ces diſputes frivoles,
Ce poiſon de l'eſprit né du ſein des écoles.
Ferme en tes ſentiments, &c.

. . . . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés :
Sois heureux, m'a-t-il dit : n'en eſt-ce pas aſſez ?

Digitized by Google

TROISIÈME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner :
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le fait que trop ; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois, & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il ? C'eſt l'Envie.
L'Orgueuil lui donna l'être au ſein de la Folie ;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoiqu'enfant de l'Orgueuil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable ;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des Dieux, par les Dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé ;
Il blaſphême, il s'agite en ſa priſon profonde ;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au Monde ;
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé ;
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.
J'ai vu des courtiſans, ivres de fauſſe gloire,
Déteſter dans *Villars* l'éclat de la victoire.
Ils haïſſaient le bras qui faiſait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.

Digitized by Google

Ce héros eut raiſon ; quand, cherchant les batailles,
Il diſait à Louïs : *Je ne crains que Verſailles ;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi :
Défendez-moi des miens, ils ſont près de mon Roi.
Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins ſont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, eſt un poiſon pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous ſeul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous ſouffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient,
Qui, de l'Aſie eſclave oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?
Lorſqu'aux jeux du Théâtre, écœuil de tant d'eſprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris,
Quand Dufreſne *a*) & Gauſſin, d'une voix attendrie,
Font parler Oroſmane, Alzire, Zénobie,
Le ſpectateur content, qu'un beau trait vient ſaiſir,
Laiſſe couler des pleurs, enfants de ſon plaiſir :
Rufus déſeſpéré, que ce plaiſir outrage,
Pleure auſſi dans un coin, mais ſes pleurs ſont de rage.
Hé bien ! pauvre affligé, ſi ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel ſuccès, compoſe, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Eſt-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux ;

Digitized by Google

Mais garde-toi ſur-tout, ſi tu crains les Critiques,
D'envoyer à Paris tes Aïeux chimériques *b*) :
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groſſiers, pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur ſatirique,
Dont la moderne Muſe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que ſurcharge un vieux mot,
Couvre ſon peu d'eſprit des phraſes de Marot. *c*)
Ce jargon dans un conte eſt encor ſupportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus reſpectable.
Si tu veux, faux dévot, ſéduire un ſot lecteur,
Au miel d'un froid ſermon mêle un peu moins d'aigreur :
Que ton jaloux orgueuil parle un plus doux langage ;
Singe de la vertu, maſque mieux ton viſage.
La gloire d'un rival s'obſtine à t'outrager ;
C'eſt en le ſurpaſſant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que ſon trophée ;
Mais pour ſiffler Rameau l'on doit être un Orphée ;
Il faut être Pſyché pour cenſurer Vénus.
Eh ! pourquoi cenſurer ? Quel triſte & vain abus !
On ne s'embellit point en blâmant ſa rivale.
Qu'a ſervi contre Bayle une infame cabale ?
Par le fougueux Jurieu *d*) Bayle perſécuté,
Sera des bons eſprits à jamais reſpecté ;
Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique,
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ſes chagrins un miſérable auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.

Digitized by Google

Au lever de Séjan, chez Neſtor, chez Narciſſe,
Il diſtile à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſurer que ce Globe, en ſa courſe emporté,
S'élève à l'Equateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un raffinement d'erreur & de blaſphême.
Malbranche eſt Spinoſiſte; & Locke, en ſes écrits,
Du poiſon d'Epicure infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat, de qui la plume impie
Oſe vanter de DIEU la clémence infinie;
Qui prétend follement, (ô le mauvais chrétien!)
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien. *e*)
Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Eſt ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuie;
Satirique ennuyeux, diſant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.
On peut à Deſpréaux pardonner la ſatire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de ſa piquure adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit ſans être utile,
On écraſe à plaiſir cet inſecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.

Quelle

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires !
Vous, rivaux clandeſtins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno ſemble encor reſpirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer *f*)
Du Zeuxis des Français les ſavantes peintures !
L'honneur de ſon pinceau s'accrût par vos injures ;
Ces lambeaux déchirés en ſont plus précieux ;
Ces traits en ſont plus beaux, & vous plus odieux.
Déteſtons à jamais un ſi dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de juſtice
D'un Critique modeſte, & d'un vrai bel-eſprit,
Qui, lorſque Richelieu follement entreprit
De rabaiſſer du Cid la naiſſante merveille,
Tandis que Chapelain oſait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement : Je voudrais l'avoir fait. *g*)
C'eſt ainſi qu'un grand cœur ſait penſer d'un grand-homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome ;
De Perrault *h*) dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
L'Envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand ! qu'il eſt doux, de ſe dire à ſoi-même !
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime ;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens !

Digitized by Google

C'eſt ainſi que la Terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élèvent enſemble :
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux :
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe touchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du temps ;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpents
Se livrer, en ſifflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

NOTES.

a) Du Freſne célèbre Acteur de Paris. Mlle Gauſſin, Actrice pleine de grâces, qui joua Zaire.

b) Mauvaiſe comédie qui n'a pu être jouée.

c) Il eſt à remarquer que M. de Voltaire s'eſt toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure eſt non-ſeulement ridicule, mais elle jeterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

d) Jurieu était un Miniſtre Proteſtant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon-ſens ; il écrivit en fou, & il fit le Prophète. Il prédit que le Royaume de France éprouverait des révolutions qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament, qui devait être annullé comme celui d'un réfugié, ſelon la rigueur de la loi ; & qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme qui avait éclairé le monde, & honoré ſa patrie. L'arrêt fut rendu ſur le rapport de M. de Senaux, Conſeiller.

e) L'Optimiſme de Platon renouvelé par Shaftersburi, Bollingbroke, Leibnitz, &

Digitized by Google

chanté par Pope en beaux vers, eſt peut-être un ſyſtême faux : mais ce n'eſt pas aſſurément un ſyſtême impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

f) Quelques Peintres, jaloux de Le Sueur, gâtèrent ſes tableaux qui ſont aux Chartreux.

g) Habert de Cerifi, de l'Académie.

h) La belle façade du vieux Louvre eſt de M. Perrault.

VARIANTES

DU DISCOURS

SUR L'ENVIE.

L'ETNA ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.
Quelle était la raiſon du Magiſtrat perfide,
Qui voulait en exil envoyer Ariſtide ?
Il fut dans ſon dépit contraint de l'avouer ;
Je ſuis las, diſait-il, de l'entendre louer.
J'ai vu des courtiſans, &c.

. . . . . .

Un petit monſtre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point cenſurer où Vénus, ou Rohan.
Ta rivale eſt aimée ; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.

. . . . . .

Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs,
Médiſant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une Académie ?

Digitized by Google

As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché ſeulement de l'honneur d'un refus ?
Hélas ! quel eſt le fruit de tes cris imbéciles ?
La police eſt ſévère : on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris ſe détourne de toi ;
Tout fuit juſqu'aux enfants, & l'on ſait trop pourquoi.
Déteſtons, Hermotime, un ſi dangereux vice.
O qu'il nous faut chérir, &c.

. . . . . .

Voilà le vrai mérite : il ſe peint dans ces traits.
C'eſt ainſi qu'en ſon ame on conſerve la paix.
Qu'il eſt grand, &c.

Digitized by Google

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaiſirs.

A M. H***.

TOUT vouloir eſt d'un fou, l'excès eſt ſon partage ;
La modération eſt le tréſor du ſage :
Il ſait régler ſes goûts, ſes travaux, ſes plaiſirs,
Mettre un but à ſa courſe, un terme à ſes deſirs.
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la ſcience
A guidé ta jeuneſſe au ſortir de l'enfance ;
La Nature eſt ton livre, & tu prétends y voir
Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.
La raiſon te conduit ; avance à ſa lumière ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut reſpecter.
Réaumur, dont la main ſi ſavante & ſi sûre
A percé tant de fois la nuit de la Nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?

Digitized by Google

D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles ?
Pourquoi ce vers changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes ailes ?
Le ſage Du Faï *a*) parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive ?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes conſolé :
Il ſait l'art de guérir, autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment, toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veine
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau ?
Il lève au Ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce DIEU qui nous donna la vie.
Couriers de la Phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Ramenez des climats ſoumis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos ſecteurs, & ſur-tout deux Laponnes ; *b*)
Vous avez confirmé, dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut ſans ſortir de chez lui,

Digitized by Google

Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la Terre applatie.
Dévoilez ces reſſorts qui font la peſanteur.
Vous connaiſſez les loix qu'établit ſon Auteur :
Parlez, enſeignez-moi comment ſes mains fécondes
Font tourner tant de Cieux, graviter tant de Mondes ?
Pourquoi, vers le Soleil notre Globe entraîné,
Se meut autour de ſoi, ſur ſon axe incliné ?
Parcourant en douze ans les céleſtes demeures,
D'où vient que Jupiter a ſon jour de dix heures ?
Vous ne le ſavez point. Votre ſavant compas
Meſure l'Univers, & ne le connaît pas.
Je vous vois deſſiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceſſible ;
Les angles, les côtés ſont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux eſt fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, ſi ma débile vue
Ne peut percer la nuit ſur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui, des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous ſur-tout dans notre ambition ;
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé Magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poſte à Verſaille eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.

Digitized by Google

Les libres habitants des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe ;
Platon va raiſonner à la Cour de Denis :
Racine Janſéniſte eſt auprès de Louïs.
L'Auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des Souverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes ;
Leur voix flatta mes ſens, ma main porta leurs chaînes ;
On me dit : Je vous aime, & je crus, comme un ſot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain deſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère ;
Et, perdant la raiſon dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un Roi pouvait aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſière !
A peine de la Cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.
Raiſonneurs beaux-eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours ſans Maître.

O vous qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle ivreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouïr.

Digitized by Google

Les plaiſirs ſont les fleurs que notre divin Maître,
Dans les ronces du Monde, autour de nous fait naître.
Chacune a ſa ſaiſon, &, par des ſoins prudents,
On peut en conſerver dans l'hiver de ſes ans.
Mais s'il faut les cœuillir, c'eſt d'une main légère;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagère.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la Nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture:
Tout veut des ſoins, ſans doute, & tout eſt acheté.
Regardez *c*) Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frappe en vain ſes oreilles;
Il ſe traîne à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.
Son eſprit, offuſqué d'une vapeur groſſière,
Jette encor quelques traits ſans force & ſans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux, il n'a pas le temps de deſirer.
Jadis, trop careſſé des mains de la Molleſſe,
Le Plaiſir s'endormit au ſein de la Pareſſe:
La langueur l'accabla; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; & l'ennui détruiſait l'Univers.

Digitized by Google

Un Dieu, qui prit pitié de la Nature humaine,
Mit, auprès du Plaiſir, le Travail & la Peine.
La Crainte l'éveilla, l'Eſpoir guida ſes pas ;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
Damon, tes ſens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête :
Mais ce bonheur uſé n'eſt qu'un dégoût affreux,
Et vous avez beſoin de vous quitter tous deux.
Ah ! pour vous voir toujours ſans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un eſprit vrai, ſenſé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, ſans caprice, & ſur-tout vertueux.
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'eſt point faite.
O divine amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Change en biens tous les maux où le Ciel m'a ſoumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures ;
Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut, par ton appui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, & paſſion du ſage,
Amitié ! que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préſide à mes vers, comme il règne en mon cœur ;
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

Digitized by Google

NOTES.

a) MM. Du Faï était Directeur du Jardin du Roi, qui avait été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

b) Messieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allèrent en 1736 à Tornéo, mesurer un degré du Meridien, & amenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes sont les armes de Suède, à qui Tornéo appartient.

c) C'était un Conseiller au Parlement, fort riche, homme voluptueux & qui fesait excellente chère.

VARIANTES
DU DISCOURS
SUR LA MODÉRATION.

Il ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épître adressée à M. *Helvétius*, Fermier général, fils du premier Médecin de la Reine.

. . . . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel Maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,

Digitized by Google

Dont le travail immenſe & l'exacte meſure
De la Terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces reſſorts, &c.

. . . . . .

C'eſt du cœur des humains la grande paſſion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'inſtruire.
Vingt ſavants qu'Apollon prenait ſoin de conduire,
De l'éclat des grandeurs n'ont pu ſe détromper :
Au Parnaſſe ils régnaient, la Cour les vit ramper.
La Cour eſt de Circé le palais redoutable,
La Fortune y préſide, enchantereſſe aimable,
Qui des mains des Plaiſirs préparant ſon poiſon,
Par un filtre invincible, aſſoupit la Raiſon.
Qui la voit eſt changé, c'eſt en vain qu'on la brave.
On eſt arrivé libre, on s'en retourne eſclave.
Le Guerrier, tout couvert du ſang des ennemis,
Le Magiſtrat auſtère, & le groſſier Commis,
Et la dévote adroite, & le Marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'eſclavage.
Laiſſons ces inſenſés, que leur eſpoir ſéduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit.
Mes vers ne peuvent rien contre tant de folie ;
La ſeule adverſité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaiſirs : ce ſujet plein d'appas
Eſt bien moins dangereux, & ne s'épuiſe pas ;
De nos réflexions c'eſt la ſource féconde,
Il vaut mieux en parler que des Maîtres du Monde :
Que m'importe leur Trône, & quel ſuprême honneur,
Quel éclat peut valoir un ſentiment du cœur ?
Les plaiſirs ſont les fleurs, &c.

Digitized by Google

Dans une édition postérieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers suivants, qui ont été retranchés.

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
S'ils ont cherché la Cour, ils ont porté des fers;
Mais leur sagesse au moins les a rendus légers.
Horace, modéré, vécut riche & tranquile.
Qui veut tout, n'obtient rien; le discret est l'habile.
O vous qui ramenez, &c.
. . . . . .
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la Nature;
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure;
Tout renaît au Printemps, tout mûrit dans l'Eté;
Livrons-nous donc comme elle à la diversité.
Climène a peu d'esprit, elle est vive, légère;
Touché de ses appas, vous avez su lui plaire.
Vous pensez sur la foi de vos emportements,
De vos jours à ses pieds couler tous les moments:
Mais bientôt de vos sens vous voyez l'imposture;
Ce feu follet s'eteint faute de nourriture;
Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux.
Et vous, &c.

Dans la seconde édition, on lisait les trois vers suivants, après celui-ci :

Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur:
D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture.
Ce feu follet, &c.

Digitized by Google

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUSQU'A quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le Ciel au Monde, &, d'un ton deſpotique,
Damnant le Genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de Calvin, ce fou ſombre & ſévère
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un Tyran le Miniſtre abhorré,
D'eſclaves qu'il a faits triſtement entouré,
Dictant d'un air hideux ſes volontés ſiniſtres.
Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Miniſtres.
a) Timon ſe croit parfait depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on ſoit homme, afin d'être Chrétien.
Je ſuis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels ! venez à lui, mais par reconnaiſſance.
La Nature, attentive à remplir vos deſirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaiſirs.
Nul encor n'a chanté ſa bonté toute entière.
Par le ſeul mouvement il conduit la matière ;
Mais c'eſt par le plaiſir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ſes mains.
Tout mortel au plaiſir a dû ſon exiſtence.
Par lui le corps agit, le cœur ſent, l'eſprit penſe.

Digitized by Google

Soit que du doux ſommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les Cieux,
Soit que, vos ſens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim preſſe en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des moments plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Par-tout d'un Dieu clément la bonté ſalutaire
Attache à vos beſoins un plaiſir néceſſaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaiſir, ſans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'hymen eût ſubi l'eſclavage?
Quelle Beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans ſon ſein renfermé,
Qui déchire, en naiſſant, les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaiſirs reconnaiſſez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaiſirs! C'eſt à la douleur même
Que je connais de Dieu la ſageſſe ſuprême.
Ce ſentiment ſi prompt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers ſentinelle aſſidu,
D'une voix ſalutaire inceſſamment nous crie:
Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
Chez de ſombres dévots l'amour-propre eſt damné;
C'eſt l'ennemi de l'homme, aux enfers il eſt né.
Vous vous trompez, ingrats; c'eſt un don de Dieu même.
Tout amour vient du Ciel; Dieu nous chérit, il s'aime.

Digitized by Google

Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, ſur-tout dans nos amis.
Cet amour néceſſaire eſt l'ame de notre ame ;
Notre eſprit eſt porté ſur ces aîles de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les paſſions. *b*)
Tout dangereux qu'il eſt, c'eſt un préſent céleſte ;
L'uſage en eſt heureux, ſi l'abus eſt funeſte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de ſoi,
Qui, tenant ſes deſirs enchaînés ſous ſa loi,
S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître ;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
Et, brûlant pour ſon DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaiſirs permis, par un plaiſir plus grand.
Mais que fier de ſes croix, vain de ſes abſtinences,
Et ſur-tout en ſecret laſſé de ſes ſouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la ſociété ;
On voit de cet orgueuil la vanité profonde.
C'eſt moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde ;
On lit dans ſes chagrins les regrets des plaiſirs.
Le Ciel nous fit un cœur, il lui faut des deſirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, ſi nous l'en croyons, ſerait ſervi par nous,
Ainſi qu'en ſon Serrail un Muſulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monſtres d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie *c*).

Vous,

Vous qui vous élevez contre l'Humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte Antiquité ?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie ?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature & le temps ;
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent ;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, Stoïques abusés ;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruisez.
Usez, n'abusez point ; le Sage ainsi l'ordonne.
Je suis également Epictète & Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines ;
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes ;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, & soufflez sans tempêtes ;
Soleil, sans nous brûler, marche & luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les desirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la solitude.
Voilà mes passions ; mon ame en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des loix des nations violateurs avares,

Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquile;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le Dieu des bois enflait ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux.
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui, jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

NOTES.

a) Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

b) Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions*, des desirs vifs & continus de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *pâtir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun desir sans souffrance; desirer un bien, c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *pâtir*, c'est avoir une passion; & le premier pas vers le plaisir est essenciellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces desirs vifs & continus, appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet. Le desir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le gout des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à

Digitized by Google

ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les deſirs habituels qui en ſoi ſont indifférents, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & l'on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

c) Cela ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentiments.

VARIANTES

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

Je cherche un Roi plus doux, & de plus doux Miniſtres:
Paſcal ſe crut parfait, alors qu'il n'aima rien.

. . . . . .

Ménagez, défendez, conſervez votre vie.
O moitié de notre être! amour-propre enchanteur,
Sans nous tyranniſer, règne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer ſoi-même.
Que Dieu ſoit notre exemple; il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.

. . . . . .

Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Un Monarque de l'Inde, honnête-homme & peu ſage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaiſſeaux les débris diſperſés,
Des mâts demi-rompus & des morts entaſſés,

Digitized by Google

Fit fermer par pitié le port de ſon rivage ;
Défendit que jamais, par un profane uſage ;
Les pins de ſes forêts, façonnés en vaiſſeaux,
Portaſſent, ſur les mers, à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta ſa juſtice :
Mais bientôt, triſte Roi d'un Etat indigent,
Il ſe vit ſans pouvoir, ainſi que ſans argent.
Un voiſin, moins bigot, & bien plus ſage Prince,
Conquit en peu de temps ſa ſtérile Province ;
Il rendit la mer libre, & l'Etat fut heureux.
Je ſuis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.

. . . . . .

Voilà mes paſſions. Vous qui les approuvez,
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous dont la paſſion nouvelle & généreuſe
Eſt d'éclairer la Terre & de la rendre heureuſe ;
Grand Prince, eſprit ſublime, heureux préſent du Ciel
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Eternel ?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand ſur la vie.
Qu'un autre en frémiſſant craigne ſes cruautés :
Un cœur aimé de vous ne ſent que ſes bontés.

Digitized by Google

SIXIÈME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préſide à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude eſt l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raiſon te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Deſpréaux & Paſcal en ont fait la ſatire.
Pope, & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un ſage milieu ;
Ils deſcendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaiſſe nuit voile encor la nature ?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obſcure,
Chacun a dit ſon mot ; on a long-temps rêvé ;
Le vrai ſens de l'énigme eſt-il enfin trouvé ?
Je ſais bien qu'à ſouper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond paſſe pour ridicule.
Là, pour tout argument, quelques couplets malins
Exercent plaiſamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude ; & la raiſon ſévère
Trouve accès à ſon tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de ſon cœur on ſe plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour lent à nous éclairer.

Digitized by Google

Le grand monde eſt léger, inappliqué, volage ;
Sa voix trouble & ſéduit : eſt-on ſeul, on eſt ſage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la Terre au Trône de ſon Roi.
Montre-moi, ſi tu peux, cette chaîne inviſible
Du Monde des Eſprits & du Monde ſenſible,
Cet ordre ſi caché de tant d'êtres divers,
Que Pope, après Platon, crut voir dans l'Univers.
Vous me preſſez en vain. Cette vaſte ſcience,
Où paſſe ma portée, où me force au ſilence.
Mon eſprit, reſſerré ſous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un Bachelier peut percer ce myſtère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder, pour un mot, de dangereux combats.
Ecoutez ſeulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont *a*) prendra pour une fable ;
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Q'un Jéſuite à Pékin traduiſit autrefois.
Un jour quelques ſouris ſe diſaient l'une à l'autre :
Que ce Monde eſt charmant ! quel Empire eſt le nôtre !
Ce palais ſi ſuperbe eſt élevé pour nous ;
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons ſous cette voûte obſcure ?
Ils y furent créés des mains de la Nature.
Ces montagnes de lard, éternels aliments,
Sont pour nous en ces lieux juſqu'à la fin des temps.

Digitized by Google

Oui, nous ſommes, grand Dieu, ſi l'on en croit nos ſages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats ſont dangereux & prompts à nous manger ;
Mais c'eſt pour nous inſtruire & pour nous corriger.
Plus loin, ſur le duvet d'une herbe renaiſſante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naſillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants que leur laine a chargés,
Diſaient : Tout eſt à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
Le Ciel pour nos beſoins fait verdir les campagnes.
L'âne paiſſait auprès, &, ſe mirant dans l'eau,
Il rendit grâce au Ciel, en ſe trouvant ſi beau.
Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la Terre ;
L'homme eſt né mon eſclave, il me panſe, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes deſirs,
Il bâtit mon ſerrail, il conduit mes plaiſirs :
Reſpectueux témoin de ma noble tendreſſe,
Miniſtre de ma joie, il m'amène une ânesſe ;
Et je ris, quand je vois cet eſclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des Cieux.
L'homme vint, & cria : Je ſuis puiſſant & ſage :
Cieux, Terres, Eléments, tout eſt pour mon uſage ;
L'Océan fut formé pour porter mes vaiſſeaux ;
Les vents ſont mes couriers, les aſtres mes flambeaux.
Ce Globe, qui des nuits blanchit les ſombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préſide aux étoiles ;
Moi, je préſide à tout ; mon eſprit éclairé
Dans les bornes du Monde eût été trop ſerré :

Digitized by Google

Mais enfin, de ce Monde & l'Oracle & le Maître,
Je ne ſuis point encor ce que je devrais être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les Cieux
Règlent ces mouvements imparfaits à nos yeux,
En faiſant tournoyer ces immenſes planètes,
Diſaient : Pour nos plaiſirs ſans doute elles ſont faites ;
Puis de-là ſur la Terre ils jetaient un coup d'œuil ;
Ils ſe moquaient de l'homme & de ſon ſot orgueuil.
Le Tien ♭) les entendit, il voulut que ſur l'heure
On les fît aſſembler dans ſa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un Monde en ce vaſte Univers.

Ouvrages de mes mains, enfants du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous :
Je ſuis le centre unique où vous répondez tous.
Des deſtins & des temps connaiſſez le ſeul Maître.
Rien n'eſt grand ni petit, tout eſt ce qu'il doit être,
D'un parfait aſſemblage inſtruments imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez ſatisfaits.

L'homme ne le fut point. Cette indocile eſpèce
Sera-t-elle occupée à murmurer ſans ceſſe ?
Un vieux Lettré Chinois, qui toujours ſur les bancs
Combattit la raiſon par de beaux arguments,
Plein de Confucius, & ſa Logique en tête,
Diſtinguant, concluant, préſenta ſa requête.
Pourquoi ſuis-je en un point reſſerré par le temps ?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans ;

Digitized by Google

Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, & réformer ſon cours ?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours ?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme ?
Pourquoi fus-je en un jour ſi las de ſes attraits ?
Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais :
Bientôt tes queſtions vont être décidées :
Va chercher ta réponſe au pays des idées ;
Pars. Un Ange auſſi-tôt l'emporte dans les airs,
Au ſein du vide immenſe, où ſe meut l'Univers,
A travers cent ſoleils entourés de planètes,
De lunes & d'anneaux, & de longues comètes :
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la Nature ont tracé les deſſeins ;
Où l'œuil peut contempler les images viſibles
Et des Mondes réels & des Mondes poſſibles.
Mon vieux Lettré chercha, d'eſpérance animé,
Un Monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'Ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;
Que, ſi l'homme eût été tel qu'on feint les Géans,
Faiſant la guerre au Ciel, ou plutôt au bon-ſens ;
S'il eût à vingt mille ans étendu ſa carrière,
Ce petit amas d'eau, de ſable & de pouſſière
N'eût jamais pu ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfants d'un autre genre humain,

Digitized by Google

Le Chinois argumente ; on le force à conclure
Que dans tout l'Univers chaque être a ſa meſure ;
Que l'homme n'eſt point fait pour ces vaſtes deſirs ;
Que ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs ;
Que le travail, les maux, la mort ſont néceſſaires ;
Et que, ſans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un DIEU qui ne ſaurait changer,
On doit ſubir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œuil ferme & d'une ame ſoumiſe.
Le Lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé ;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un Docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu *c*) Garo chez nous eut l'eſprit plus flexible :
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois ;
La lune était plus grande, & la nuit moins obſcure :
L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure :
L'homme, ce Roi du Monde, & Roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et, formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre Maître,
Ce que fut notre Monde, & ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, & recœuillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.

Digitized by Google

Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grâce ; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer ;
Le temps eſt aſſez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter long-temps :
Et je vais te prouver par mes raiſonnements.....
Mais malheur à l'Auteur qui veut toujours inſtruire !
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

C'eſt ainſi que ma Muſe, avec ſimplicité,
Sur des tons différents chantait la vérité,
Lorſque, de la Nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons ;
Tandis que, d'une main ſtérilement vantée,
Le hardi Vaucanſon, rival de Prométhée,
Semblait, de la Nature imitant les reſſorts,
Prendre le feu des Cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, ſur les bords du Permeſſe,
Je ſuivais la Nature, & cherchais la ſageſſe ;
Et des bords de la ſphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique abſurde & du vil délateur ;

Digitized by Google

Ami ſans artifice, Auteur ſans jalouſie ;
Adorateur d'un DIEU, mais ſans hypocriſie ;
Dans un corps languiſſant, de cent maux attaqué ;
Gardant un eſprit libre, à l'étude appliqué ;
Et ſachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permiſe à l'humaine nature.

NOTES.

a) HOMME très-ſavant dans l'Hiſtoire des Chinois, & même dans leur langue.

b) Dieu des Chinois.

c) Voyez la Fable de la Fontaine :
En louant DIEU de toute choſe,
Garo retourne à la maiſon.

VARIANTES

DU DISCOURS

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

QUE ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs ;
Que Dieu ſeul a raiſon, ſans qu'il nous en informe.
Le Lettré, convaincu de ſa ſottiſe énorme,
S'en retourne ici-bas, &c.

Digitized by Google

SEPTIÈME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

Le nom de la Vertu retentit ſur la Terre ;
On l'entend au Théâtre, au Barreau, dans la Chaire ;
Juſqu'au milieu des Cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les Traités des Rois.
C'eſt un beau mot, ſans doute, & qu'on ſe plaît d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfants du ſyſtême
De ce fou d'Ecoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la Vertu ? Le meilleur Citoyen,
Brutus ſe repentit d'être un homme de bien :
La Vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs Levantins le Derviche hébété,
L'œuil au Ciel, les bras hauts & l'eſprit en prières,
Du Seigneur, en danſant, invoque les lumières,
Et tournant dans un cercle, au nom de Mahomet,
Croit de la Vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œuil armé d'impudence,
Un Hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,

Digitized by Google

Parlant du nez à DIEU, chante, au dos d'un lutrin ;
Cent cantiques hébreux mis en mauvais latin.
Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde !
Mais quel en eſt le fruit ? quel bien fait-il au monde ?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des Scribes & des Prêtres ;
Chez Pilate autrefois fut conduit par des traîtres,
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'eſt-ce que vérité ?*
L'Homme-DIEU, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre ;
A ce Juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple Citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir ;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant, d'un ſeul mot, ſes décrets ſolennels :
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels :
Voilà l'homme & ſa Loi. C'eſt aſſez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime :
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu, loin de moi, fanatique indocile ?

Digitized by Google

Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs & ces pas égarés ? *a*)
Contre un siècle indévot, plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta Béate à son cinquième étage.
Quelques Saints possédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU ;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédisent le passé, font cent autres miracles.
L'aveugle y vient pour voir, &, des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant son *Avé*.
Le boiteux saute & tombe ; & sa sainte famille
Le ramène, en chantant, porté sur sa béquille.
Le sourd, au front stupide, écoute & n'entend rien.
D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un sot voisin bénit, & qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je sais que ce mystère a de nobles appas.
Les Saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons ; mais soulager son frère,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus ;
C'est un plus grand miracle, & qui ne se fait plus.
Ce Magistrat, dit-on, est sévère, inflexible :
Rien n'amollit jamais sa grande ame insensible.
J'entends : il fait haïr sa place & son pouvoir ;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
Courir, d'un air affable, au-devant du mérite ;

Le choisir dans la foule, & donner son appui
A l'honnête-homme obscur qui se tait devant lui ?
De quelques criminels il aura fait justice ?
C'est peu d'être équitable ; il faut rendre service.
Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le Ministre odieux d'un de nos meilleurs Rois
Lui disait en ces mots son avis despotique :
Timante est en secret bien mauvais Catholique ;
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin ;
A ce funeste excès vous devez mettre un frein ;
Il faut qu'on l'empriſonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le Roi, Timante m'est utile ;
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats ;
Il m'a donné son sang, & vous n'en parlez pas.
De ce Roi bienfaisant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux & discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire ;
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire ;
Honnête-homme indolent, qui, dans un doux loisir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaisir ?
Non : je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû, sans doute, éloquent Pélisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grâce, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice ;

Des

Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur,
Du Fanatiſme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du Miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits Tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans, pourſuivi par l'Envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
Certain Légiſlateur, *b*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce Monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas:
Ce mot eſt *bienfaiſance*, il me plait, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits Grammairiens, grands Précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole, & meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble hazardée:
Mais l'Univers entier doit en chérir l'idée.

NOTES.

a) LES Convulſionnaires.

b) L'Abbé de Saint-Pierre. C'eſt lui qui a mis le mot de *bienfaiſance* à la mode à force de le répéter. On l'appelle Légiſlateur, parce qu'il n'a écrit que pour reformer le Gouvernement. Il s'eſt rendu un peu ridicule en France par l'excès de ſes bonnes intentions.

Digitized by Google

VARIANTES
DU DISCOURS
SUR LA VRAIE VERTU.

Aux filles du quartier prêchent la fin du Monde.
Je sais que ce saint œuvre a des charmes puissants :
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus pressants?
D'où vient que ton ami languit dans la misère ?
Pourquoi lui refuser le plus vil nécessaire ?
Chez toi, chez tes pareils, le seul riche est sauvé,
Et le pauvre inutile est le seul réprouvé.
Ce Magistrat, &c.
Peint mieux que vingt sermons la Vertu véritable.
Ce beau nom de Vertu sera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé ;
A l'indolent Germont, dont la pitié discrète
Craint de parler pour moi quand Séjan m'inquiète ;
Au faible & doux Cyrus, tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, & des soins d'un soupé ?
Non : je donne ce titre au cœur tendre & sublime,
Qui prévient les besoins d'un ami qu'on opprime ;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin :
Non pas à toi, Griffon, babillard mercenaire,
Qui, prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'as fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
. . . . . .

Digitized by Google

Tendre & ſolide ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuſer le nom de vertueux ?
Jouis de ce grand titre, ô toi dont la ſageſſe
N'eſt point le fruit amer d'une auſtere rudeſſe ;
Toi qui, malgré l'éclat dont tu bleſſes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux.
Certain Légiſlateur, &c.

Digitized by Google

LE
TEMPLE DU GOUT. *a*)

Le Cardinal, oracle de la France ;
Non ce Mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor, qui du Pinde eſt l'appui,
Qui des Savants a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui règne ſur nous ;
Par les attraits de ſa douce éloquence ;
Ce Cardinal, qui, ſur un nouveau ton,
En vers latins fait parler la Sageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du Ciel, & vainqueur de Lucrèce. *b*)

Ce Cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour qu'il voulait que j'allaſſe avec lui au Temple du Goût. C'eſt un ſéjour, me dit-il, qui reſſemble au Temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont preſque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchiſe ;
Hélas ! je connais aſſez peu
Les loix de cet aimable Dieu ;
Mais je ſais qu'il vous favoriſe.

Digitized by Google

Entre vos mains il a remis
Les clefs de ſon beau Paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai Pape de cette Egliſe.
Mais de l'autre Pape & de vous,
(Dût Rome ſe mettre en courroux)
La différence eſt bien viſible ;
Car la Sorbonne oſe aſſurer,
Que le Saint-Père peut errer,
Choſe, à mon ſens, aſſez poſſible :
Mais, pour moi, quand je vous entends,
D'un ton ſi doux & ſi plauſible,
Débiter vos diſcours brillants,
Je vous croirais preſque infaillible.

Ah ! me dit-il, l'infaillibilité eſt à Rome pour les choſes qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût pour les choſes que tout le monde croit entendre. Il faut abſolument que vous veniez avec moi. Mais, inſiſtai-je encore, ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Auſſi-tôt on demandera
Que je compoſe un gros ouvrage :
Voltaire ſimplement fera
Un récit court, qui ne ſera
Qu'un très-frivole badinage.

Digitized by Google

Mais ſon récit on frondera ;
A la Cour on murmurera ;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais ſe refuſer un plaiſir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penſer, je ſuivis le guide qui me faiſait l'honneur de me conduire.

Cher Rothelin *c*), vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne ceſſe d'inſpirer,
Vous, dont l'eſprit ſi délicat, ſi ſage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, ſans s'égarer,
Chercher ce Goût, ce Dieu que dans cet âge
Maints beaux-eſprits ſont gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obſtacles. D'abord nous trouvâmes Meſſieurs Baldus, Scioppius, Lexicocraſſus, Scriblerius ; une nuée de Commentateurs qui reſtituaient des paſſages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'apperçus les Daciers *d*), les Saumaiſes *e*),
Gens hériſſés de ſavantes fadaiſes,

Digitized by Google

Le teint jauni, les yeux rouges & ſecs,
Le dos courbé ſous un tas d'auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre, & coiffés de pouſſière.
Je leur criai de loin par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût,
Vous décraſſer ? Nous, Meſſieurs ? point du tout.
Ce n'eſt pas là, grâce au Ciel, notre étude :
Le Goût n'eſt rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa ; mais nous ne penſons point.

Après cet aveu ingénu, ces Meſſieurs voulurent abſolument nous faire lire certains paſſages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampſaque, que Scaliger avait eſtropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoiſie, & nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes un homme entouré de Peintres, d'Architectes, de Sculpteurs, de Doreurs, de faux Connaiſſeurs, de Flatteurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'Orgueuil ſe repoſait,
Se pavanait ſur ſon large viſage ;
Et mon Craſſus, tout en ronflant, diſait :
J'ai beaucoup d'or, de l'eſprit davantage :
Du goût, Meſſieurs, j'en ſuis pourvu ſur-tout ;
Je n'appris rien, je me connais à tout :
Je ſuis un aigle en conſeil, en affaires :
Malgré les vents, les rocs & les Corſaires,

Digitized by Google

J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtiſſe en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'eſt tout dire ;
Où tous les arts ſoient en foule entaſſés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent eſt prêt, je parle, obéiſſez.
Il dit, & dort. Auſſi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertue & travaille.
Certain maçon, en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornements ſurchargé ;
Nul veſtibule, encor moins de façade :
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs ſeront de deux doigts d'épaiſſeur ;
Grands cabinets, ſalon ſans profondeur ;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guiſe,
Que l'on prendra pour des portes d'égliſe ;
Le tout boiſé, verni, blanchi, doré,
Et des badauds à coup sûr admiré.
Réveillez-vous, Monſeigneur, je vous prie ;
Criait un Peintre ; admirez l'induſtrie
De mes talents : Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'eſt moi qui ſais annoblir la nature :
Je couvrirais plafonds, voûte, vouſſure,
Par cent magots travaillés avec ſoin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.
Craſſus s'éveille ; il regarde, il rédige ;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.

Digitized by Google

A ſes côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main, diſait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'eſt pour votre chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau :
C'eſt Dieu le Père en ſa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vateau *f*).
Et cependant un fripon de Libraire,
Des beaux-eſprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ſes yeux étalait,
Gâcon, le Noble, & juſqu'à Desfontaines ;
Recœuils nouveaux, & Journaux à centaines :
Et Monſeigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, ſans autre mauvaiſe fortune ; mais la route eſt plus dangereuſe que je ne penſais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuſcade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du ſalut,
Eſt cent fois tenté par le Diable ;
Avant d'arriver à ſon but.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la Muſique qu'il n'avait jamais appriſe, & encore plus fou de la Muſique Italienne, qu'il ne connaiſſait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & eſtropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Digitized by Google

Il faiſait exécuter alors un long récitatif Français, mis en Muſique par un Italien qui ne ſavait pas notre Langue. En vain on lui remontra que cette eſpèce de Muſique, qui n'eſt qu'une déclamation notée, eſt néceſſairement aſſervie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de ſi ridicule que des ſcènes Françaiſes chantées à l'Italienne, ſi ce n'eſt de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde, ingénieuſe & ſage,
Par ſes dons partagés ornant cet Univers,
Parle à tous les humains, mais ſur des tons divers.
Ainſi que ſon eſprit, tout peuple a ſon langage,
Ses ſons & ſes accents, à ſa voix ajuſtés,
Des mains de la Nature exactement notés :
L'oreille heureuſe & fine en ſent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully ſut ſe ranger ;
Il embellit notre art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuſes, mon homme répondit, en ſecouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, & voilà ſon concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon-ſens,
Défiguraient, ſur des tons glapiſſants,
Des vers Français, en fredons Italiques.

Digitized by Google

Une bégueule en lorgnant ſe pâmait ;
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant chevrotait, fredonnait ;
Et de l'index battant faux la meſure,
Criait, *Bravo*, lorſque l'on détonnait.

Nous ſortîmes au plus vîte : ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en poſa
Le fondement ferme & durable :
Puis juſqu'au Ciel on exhauſſa
Le faîte de ce Temple aimable.
L'Univers entier l'encenſa.
Le Romain, long-temps intraitable,
Dans ce ſéjour s'apprivoiſa.
Le Muſulman, plus implacable,
Conquit le Temple, & le raſa.
En Italie on ramaſſa
Tous les débris que l'Infidèle
Avec fureur en diſperſa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER oſa
En bâtir un ſur ce modèle.
Sa poſtérité mépriſa
Cette Architecture ſi belle.
Richelieu vint, qui répara
Le Temple abandonné par elle.

Digitized by Google

Louis le Grand le décora :
Colbert, ſon Miniſtre fidèle,
Dans ce Sanctuaire attira
Des beaux-Arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouſe admira
Ce Temple en ſa beauté nouvelle ;
Mais je ne ſais s'il durera.
Je pourrais décrire ce Temple,
Et détailler les ornements
Que le voyageur y contemple ;
Mais n'abuſons point de l'exemple
De tant de faiſeurs de Romans.
Sur-tout fuyons le verbiage
De Monſieur de Félibien,
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'eſt point chargé des antiquailles
Que nos très-gothiques aïeux
Entaſſaient autour des murailles
De leurs Temples, groſſiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Verſaille,
Ce colifichet faſtueux,
Qui du peuple éblouït les yeux ;
Et dont le connaiſſeur ſe raille.

Digitized by Google

Il eſt plus aiſé de dire ce que ce Temple n'eſt pas, que de faire connaître ce qu'il eſt. J'ajoûterai ſeulement en général, pour éviter la difficulté:

Simple en était la noble architecture;
Chaque ornement, à ſa place arrêté,
Y ſemblait mis par la néceſſité:
L'Art s'y cachait ſous l'air de la Nature;
L'œuil ſatisfait embraſſait ſa ſtructure,
Jamais ſurpris, & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de Virtuoſes, d'Artiſtes & de Juges de toute eſpèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point:

Car la Critique, à l'œuil ſévère & juſte,
Gardant les clefs de cette porte auguſte,
D'un bras d'airain fièrement repouſſait
Le peuple Goth, qui ſans ceſſe avançait.

O que d'hommes conſidérables, que de gens du bel air, qui préſident ſi impérieuſement à de petites Sociétés, ne ſont point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux-eſprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux!

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-eſprits,
Qu'on vit ſoutenir dans Paris

Digitized by Google

Les Pradons & les Scudéris *g*),
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.

On repouſſait auſſi rudement ces ennemis obſcurs de tout mérite éclatant, ces inſectes de la Société, qui ne ſont apperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroi au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à ſe tuer, pour avoir fait l'admirable Salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'Orgueuil les engendra dans les flancs de l'Envie.
L'Intérêt, le Soupçon l'infâme Calomnie,
Et ſouvent les dévots, monſtres plus odieux,
Entr'ouvrent en ſecret, d'un air myſtérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'eſt là que d'un Midas ils faſcinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
Le mérite indigné, qui ſe tait devant eux,
Verſe en ſecret des pleurs que le temps ſeul eſſuie.

Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un ſpectacle plus plaiſant; c'était une foule d'Ecrivains de tout rang, de tout état & de tout

Digitized by Google

âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laiſſer entrer. L'un apportait un Roman mathématique ; l'autre une Harangue à l'Académie ; celui-ci venait de compoſer une Comédie métaphyſique ; celui-là tenait un petit recœuil de ſes Poéſies, imprimé depuis long-temps *incognitò*, avec une longue Approbation *h*) & un Privilège. Cet autre venait préſenter un Mandement en ſtyle précieux, & il était tout ſurpris, qu'on ſe mît à rire au-lieu de lui demander ſa bénédiction. « Je ſuis le Révérend Père Albertus Garaſſus, diſait un Moine noir ; je prêche mieux » que Bourdaloue ; car jamais Bourdaloue ne fit » brûler de livres ; & moi j'ai déclamé avec tant » d'éloquence contre Pierre Bayle, dans une petite Province toute pleine d'eſprit ; j'ai touché » tellement les Auditeurs, qu'il y en eut ſix qui » brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence » n'obtint un ſi beau triomphe »... « Allez, frère » Garaſſus, lui dit la Critique, allez, barbare ; ſortez du Temple du Goût ; ſortez de ma préſence, » Viſigoth moderne, qui avez inſulté celui que j'ai » inſpiré »... « J'apporte ici Marie Alacoque », diſait un homme fort grave. « Allez ſouper avec » elle », répondit la Déeſſe.

Un raiſonneur, avec un fauſſet aigre,
Criait : Meſſieurs, je ſuis ce Juge intègre,
Qui toujours parle, arguë & contredit ;
Je viens ſiffler tout ce qu'on applaudit.

Digitized by Google

Lors la Critique apparut, & lui dit :
Ami Bardou, vous êtes un grand Maître ;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

M. Bardou ſe mit alors à crier : Tout le monde eſt trompé, & le ſera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il propoſa, il diviſa, il ſubdiviſa, il diſtingua, il réſuma ; perſonne ne l'écouta, & l'on s'empreſſait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule inſenſée,
De ce parvis obſtinément chaſſée,
Tout doucement venait la Motte-Houdard,
Lequel diſait, d'un ton de papelard :
Ouvrez, Meſſieurs, c'eſt mon Œdipe en proſe i) ;
Mes vers ſont durs, d'accord ; mais forts de choſe :
De grace ouvrez ; je veux à Deſpréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de ſon maintien & à la dureté de ſes derniers vers, & elle le laiſſa quelque temps entre Perrault & Chapelain, qui aſſiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Verſificateur, ſoutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je

Digitized by Google

Je viens, dit-il *k*), pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et juſqu'au jour faiſant le Diable à quatre.

Qu'eſt-ce que j'entends-là, dit la Critique ? C'eſt moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la ſaiſon du Printemps.

Car les jeunes Zéphyrs, de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux *l*).

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi ! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aqüatique *m*),
Qui, du fond d'un petit thorax,
Va chantant, pour toute muſique,
Brekeke, kake, koax, koax, koax ?

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainſi. On lui dit que c'était Rouſſeau, dont les Muſes avaient changé la voix, en punition de ſes méchancetés : elle ne pouvait le croire, & refuſait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ſes premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous, Meſſieurs les beaux-eſprits,
Si vous voulez être chéris

Digitized by Google

Du Dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits,
Le Dieu du Goût vous accompagne;
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas: Tu le connais : il fut ton ennemi, & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
Entre l'autel & le fagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le Printemps;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon-sens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida que Rousseau passerait devant la Motte en qualité de Versificateur : mais que la Motte aurait le pas, toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différents n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie, à l'aspect d'un homme qui était depuis long-temps dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

Digitized by Google

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les Beaux-Arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siège heureux de son Empire.
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes! Quoi! le bon Goût souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her.***, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, d'*Endymion*, &c. Eh non! dit la Critique; ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois: c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire; de *Thétis* & de *Pélée*, Opéra qui excite inutilement ton envie; de *l'Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que

rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz *n*). Je demandai pourquoi Leibnitz était là? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre; & que la Critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des *Mondes*, lui dit: Je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du Public, & de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord:

Votre Muse, sage & riante,
Devrait aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers français.

Aveugle que j'étais, je crus voir la Nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure.

Digitized by Google

J'adorai, comme un Dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'inſtant du trépas diſſipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède; & l'ame eſt immortelle,
Auſſi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très-flatteur, dans la langue de Lucrèce. Tous les Poètes Latins qui étaient là, le prirent pour un ancien Romain, à ſon air & à ſon ſtyle; mais les Poètes Français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & diſent que, puiſque Lucrèce, né à Rome, embelliſſait Epicure en Latin, ſon adverſaire, né à Paris, devait le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retardements agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'Autel, & juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces grâces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;

Digitized by Google

Ces grâces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'Art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître ſur nos rives:
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrthe d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux;
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent Beautés que vos appas
Font deſſécher de jalouſie.
Non loin de lui, Rollin dictait *o*)
Quelques leçons à la jeuneſſe,

Digitized by Google

Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait,
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.
Près de-là, dans un cabinet,
Que Girardon & le Puget *o*)
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait *p*),
Le Brun fièrement deſſinait *q*),
Le Sueur entr'eux ſe plaçait *r*);
On l'y regardait ſans murmure;
Et le Dieu, qui de l'œuil ſuivait
Les traits de leur main libre & sûre,
En les admirant, ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquait
Le coloris de la Nature.
Sous ſes yeux, des Amours badins
Ranimaient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens *ſ*).

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui paſſaient, il y a ſoixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons, les Benſerades, les Péliſſons, les Segrais *t*), les Saint-Evremonds, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils

brillaient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés ; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies :
Ils sont comptés encore au rang des beaux-esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en vers français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Madame de la Fayette *u*), qui avait mis, sous le nom de Segrais, le Roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son Histoire de l'Académie Française, & d'avoir rapporté, comme des bons-mots, des choses assez grossières *x*). Le doux, mais faible Pavillon fait sa cour humblement à Madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal Saint-Evremont *y*) n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme

de longues phraſes hyperboliques z) Voiture & Benſerade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougiſſent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux Comte de Buſſy. Madame de Sévigné, qui eſt aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit que ſon cher couſin, homme de beaucoup d'eſprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réuſſir à donner au Dieu du Goût cet excès de bonne opinion que le Comte de Buſſy avait de Meſſire Roger de Rabutin.

Buſſy, qui s'eſtime & qui s'aime,
Juſqu'au point d'en être ennuyeux,
Eſt cenſuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir, d'un ton glorieux,
Parlé trop ſouvent de lui-même *aa*).
Mais ſon fils, ſon aimable fils,
Dans le Temple eſt toujours admis;
Lui qui, ſans flatter, ſans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auſſi-bien
Que ſon père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantait en ſortant de table.
Il oſait careſſer le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait, dans ſa douce ivreſſe,

Des beautés ſans correction *bb*),
Qui choquaient un peu la juſteſſe,
Mais reſpiraient la paſſion.
La Fare *cc*), avec plus de molleſſe,
En baiſſant ſa lyre d'un ton,
Chantait auprès de ſa maitreſſe
Quelques vers ſans préciſion,
Que le plaiſir & la pareſſe
Dictaient ſans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton *dd*),
Toujours armé d'un trait qui bleſſe,
Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre Saint-Aulaire *ee*),
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère;
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du ſacré Vallon,
Orner ſa tête octogénaire.

Le Dieu aimait fort tous ces Meſſieurs, & ſurtout ceux qui ne ſe piquaient de rien; il avertiſſait Chaulieu de ne ſe croire que le premier des Poëtes négligés, & non pas le premier des bons Poëtes.

Ils faiſaient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet *ff*), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

Digitized by Google

On y ſait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt-là qu'avec grâce on allie
Le vrai ſavoir à l'enjoûment,
Et la juſteſſe à la ſaillie.
L'eſprit en cent façons ſe plie;
On ſait lancer, rendre, eſſuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon-ſens, de peur d'ennuyer,
Se déguiſe en plaiſanterie.

Là ſe trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ſes vers, incorrect dans ſon ſtyle, libre dans ſes idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût ſur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre paſſion
Pour ces ſyllabes enfilées,
Qui, chez Richelet étalées,
Quelquefois ſans invention,
Diſent avec profuſion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables que je rencontrai le Préſident de Maiſons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & ſolide, qui avait aimé tous les Arts.

Digitized by Google

O tranſports ! ô plaiſirs ! ô moments pleins de charmes !
Cher Maiſons, m'écriai-je, en l'arroſant de larmes,
C'eſt toi que j'ai perdu, c'eſt toi que le Trépas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La Mort, l'affreuſe Mort fut ſourde à ma prière.
Ah ! puiſque le Deſtin nous voulait ſéparer,
C'était à toi de vivre, à moi ſeul d'expirer.
Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le Ciel pour mon partage a choiſi les douleurs ;
Il ſeme de chagrins ma pénible carrière ;
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le ſein des plaiſirs, des Arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta ſageſſe ;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faibleſſe ;
Je ne te vis jamais offuſquer ta raiſon
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme eſt né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins ſouple & moins docile,
Que l'ame n'eſt fléxible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorants de ce faible Univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne ſus te rendre
Qu'aux paiſibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la Nature avait aſſocié
A l'eſprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'eſprit nous trouvâmes quelques Jéſuites. Un Janſéniſte dira que les Jéſuites ſe fourent par-tout ; mais le Dieu du Goût reçoit auſſi leurs ennemis ; & il eſt aſſez plaiſant de voir dans

Digitized by Google

ce Temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le Père Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au Père Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence ;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, censeur scrupuleux,
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais, nous autres Poëtes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce Temple à voir les seuls beaux-esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose :
Beaux-Arts, je vous invoque tous.
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,

Digitized by Google

Que vous m'inſpirez de deſirs !
Beaux-Arts, vous êtes des plaiſirs ;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je vis les Muſes préſenter tour-à-tour ſur l'autel du Dieu, des livres, des deſſins, & des plans de toute eſpèce. On voit ſur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'eſt point redevable au Cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut conſtruite par Perrault & par Louis le Vau, grands Artiſtes trop peu connus. Là eſt le deſſin de la porte S. Denis, dont la plupart des Pariſiens ne connaiſſent pas plus la beauté que le nom de François Blondel qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine *gg*) qu'on regarde ſi peu, & qui eſt ornée des précieuſes ſculptures de Jean Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui ſemble accuſer la groſſière ruſticité de toutes les autres. Le portail de S. Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une Egliſe, une place, & des admirateurs, & qui devrait immortaliſer le nom de Desbroſſes, encore plus que le Palais du Luxembourg qu'il a auſſi bâti. Tous ces monuments négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent ſouvent les regards du Dieu.

On nous fit voir enſuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté ; elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

Digitized by Google

L'amas curieux & bizarre
De vieux manuſcrits vermoulus,
Et la ſuite inutile & rare
D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de ſa main même
En leur rang placer ces Auteurs
Qu'on lit, qu'on eſtime & qu'on aime,
Et dont la ſageſſe ſuprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Preſque tous les livres y ſont corrigés & retranchés de la main des Muſes. On y voit, entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un ſtyle, & qui chante du même ton les Pſaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas à eux deux plus de ſoixante pages.

Tout l'eſprit de Bayle ſe trouve dans un ſeul tome, de ſon propre aveu; car ce judicieux Philoſophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, diſait ſouvent qu'il n'aurait pas compoſé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les Libraires *hh*).

Enfin on nous fit paſſer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les myſtères du Dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit ſervir d'exemple à la poſtérité: un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits

Digitized by Google

excellents, qui feraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans ſon Roman moral, & rayait le titre de Poème épique, que quelques zélés indiſcrets lui donnent; car il avoue ſincérement qu'il n'y a point de Poème en proſe.

L'éloquent Boſſuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à ſon génie vaſte, impétueux & facile, leſquelles déparent un peu la ſublimité de ſes Oraiſons funèbres; & il eſt à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue ſageſſe des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre eſprit qu'il étonna;
Ce Corneille qui crayonna *ii*)
L'ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettait au feu ſa Pulchérie,
Agéſilas & Suréna,
Et ſacrifiait, ſans faibleſſe,
Tous ſes enfants infortunés,
Fruits languiſſants de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant ſans nous ſurprendre,

Et

Et ne ſe démentant jamais ;
Racine obſerve les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolite.
A peine il diſtingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite ;
Tendres, galants, doux & diſcrets ;
Et l'Amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des courtiſans français.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui ; bravant & rime & meſure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel eſt ton ſentiment ;
Eclairé notre jugement
Sur tes contes & ſur tes fables.

La Fontaine, qui avait conſervé la naïveté de ſon caractère, & qui, dans le Temple du Goût, joignait un ſentiment éclairé à cet heureux & ſingulier inſtinct qui l'inſpirait pendant ſa vie, retranchait quelques-unes de ſes fables. Il accourciſſait preſque tous ſes contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recœuil d'œuvres poſthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des ſottiſes des morts.

Digitized by Google

Là régnait Deſpréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raiſon des traits de la ſatire,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuſes lois.
Il revoit ſes enfants avec un œuil ſévère;
De la triſte *Equivoque* il rougit d'être père;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur;
Lui-même il les efface, & ſemble encor nous dire:
Ou ſachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Deſpréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, ſe réconciliait avec Quinault, qui eſt le Poète des Grâces, comme Deſpréaux eſt le Poète de la raiſon.

Mais le ſévère Satirique
Embraſſait encore, en grondant,
Cet aimable & tendre Lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, diſait Deſpréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opéra ſi agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez auſſi que vous n'euſſiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos ſcrupuleuſes beautés
Soyez vrai, précis, raiſonnable:
Que vos écrits ſoient reſpectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Digitized by Google

Après avoir salué Despréaux, & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs :
Jamais, dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le Peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître ;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah ! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ! Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps ! J'aurais trouvé des dénouements plus heureux ; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'Humanité est soumise, & dont nul grand-homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Digitized by Google

Nul Auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire ;
Il le critique ſans colère,
Il l'applaudit avec tranſport.
Melpomène, étalant ſes charmes,
Vient lui préſenter ſes héros,
Et c'eſt en répandant des larmes,
Que ce Dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais !
Dieu du Goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens ; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris :
Comblés des faveurs du Parnaſſe,
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître.
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours accablé d'ornements ;
Compoſant ſa voix, ſon viſage ;
Affecté dans ſes agréments,
Et précieux dans ſon langage ;

Digitized by Google

Il prend mon nom, mon étendard :
Mais on voit aſſez l'impoſture ;
Car il n'eſt que le fils de l'Art :
Moi, je le ſuis de la Nature.

NOTES.

a) Cet ouvrage fut compoſé en 1731. Il en a été fait pluſieurs éditions : celle-ci eſt incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

b) L'Anti-Lucrèce n'avait point encore été imprimé ; mais on en connaiſſait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

c) L'Abbé de Rothelin de l'Académie Françaiſe.

d) Dacier avait une littérature fort grande ; il connaiſſait tout des Anciens, hors la grâce & la fineſſe : ſes commentaires ont par-tout de l'érudition, & jamais de goût ; il traduit groſſièrement les délicateſſes d'Horace.

Si Horace dit à ſa maîtreſſe : *Miſeri, quibus intentata nites :* Dacier dit : Malheureux ceux qui ſe laiſſent attirer par cette bonace, ſans vous connaître. Il traduit : *Nunc eſt bibendum, nunc pede libero pulſanda tellus :* C'eſt à préſent qu'il faut boire, & que ſans rien craindre, il faut danſer de toute ſa force. *Mox juniores quærit adulteros :* Elles ne ſont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galants. Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ſes notes ſoient d'un ſavant peu ſpirituel, ſon livre eſt plein de recherches utiles, & on loue ſon travail, en voyant ſon peu de génie.

e) Saumaiſe eſt un Auteur ſavant qu'on ne lit plus guère. Il commence ainſi ſa défenſe du Roi d'Angleterre Charles I. « Anglais, qui vous » renvoyez les têtes des Rois » comme des *balles de paume*, » qui jouez à la *boule* avec *des* » *couronnes*, & qui vous ſervez de *ſceptres comme de ma-* » *ttes* ».

f) Vateau eſt un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il eſt mort il y a quelques années. Il a réuſſi dans les petites figures qu'il a

dessinées, & qu'il a très-bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

g) Scudéri était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du Théâtre. Il y a encore un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne sais quelle pièce de Scudéri, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la Scène Française. Ce Scudéri se vantait qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers au Cid & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on sait que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il fallut du temps pour faire céder la cabale au mérite.

h) Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

i) Houdard de la Motte fit en 1728 un *Œdipe* en prose, & un *Œdipe* en vers. A l'égard de son *Œdipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Œdipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques; & l'Auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques Odes très-belles, de jolis Opéra, & des Dissertations très-bien écrites.

k) Vers de Rousseau.

l) Vers du même.

m) Vers du même.

n) Leibnitz, né à Leipsick le 23 Juin 1664, mort à Hanovre le 14 Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand Mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les Belles-Lettres; il faisait même des vers français. Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

o) Charles Rollin, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier

Digitized by Google

homme de l'Univerſité qui ait écrit purement en Français pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, ſi néceſſaire, & cependant ſi négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* reſpire le bon goût & la ſaine littérature preſque par-tout. On lui reproche ſeulement de deſcendre dans des minuties. Il ne s'eſt guère éloigné du bon goût, que quand il a voulu plaiſanter. *T. III, p. 305*, en parlant de Cyrus : *Auſſi tôt*, dit-il, *on équippe le petit Cyrus en échanſon* ; il s'avance *gravement*, *la ſerviette ſur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts* : *J'ai appréhendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fût du poiſon.* Comment cela ? *Oui*, *mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfants : *Une balle*, *un ballon*, *un ſabot*, *ſont fort de leur goût. Depuis le toit juſqu'à la cave*, *tout parlait latin chez Robert Etienne.* Il ſerait à ſouhaiter qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaiſanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, ſi eſtimable d'ailleurs.

p) Girardon mettait dans ſes ſtatues plus de grâce, & le Puget plus d'expreſſion. Les bains d'Apollon ſont de Girardon ; mais il n'a pas fait les chevaux, ils ſont de Marſi, Sculpteur digne d'avoir mêlé ſes travaux avec ceux de Girardon. Le Milon & le gladiateur ſont du Puget.

q) Le Pouſſin, né aux Andelis en 1594, n'eut de maître que ſon génie, & quelques eſtampes de Raphael qui lui tombèrent entre les mains. Le deſir de conſulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que ſept écus pièce. Appelé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers, il y établit le bon goût de la Peinture ; mais, perſécuté par ſes envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacrements ſont trop gris : cependant il y a dans le cabinet de Monſeigneur le Duc d'Orléans un raviſſement de Saint Paul, du Pouſſin, qui fait pendant avec la viſion d'Ezéchiel, de Raphael, & qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce tableau n'eſt point déparé du tout par celui de Raphael ; & on les voit tous

Digitized by Google

deux avec un égal plaisir.

r) Le Brun, disciple de Vouet, n'a peché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre est beaucoup mieux colorié que ses batailles. Ce Peintre n'a pas un si grand goût de l'antique, que le Poussin & Raphael; mais il a autant d'invention que Raphael, & plus de vivacité que le Poussin. Les estampes des batailles d'Alexandre sont plus recherchées que celles des batailles de Constantin par Raphael & par Jules Romain.

s) Eustache le Sueur était un excellent Peintre, quoiqu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encore de beau coloris.

Ces trois Peintres sont à la tête de l'Ecole Française.

t) Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il est fort au-dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessin.

u) Segrais est un Poète très-faible; on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Enéide* est du style de Chapelain. Il y a un Opéra de lui; c'est Roland & Angélique, sous le titre de *l'Amour guéri par le temps*. On voit ces vers dans le prologue:

Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Assembler les jasmins
Qui parfument l'Espagne.

La *Zaïde* est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

x) Voici ce que M. Huet, Evêque d'Avranches, rapporte, page 204 de ses Commentaires, édition d'Amsterdam: « Madame de la Fayette » négligea si fort la gloire » qu'elle méritait, qu'elle » laissa sa *Zaide* paraître sous » le nom de Segrais: & lorsque j'eus rapporté cette » anecdote, quelques amis » de Segrais, qui ne savaient » pas la vérité, se plaignirent de ce trait, comme » d'un outrage fait à sa mémoire. Mais c'était un fait » dont j'avais été long-temps » témoin oculaire; & c'est ce » que je suis en état de prouver par plusieurs lettres de » Madame de la Fayette, & » par l'original du manuscrit » de la *Zaide*, dont elle m'envoyait les feuilles à mesure » qu'elle les composait ».

y) Voici ce que Pélisson rapporte, comme des bons-mots. Sur ce qu'on parlait de

Digitized by Google

marier Voiture, fils d'un Marchand de vin, à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi :

O que ce beau couple d'Amants
Va goûter de contentements !
Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en feſtin ;
Car, ſi la PROU *fournit les viandes,*
VOITURE fournira le vin.

Il ajoûte que Madame Desloges, jouant au jeu des Proverbes, dit à Voiture : « Celui-ci ne vaut rien, per- » cez-nous-en d'un autre ». Son hiſtoire de l'Académie eſt remplie de pareilles minuties, écrites languiſſamment : & ceux qui liſent ce livre ſans prévention, ſont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante perſonnes intéreſſées à le louer.

z) On ſait à quel point S.-Evremond était mauvais Poète. Ses comédies ſont encore plus mauvaiſes. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cents louis pour imprimer ſa comédie de *Sir Politik*.

aa) Voiture eſt celui de tous ces illuſtres du temps paſſé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, ſi vous en exceptez quatre ou cinq pièces de vers, & peut-être autant de lettres. Il paſſait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ſes lettres ne valent guère mieux que celles de le Pays & de Bourſaut. Voici quelques-uns de ſes traits : « Lorſque vous me dé- » chirez le cœur & que vous » le mettez en mille pièces, » il n'y en a pas une qui ne » ſoit à vous, & un de vos » ſouris confit mes plus amè- » res douleurs. Le regret de » ne vous plus voir me coû- » te, ſans mentir, plus de » cent mille larmes. Sans » mentir, je vous conſeille » de vous faire Roi de Ma- » dère. Imaginez-vous le plai- » ſir d'avoir un Royaume » tout de ſucre. A dire le » vrai, nous y vivrions avec » beaucoup de douceur ».

Il écrit à Chapelain : « Et » notez, quand il me vient » en la penſée que c'eſt au » plus judicieux homme de » notre ſiècle, au père de *la* » *Lionne* & de *la Pucelle* que » j'écris, les cheveux me » dreſſent ſi fort à la tête, » qu'il ſemble d'un hériſſon ».

Souvent rien n'eſt ſi plat que ſa poéſie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant

Digitized by Google

Deſſus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il eſt venu dans un temps où l'on commençait à ſortir de la barbarie, & où l'on courait après l'eſprit ſans le connaître. Il eſt vrai que Deſpréaux l'a comparé à Horace : mais Deſpréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui paſſait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; & Deſpréaux a rétracté depuis ces éloges.

bb) Il écrivit au Roi : Sire, un homme comme moi, qui a de la naiſſance, de l'eſprit, & du courage.... J'ai de la naiſſance, & l'on dit que j'ai de l'eſprit pour faire eſtimer ce que je dis.

cc) L'Abbé de Chaulieu, dans une épitre au Marquis de la Fare, connue dans le public ſous le titre du Déiſte, dit :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu
les Euménides ;
Déja venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'Empire des Morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un Confeſſeur, & parle d'un Dieu d'Iſrael.

Lorſqu'au bord de mon lit une
voix menaçante,
Des volontés du Ciel interprète
laſſante.

Voilà bien le Confeſſeur. Dans une autre pièce ſur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'exiſtence :
Ainſi l'on doit paſſer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle deſtinée.

Ces remarques ſont exactes, & M. de S.-Marc s'eſt trompé en diſant, dans ſon édition de Chaulieu, qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ſes poéſies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois pièces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de ſentiment & d'imagination qui y ſont répandues, en rachètent les défauts.

L'Abbé de Chaulieu mourut en 1720, âgé de près de quatre-vingts ans, avec beaucoup de courage d'eſprit.

dd) Le Marquis de la Fare, Auteur des Mémoires qui portent ſon nom, & de quelques

Digitized by Google

pièces de poéſie, qui reſpirent la douceur de ſes mœurs, était plus aimable homme, qu'aimable Poète. Il eſt mort en 1718. Ses poeſies ſont imprimées à la ſuite des œuvres de l'Abbé de Chaulieu, ſon intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

ee) Le Comte Antoine Hamilton, né à Caën en Normandie, a fait des vers pleins de feu & de légéreté. Il était fort ſatirique.

ff) M. de Saint-Aulaire, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faiſait encore des chanſons aimables.

gg) Deſpréaux alla réciter ſes ouvrages à l'Hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

hh) La fontaine des S S.-Innocents; l'architecture eſt de Leſcot, Abbé de Claigni, & les ſculptures de Jean Gougeon.

ii) C'eſt ce que Bayle lui-même écrivit au ſieur des Maizeaux.

kk) Terme dont Corneille ſe ſert dans une de ſes épîtres.

Digitized by Google

LETTRE
A M. DE C***,
SUR
LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; & je n'ai guère eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son Dictionnaire de plus de deux cents articles de Ministres & de Professeurs Luthériens ou Calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, Professeur à Cologne; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la Bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'Académie Française; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdens*, de *Porchères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colle-*

Digitized by Google

tet, & d'autres pareils grands-hommes ; & je vous en crus ſur votre parole. On ajoûtait qu'il n'y a guère aujourd'hui de femmes d'eſprit qui n'écrivent de meilleures lettres que Voiture ; on diſait que Saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute ſa proſe. C'eſt le ſentiment du public éclairé ; & moi, qui trouve toujours tous les livres trop longs, & ſurtout les miens, je réduiſais auſſi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le Secrétaire du public : ſi ceux qui perdent leur cauſe ſe plaignent, ils ne doivent pas s'adreſſer à celui qui a écrit l'arrêt.

Je ſais que des politiques ont regardé cette innocente plaiſanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puiſſe avancer que le Château de Verſailles n'a que ſept croiſées de face ſur la cour, & ſoutenir que le Brun, qui était premier Peintre du Roi, a manqué de coloris.

Des Rigoriſtes diſent qu'il eſt impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucrèce, & des Docteurs de Sorbonne, dans le *Temple du Goût*.

Des Auteurs, auxquels on n'a point penſé, crient à la ſatire, & ſe plaignent que leurs défauts ſont déſignés, & leurs grandes beautés paſſées ſous ſilence ; crime irrémiſſible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; & ils appellent le *Temple du Goût* un libelle diffamatoire.

Digitized by Google

On ajoûte qu'il eſt d'une ame noire de ne louer perſonne ſans un petit correctif ; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation : Qui loue tout, n'eſt qu'un flatteur ; celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *Critique*, la *Satire*, & le *Libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* eſt un livre à jamais utile, & que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *Mondes* eſt un livre charmant & unique, & qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde*, *& la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Deſpréaux ait écrit :

> . . . . Pour trouver un Auteur ſans défaut ;
> La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'eſt de la ſatire, & de la ſatire même aſſez injuſte en tout ſens (avec le reſpect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il eſt auſſi peu vrai de dire

Digitized by Google

que Virgile eſt ſans défaut, que de dire que Quinaut eſt ſans naturel & ſans grâces.

Les *Couplets* de Rouſſeau, le *Maſque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de Gâcon; voilà ce qui s'appelle un *Libelle diffamatoire.*

Tous les honnêtes-gens qui penſent, ſont *critiques;* les malins ſont *ſatiriques;* les pervers font des *libelles:* & ceux qui ont fait avec moi le *Temple du Goût*, ne ſont aſſurément ni malins, ni méchants.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, & cela a produit ſept ou huit *Temples du Goût*, abſolument différents.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amuſements; mais

Digitized by Google

la ſottiſe eſt faite, & c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu, où l'on cultivait les belles-lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatire, & où l'on ſavait louer ſans flatterie.

S'il avait été queſtion de faire un Traité du Goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'Architecture, les *Coypels* de définir leur Art avec eſprit, les *Deſtouches* de dire quelles ſont les grâces de la Muſique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le Théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il ſait, cela aurait fait un gros *in folio*; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentiments du public dans un petit écrit ſans conſéquence; & je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune Nobleſſe qui emploie l'heureux loiſir de la paix à cultiver les Lettres & les Arts; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encore, dans notre Nation ſi polie, quelques barbares & quelques mauvais plaiſants, qui oſent déſapprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que, quand un homme ne cultive point un talent,

Digitized by Google

talent, c'eſt qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers, s'il était né Poète ; & de la Muſique, s'il était né Muſicien.

Il faut ſeulement que les graves Critiques, aux yeux deſquels il n'y a d'amuſement honorable dans le monde que le Lanſquenet & le Biribi, ſachent que les Courtiſans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande en 1672, danſèrent à Paris ſur le théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les Danſeurs de l'Opéra, & que l'on n'oſa pas en murmurer. A plus forte raiſon doit-on, je crois, pardonner à la Jeuneſſe d'avoir eu de l'eſprit dans un âge où l'on ne connaiſſait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT UTILE DULCI.

Je ſuis, &c.

Digitized by Google

PRINCIPALES VARIANTES
DU
TEMPLE DU GOUT.

Il est bon a) *que vous observiez de près un Dieu que vous voulez servir.*

Vous l'avez pris pour votre maître :
Il l'est, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai Son Éminence de sa bonté, & je lui dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde :

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque Critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le Cardinal me répliqua que le Temple était dans le pays des Beaux-Arts, qu'il voulait absolument que je l'y suivisse, & que je fisse ma

a) C'est le Cardinal de Polignac qui adresse la parole à M. de Voltaire.

Digitized by Google

relation avec ſincérité ; que, s'il arrivait qu'on ſe moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, ſi je voulais. J'obéis, & nous partîmes.

On repouſſait plus fiérement ces hommes injuſtes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïſſent ſincérement ce qui réuſſit, de quelque nature qu'il puiſſe être. Leurs bouches diſtilent la médiſance & la calomnie b). *Ils diſent que* Télémaque *eſt un libelle contre Louïs XIV, &* Eſther *une ſatire contre le Miniſtère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère ; ils infectent tout ce qu'ils touchent.*

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique c), *quel horrible jargon ! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avoit un cri ſi ſingulier. Quel fut ſon étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rouſſeau ! Elle lui ferma la porte au plus vîte. Le rimeur déſeſpéré lui criait dans ſon ſtyle Marotique :*

Hé ! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai, près de vous, mérité d'être admis :

b) On a fait réellement ces reproches à Fénélon & à Racine, dans de miſérables libelles que perſonne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur temps.

c) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rouſſeau.

Reconnaiſſez mon humeur & mon ſtyle ;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique ! ô vous, Déeſſe utile !
C'était par vous que j'étais inſpiré.
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de Juge, & parla ainſi au Cynique :

Rouſſeau, tu m'as trop méconnue :
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préſidé.
Ne prétends pas qu'un Dieu t'inſpire ;
Quand ton eſprit n'eſt poſſédé
Que du démon de la ſatire.

Enfin, après ces retardements agréables, au milieu des Beaux-Arts, des Muſes, des Plaiſirs même, nous arrivâmes juſqu'à l'Autel & juſqu'au Tróne du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore ;
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir ;
Quand avec ſcrupule on l'adore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces grâces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter ;

Digitized by Google

Ces grâces piquantes & vives,
Que les Nations attentives
Voulurent ſouvent imiter ;
Qui de l'Art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la Cour,
Et que la Nature & l'Amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe aimable & légère :
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt avec elles qu'il veut plaire.

. . . . . .

Sur ſon front règne la ſageſſe ;
Son air eſt tendre, ingénieux :
Les Amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment & la fineſſe.
Le More à ſes autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendreſſe ;
Légère & forte en ſa ſoupleſſe,
La vive Camargo *d*) ſautait,
A ces ſons brillants d'alégreſſe
Et de Rebel & de Mouret.
Le Couvreur *e*), plus loin, récitait,

d) Mademoiſelle Camargo, la première qui ait danſé comme un homme.

e) Adrienne le Couvreur, la meilleure Actrice qu'ait jamais eue, avant elle, la Comédie Françaiſe pour le tragique, & la première qui ait introduit au Théâtre la déclamation naturelle.

Digitized by Google

Avec cette grâce divine,
Dont autrefois elle ajoûtait
De nouveauux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les Arts, raſſemblait autour de lui les connaiſſeurs. Tous félicitaient le Cardinal de Polignac f) *ſur ce Salon de* Marius, *qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.*

Colbert attachait ſouvent ſa vûe ſur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vau ſe diſputent encore l'invention. Il ſoupirait de ce qu'un ſi beau monument périſſait ſans être achevé. Ah ! diſait-il, pourquoi a-t-on forcé la Nature pour faire du Château de Verſailles un favori ſans mérite ; *tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne ?*

On voyait ſur un Autel le plan du Luxembourg ; de ce portail ſi noble, auquel il manque une Place, une Égliſe & des admirateurs ; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un temps d'ignorance ; de cet arc de triomphe qu'on

f) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrein de Rome avait été autrefois la maiſon de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à pluſieurs pieds ſous terre, un ſalon entier, avec pluſieurs ſtatues très-bien conſervées. Parmi ces ſtatues, il y en a dix qui ſont une ſuite complète, & qui repréſentent Achille déguiſé en fille à la Cour de Lycomède, & reconnu par l'artifice d'Ulyſſe. Cette collection eſt unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du Cardinal de Polignac, le Roi de Pruſſe en fit l'acquiſition.*

Digitized by Google

admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la Porte Saint-Denis *ôte tout ſon mérite auprès de la plupart des Pariſiens. Cependant le Dieu s'amuſait à faire conſtruire le modèle d'un Palais parfait. Il joignait l'architecture du Palais de Maiſons, au-dedans de l'Hôtel de Laſſay, dont il a conſeillé lui même la ſituation, les proportions & les embelliſſements au Maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoûtait quelques commodités.*

Je demandais tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons Architectes en France que de bons Sculpteurs & de bons Peintres. Premiérement c'eſt que la ſculpture & la peinture laiſſent aux Artiſtes toute la liberté de leur génie, au-lieu que les Architectes ſont ſouvent gênés par le terrein, & encore plus par le caprice du Maître. En ſecond lieu, les Sculpteurs & les Peintres, faiſant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occaſions de ſe corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau de Pouſſin, *de* Lebrun, *de* Santerre, *de* Boulongne, *de* Vatau; *& même aujourd'hui nos Peintres modernes travaillent preſque tous pour de ſimples Citoyens; mais il faut être Roi ou Surintendant pour exercer le génie d'un* Manſard *ou d'un* Desbroſſes: *enfin, le ſuccès du Peintre eſt dans le deſſein de ſon tableau; celui du Sculpteur eſt dans ſon modèle en terre: le modèle de l'Architecte, au contraire, eſt trompeur; parce que le bâtiment, regardé enſuite à une plus grande diſtance, fait un effet tout différent, & que la*

Digitized by Google

perſpective aérienne en change les proportions ; en un mot, il en eſt ſouvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plupart des machines qui ne réuſſiſſent qu'en petit.

On y examine ſi les Arts ſe plaiſent mieux dans une Monarchie que dans une République : ſi l'on peut ſe paſſer aujourd'hui du ſecours des Anciens : ſi les livres ne ſont point trop multipliés : ſi la Comédie & la Tragédie ne ſont point épuiſées. On examine quelle eſt la vraie différence entre l'homme de talent & l'homme d'eſprit, entre le critique & le ſatirique, entre l'imitateur & le plagiaire.

Permettez que je continue mes petites obſervations, répondit le Père Bouhours. Ce ſont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les règles ne ſervent de règles aux petits Écrivains. Ce ſont les défauts du Pouſſin & de Le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon ; & dès que votre Anti-Lucrèce *ſera imprimé, ſoyez sûr de ma critique.*

Eh bien ! examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune Duc qui revenait du ſermon de Ninon, & qui en paraiſſait tout pénétré : pour moi, je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Digitized by Google

Cet homme que Ninon avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui d'un eſprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant, ſut paſſer, tour-à-tour,
Du Temple des Beaux-Arts au Temple de l'Amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſile.
Des mains des Grâces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encore mieux reçu dans le Temple du Goût, que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les Beaux-Arts en France de la même main dont il abaiſſa ou perdit tous ſes ennemis. Ce terrible Miniſtre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les Cours & de la ſienne, eſt redouté juſques dans le Temple du Goût, dont il eſt reſtaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret & Deſmarets, *avec leſquels il faiſait autrefois de méchants vers.*

Quand je vis que le Cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : C'eſt donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout ſur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Établir, conſerver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au Monde, ou fixer la victoire;

Digitized by Google

C'eſt ce qui m'a conduit au Temple de la Gloire,
Bien plutôt qu'au Temple du Goût.

Braſſac, ſois toujours mon ſoutien.
Sous tes doigts j'accordai ta lyre.
De l'Amour tu chantes l'empire,
Et tu compoſes dans le mien.
Caylus, tous les Arts te chériſſent ;
Je conduis tes brillants deſſins ;
Et les Raphaëls s'applaudiſſent
De ſe voir gravés par tes mains.

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Édition de 1733.

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux-eſprits écumeur mercenaire,
Vendeur adroit de ſottiſe & de vent,
En ſouriant d'une mine matoiſe,
Lui meſurait des livres à la toiſe ;
Car Monſeigneur eſt ſur-tout fort ſavant.

Là ne ſont point reçus les petits-maîtres, qui

Digitized by Google

aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites ſociétés, qui ont régné chez certaines femmes, & qui ſe ſont fait appeler grands-hommes, ſont tout ſurpris d'être refuſés : ils reſtent à la porte & adreſſent en vain leurs plaintes à quelques Seigneurs, ou ſoi diſants tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardents des eſprits médiocres dont ils ſont encenſés. On repouſſe auſſi très-rudement tous ces petits ſatiriques obſcurs, qui, dans la démangeaiſon de ſe faire connaitre, inſultent les Auteurs connus ; qui font ſecrétement une mauvaiſe critique d'un bon ouvrage ; petits inſectes dont on ne ſoupçonne l'exiſtence, que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encore les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance ! mais à la honte de la Littérature & de l'Humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réuſſit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre ; qui vont dans les lieux publics, dans les maiſons des particuliers, dans les Palais des Princes, ſemer les rumeurs les plus fauſſes avec l'air de la vérité ; calomniateurs de profeſſion, monſtres ennemis des Arts & de la Société. Ces lâches perſécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le Cardinal de Polignac & l'Abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine

Digitized by Google

timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les eſprits juſtes.

Rouſſeau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau triſtement redire
Ses vers durement façonnés,
Hériſſés de traits de ſatire ;
On lui ferma la porte au nez.

Rouſſeau ſe fâcha d'autant plus que cette Déeſſe a) *avait raiſon : elle lui diſait des vérités ; il répondit par des injures, & lui cria :*

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Reſpect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et reſſemblez à l'œuf cuit dans ſa coque ;
Plus on l'échauffe & plus il ſe durcit.

Il vomit pluſieurs de ſes nouvelles épigrammes qui ſont toutes dans ce goût. La Mothe les entendit, il en rit ; mais point trop fort & avec diſcrétion. Rouſſeau furieux lui reprocha à ſon tour tous les mauvais vers que cet Académicien avait faits en ſa vie ; & cette diſpute aurait duré

a) La Critique.

long-temps entre eux, ſi la Critique ne leur avait impoſé ſilence, & ne leur avait dit : Écoutez ; vous, La Mothe, brûlez votre Iliade, *vos Tragédies, & toutes vos dernières Odes, les trois quarts de vos Fables & de vos Opéra ; prenez à la main vos premières Odes, quelques morceaux de proſe dans leſquels vous avez preſque toujours raiſon, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande ſur-tout une demi-douzaine de vos Fables,* l'Europe galante : *avec cela entrez hardiment.*

Vous, Rouſſeau, brûlez vos Opéra, vos Comédies, vos dernières Allégories, Odes, Épigrammes Germaniques, ballades, ſonnets ; jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au-deſſus de La Mothe en qualité de verſificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'eſprit & de raiſonnement, vous vous placerez fort au-deſſous de lui. La Mothe fit la révérence ; Rouſſeau tourna la bouche ; & tous deux entrèrent à ces conditions.

A l'égard de Lucrèce, il fut embarraſſé en voyant ſon ennemi ; il le regarda d'un œuil un peu fâché, ſur-tout quand il vit combien il eſt aimable, & comme il paraît fait pour avoir raiſon.

Son rival charmant lui parla
Avec ſa grâce naturelle ;
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.

Digitized by Google

Çà, dit-il, puiſque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle :
Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Épicure,
J'ai fort mal connu la Nature :
Mais ne me pouſſez point à bout ;
Que votre Muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces Meſſieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une diſpute aux gens de goût, qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le Cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des Français.

Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait *b*),
Péliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant, avec molleſſe,

b) ROLLIN.

Sallé le Temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

C'eſt ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des Acteurs
Qui repréſentent ſur la Terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux ſifflets bruyants du parterre.

C'eſt-là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène,
Vous dont le ſouvenir règne encor ſur la ſcène,
Et dans tous les eſprits, & ſur-tout dans mon cœur.
Ah ! qu'en vous revoyant, une volupté pure,
Un bonheur ſans mélange ennivra tous mes ſens !
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens !

Mes deux guides diſaient qu'ils ne pouvaient en conſcience donner à une Actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de juſtice pour me déſapprouver.

Quelquefois même on laiſſe parler long-temps la même perſonne ; mais ce cas arrive très-rarement : heureuſement pour moi, on ſe raſſemblait en ce moment autour de la fameuſe Ninon Lenclos.

Digitized by Google

Ninon, cet objet ſi vanté,
Qui ſi long-temps ſut faire uſage
De ſon eſprit, de ſa beauté,
Et du talent d'être volage,
Faiſait alors, avec gaité,
A ce charmant Aréopage,
Un diſcours ſur la volupté.
Dans cet art, elle était maîtreſſe ;
L'auditoire était enchanté,
Et tout reſpirait la tendreſſe.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté :
Mais, hélas ! ils ſont d'une eſpèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la ſageſſe.

Ils me laissèrent entendre le ſermon de Ninon. Je courus enſuite vers la Le Couvreur, & mes conducteurs s'amusèrent à parler de littérature avec quelques Jéſuites qu'ils rencontrèrent. Un Janſéniſte dira que les Jéſuites ſe fourrent par-tout : mais la vérité eſt que, de tous les Religieux, les Jéſuites ſont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, & qu'ils ont toujours réuſſi dans l'éloquence & dans la poéſie. Le Dieu voit de très-bon œuil beaucoup de ces Pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Deſpréaux, & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales ſont la plus ingénieuſe, auſſi-bien que la plus cruelle,

&,

Digitized by Google

&, en quelques endroits, la plus injuſte ſatire qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y eſt mieux traité que le Cardinal de Richelieu ? C'eſt que Colbert protégea tous les Beaux-Arts ſans être jaloux des Artiſtes, & qu'il ne favoriſa que de grands hommes ; car il ſe dégoûta bien vîte de Chapelain, & encouragea Deſpréaux. Le Cardinal de Richelieu, au contraire, fut jaloux du grand Corneille ; & au-lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amuſa à en faire de mauvais avec Chapelain, Deſmarets, & Colletet c). *Je m'apperçus même que ce grand Miniſtre était moins gracieuſement accœuilli par le Dieu du Goût qu'un*

c) Non-ſeulement le Cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre ; mais il s'appropria un mauvais prologue de ce Chapelain : c'était le prologue d'un très-ridicule poème dramatique, intitulé : *Les Tuileries.* Ce Cardinal fit bâtir la ſalle du Palais-Royal pour repréſenter la tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le ſujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers. Il ſe ſervait de Deſmarets, de Colletet, de Faret, pour compoſer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque temps le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille ſe trouva incompatible avec ces Poètes, & il fut auſſi-tôt exclus. Ce Cardinal avoit ſi peu de goût, qu'il récompenſa ces vers impertinents de Colletet :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau ;
D'une voix enrouée & d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait ſeulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

certain Duc ſon neveu, qui vient très-ſouvent dans le Temple. Les connaiſſeurs en Belles-lettres diſent pour raiſon :

Que, dans ce charmant ſanctuaire,
L'honneur de protéger les Beaux-Arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du Miniſtère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne ſauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoûtent que Son Éminence d) *fit jadis l'amour en vrai pédant, & que ſon neveu s'y prend d'une manière aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitants qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :*

Qui, ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les moments délectables,
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables ;
Mais, pour être en ce Temple, & pour y réuſſir,
Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

d) Le Cardinal de Richelieu fit ſoutenir des thèſes ſur l'*Amour* chez ſa nièce la Ducheſſe d'Aiguillon : il y avait un Préſident, un répondant & des argumentants. Il y a à Paris une copie de ces thèſes chez un curieux : ces thèſes ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les thèſes de Collège ; la première poſition eſt, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin.*

Digitized by Google

C'eſt entre ces voluptueux & les Artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable la Faye : *heureux qui pourrait, comme lui, paſſer les dernières années de ſa vie, tantôt compoſant des vers aiſés & pleins de grâce, tantôt écoutant ceux des autres ſans envie & ſans mépris : ouvrant ſon cabinet à tous les Arts, & ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui reſſembler dans l'uſage de leur fortune ! Mais le goût leur manque, ils jouïſſent inſipidement, ils ne ſavent qu'être riches.*

Devant le Dieu eſt un grand autel, où les Muſes viennent préſenter tour-à-tour des livres, des deſſins, & des ornements de toute eſpece : on y voyait tous les Opéra de Lully, & pluſieurs Opéra de Deſtouches & de Campra. Le Dieu eût déſiré quelquefois, dans Deſtouches, une muſique plus forte ; ſouvent, dans Campra, un récitatif mieux déclamé ; & de temps en temps, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les Muſes, tantôt les Péliſſiers & les Le More chantent ces Opéra charmants. Le Temple réſonne de leurs voix touchantes : tout ce qui eſt dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le ſeraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais Auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques ſons, & ſifflent pour ſe venger.

Le deſſin de Verſailles ſe trouve à la vérité ſur

Digitized by Google

l'Autel : mais il eſt accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'Architecture très-déplacés & très-cachés dans les boſquets de Verſailles, ſoient tranſportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choſes que le Dieu aime davantage, c'eſt un recœuil d'eſtampes d'après les plus grands Maîtres ; entrepriſe utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs Peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe, des beautés qui périraient ſans le ſecours de la gravure, & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préſide à ce deſſein :
Il conduit le docte burin
De la gravure ſcrupuleuſe,
Qui, d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain,
Du Carache la ſource heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Dans le temps que nous arrivâmes, le Dieu s'amuſait à faire élever en relief le modèle d'un Palais parfait ; il joignait l'architecture extérieure

Digitized by Google

du Château de Maiſons avec les dedans de l'Hôtel de Laſſay, lequel, par ſa ſituation, ſes proportions & ſes embelliſſements, eſt digne du Maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.

Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuſe, c'était de voir avec quelle heureuſe agilité l'eſprit ſe promène ſur différents plaiſirs, en parcourant de ſuite les Arts, & careſſant tant de beautés diverſes.

On y paſſe facilement
De la Muſique à la Peinture,
De la Phyſique au ſentiment,
Du tragique au ſimple agrément,
De la Danſe à l'Architecture.
Tel, Homère peignait ſes Dieux,
Planant ſur la terre & ſur l'onde,
Et, cent fois plus promts que nos yeux,
S'élançant du centre des Cieux,
Juſqu'au bout de l'axe du Monde.

Auſſi ſerais-je trop long, ſi je diſais tout ce que je vis dans ce Temple. Grâce au ſiècle de Louis XIV, une foule de grands hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau ſiècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, diſait ce Miniſtre,

que la moindre partie de ce que je méditais ; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embelliſſements néceſſaires de ſa Capitale, les tréſors enſevelis dans Verſailles, & prodigués pour forcer la nature : ſi j'avais vécu plus long-temps, Paris aurait pu ſurpaſſer Rome en magnificence & en grandeur : ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai ſeulement imaginé ; alors le Royaume ſera rempli des monuments de tous les Beaux-Arts : déja les grands chemins qui conduiſent à la Capitale ſont des promenades délicieuſes, ombragées de grands arbres, l'eſpace de pluſieurs milles, & ornées même de e) *fontaines & de ſtatues. Un jour vous n'aurez plus de Temples Gothiques ; les ſalles* f) *de vos ſpectacles ſeront dignes des ouvrages immortels qu'on y repréſente ; de nouvelles places & des marchés publics conſtruits ſous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux ſeront diſtribuées dans toutes les maiſons comme à Londres ; les inſcriptions de Santeul ne ſeront plus la ſeule choſe que l'on admirera dans vos*

e) Sur le chemin de Juviſi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands baſſins ; des deux côtés du chemin ſont deux morceaux de ſculpture ; l'un eſt de Couſtou, & eſt fort eſtimé : il eſt triſte que ſon ouvrage ne ſoit pas de marbre, mais ſeulement de pierre.

f) Les ſalles de tous les ſpectacles de Paris ſont ſans magnificence, ſans goût, ſans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les Acteurs & pour les Spectateurs : ce n'eſt qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

Digitized by Google

fontaines ; la ſculpture étalera par-tout ſes beautés g) *durables, & annoncera aux étrangers la gloire de la Nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe & le goût de ſes conducteurs. Ainſi parlait ce grand Miniſtre.*

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur Français n'eût été ému à de tels diſcours ? On finit par donner de juſtes éloges, & par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le h) *Magiſtrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette Capitale.*

Enfin, après une converſation utile, dans laquelle on louait avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de

g) C'était en effet le deſſein de ce grand homme : un de ſes projets était de faire une grande place de l'Hôtel de Soiſſons : on aurait creuſé au milieu de la place un vaſte baſſin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aquéducs : du milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un rocher, ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui ſerait retombée en nappes dans le baſſin, & qui de-là ſe ſerait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument étoit acheté ; mais ce deſſein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

h) M. Turgot, Préſident au Parlement, Prevôt des Marchands, qui a déja embelli cette Capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le Quai derrière le Palais, le continuer juſqu'au pont de l'île, & joindre l'île au reſte de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs & à notre gloire.

Digitized by Google

juſtice, ce que nous n'avons pas, il fallut ſe ſéparer. J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en ſupplie,
Certains prétendus beaux-eſprits,
Qui, du faux goût toujours épris,
Et toujours me faiſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris
De traiter mes lois & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ſes compliments à un jeune Prince qu'il aime tendrement ; & s'échauffant à ſon nom avec un peu d'enthouſiaſme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il ſait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours CLERMONT *i*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi ;
Lui, ſa ſœur, les Amours, & moi,
Nous ſommes de même origine.

i) M. le Comte de Clermont, Prince du ſang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une Académie des Arts, compoſée de cent perſonnes, qui s'aſſemblent chez lui ; & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne ſauroit trop propoſer un tel exemple aux jeunes Princes.

Digitized by Google

CONTI, ſachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Auſſi-bien qu'au Dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma Cour.
De ce Héros ſuivez l'exemple,
Que vos beaux jours me ſoient ſoumis;
Croyez-moi, venez dans ce Temple,
Où peu de Princes ſont admis.
Vous, noble Jeuneſſe de France,
Secondez les chants des Beaux-Arts,
Tandis que les foudres de Mars
Se repoſent dans le ſilence :
Que, dans ces fortunés loiſirs,
L'eſprit & la délicateſſe,
Nouveaux guides de la Jeuneſſe,
Soient l'ame de tous vos plaiſirs.
Je vois Thalie & Melpomène *k*)
Vous ſuivre en ſecret quelquefois,
Et quitter Gauſſin & du Freſne,
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir ſur la ſcène.

k) Il y a plus de vingt maiſons dans Paris dans leſquelles on repréſente des Tragédies & des Comédies ; on a fait même beaucoup de pieces nouvelles pour ces ſociétés particulières. On ne ſaurait croire combien eſt utile cet amuſement, qui demande beaucoup de ſoin & d'attention : il forme le goût de la Jeuneſſe, il donne de la grâce au corps & à l'eſprit ; il contribue au talent de la parole ; il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaiſirs purs de l'eſprit.

Digitized by Google

Que des Muſes à vos genoux
Les lauriers à jamais fleuriſſent ;
Que ces arbres s'enorgueilliſſent
De ſe voir cultivés par vous.
Tranſportez le Pinde à Cythère :
Braſſac *l*), chantez ; gravez, Caylus *m*) ;
Ne craignez point, jeune Surgère *n*),
D'employer des ſoins aſſidus
Aux beaux vers que vous ſavez faire ;
Et que tous les ſots confondus,
A la Cour & ſur la frontière,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénère,
En ſuivant Minerve & Phébus.

l) M. le Chevalier de Braſſac, non-ſeulement a le talent très-rare de faire la muſique d'un Opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune Nobleſſe Françaiſe. Il y a déja long-temps que les Italiens, qui ont été nos maitres en tout, ne rougiſſent pas de donner leurs ouvrages au public. Le Marquis Maffei vient de rétablir la gloire du Théâtre Italien : le Baron d'Aſtorga, & le Prélat qui eſt aujourd'hui Archevêque de Piſe, ont fait pluſieurs Opéra fort eſtimés.

m) M. le Marquis de Caylus eſt célèbre par ſon goût pour les Arts, & par la faveur qu'il donne à tous les bons Artiſtes : il grave lui-même, & met une expreſſion ſingulière dans ſes deſſins. Les cabinets des curieux ſont pleins de ſes eſtampes. M. de Saint-Maurice, Officier des Gardes, grave auſſi, & ſe ſert avec avantage du burin : il a fait une eſtampe d'après Le Nain, qui eſt un chef-d'œuvre.

n) M. de la Rochefoucault, Marquis de Surgère, a fait une Comédie, intitulée : l'*École du Monde*. Cette pièce eſt, ſans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre Duc de la Rochefoucault, Auteur des *Maximes*, aurait approuvés.

Digitized by Google

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Édition de 1745.

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique ; quel horrible jargon ! On lui dit que c'était Rouſſeau, dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule, pour punition de ſes méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vîte. Il fut fort étonné de ce procédé, & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre humain, qu'il hait par repréſailles ; il s'écriait en rougiſſant :

Adouciſſez cette rigueur extrême ;
Je viens chercher Marot mon compagnon.
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon.
Le Dieu qui rime, eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connaiſſez-moi, je ſuis toujours le même ;
Voici des vers contre l'Abbé Bignon *a*).
O vous, Critique, ô vous, Déeſſe utile,
C'était par vous que j'étais inſpiré ;
En tout pays, en tout temps abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſile.

La Critique entendit ſes paroles, r'ouvrit la porte, & parla ainſi :

Rouſſeau, connais mieux la Critique ;
Je ſuis juſte, & ne fus jamais

a) Conſeiller d'État, homme d'un mérite reconnu dans l'Europe, & protecteur des Sciences. Rouſſeau avait fait contre lui quelques mauvais vers.

Digitized by Google

Semblable à ce monſtre cauſtique,
Qui l'arma de ces lâches traits,
Trempés au poiſon ſatirique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ſa félonie
Thémis te donna le guerdon;
Par arrêt ta Muſe eſt bannie, *b*)
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais facton
Que te dicta la calomnie;
Mais par l'équitable Apollon
Ta rage fut bientôt punie:
Il t'ôta le peu de génie,
Dont tu dis qu'il t'avait fait don;
Il te priva de l'harmonie;
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la faibleſſe & la manie
De rimer encor, malgré lui,
Des vers Tudeſques qu'il renie.

b) Rouſſeau fut condamné à l'amende honorable, & au banniſſement perpétuel, pour des couplets infâmes faits contre ſes amis, & dont il accuſa M. Saurin, de l'Académie des Sciences, d'être l'auteur. Le factum de Rouſſeau paſſe pour être extrêmement mal écrit; celui de M. Saurin eſt un chef-d'œuvre d'eſprit & d'éloquence. Rouſſeau, banni de France, s'eſt brouillé avec tous ſes protecteurs, & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faiſaient honneur à la France par leurs Ouvrages, comme Meſſieurs de Fontenelle, Crébillon, Deſtouches, Du Bos, &c. &c.

Digitized by Google

Après ce vers : De la palette de Rubens.

C'eſt ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des Acteurs
Qui repréſentent ſur la terre,
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers Auditeurs,
Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux ſifflets bruyants du parterre.

Digitized by Google

LE POËME
DE FONTENOI.

Quoi ! du ſiècle paſſé le fameux ſatirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourants, ſes flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du paſſage,
Cédant à nos aïeux ſon onde & ſon rivage !
Et vous, quand votre Roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que, de Tournai foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils, ſuit de ſi près ſes pas ;
Vous, heureux par ſes lois, & grands par ſa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne ſilence !
Venez le contempler aux champs de Fontenoi.
O vous, Gloire, Vertu, Déeſſes de mon Roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la Patrie,
Pour couronner Louïs, prêtez-moi vos lauriers ;
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers ;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage ;
J'y vois ces combattants que vous conduiſez tous.
C'eſt-là ce fier Saxon *a*), qu'on croit né parmi nous,

Digitized by Google

Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon Roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes Cieux, ſes hautes deſtinées ;
Pour Louïs & pour nous prolongez ſes années.
Déja de la tranchée *b*) Harcourt eſt accouru :
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.
Noailles *c*), pour ſon Roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en ſon Maître, & ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de Rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu *d*), par qui des Français le tonnerre eſt guidé ;
Penthièvre *e*), dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein ſignala ſon courage :
Bavière avec de Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour :
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande :
Le fortuné Danoy *f*), Chabanes, Galerande ;
Le vaillant Bérenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila ; tous nos Héros enfin *g*),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement que le péril commence.
Le jour frappe déja de ſes rayons naiſſants
De vingt peuples unis les drapeaux menaçants.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos Princes,
Vit l'abondance alors enrichir ſes Provinces ;
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,

Digitized by Google

Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant, qui, formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſur-tout obéir;
L'Autrichien, rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée;
Sur-tout, ce peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'Univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance:
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haîne les anime, & l'eſpoir les ſéduit.
De l'Empire Français l'indomtable génie
Brave, auprès de ſon Roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmés ſortent de leur ſéjour;
Incertains pour quel Maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moiſſons, & vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol promt & légèr,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle obſerve LOUÏS, & voit, avec colère,
Que, ſans elle, aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fièr d'attaquer LOUÏS,
A déja diſpoſé ſes bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs ſi vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques Héros, qui, montés ſur un char,
Combattaient en déſordre, & marchaient au hazard:

Mais

Mais tel fut Scipion ſous les murs de Carthage ;
Tels ſon rival & lui prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles ſecrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.
L'Eſcaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout préſente la mort, & LOUÏS eſt tranquile.
Cent tonnerres de bronze ont donné le ſignal.
D'un pas ferme & preſſé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,
Que la terreur devance, & la flamme environne ;
Comme un nuage épais, qui ſur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon Maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons ! voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terreins divers engagent les armées ;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La Mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle ;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, Officiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirants, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que ſignalait ſa noble impatience,
Grammont dans l'Élyſée emporte la douleur
D'ignorer, en mourant, ſi ſon Maître eſt vainqueur.

Digitized by Google

De quoi lui ſerviront ces grands titres de gloire *h*),
Ce ſceptre des guerriers, honneur de ſa mémoire ;
Ce rang, ces dignités, vanités des Héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune Craon *i*) ! Que le Ciel moins ſévère
Veille ſur les deſtins de ton généreux frère !
Hélas ! cher Longaunay *k*), quelle main, quel ſecours
Peut arrêter ton ſang, & ranimer tes jours ?
Ces Miniſtres de Mars, *l*) qui, d'un vol ſi rapide,
S'élançaient à la voix de leur Chef intrépide,
Sont, du plomb qui les ſuit, dans leur courſe arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiſeaux tout ſanglants, palpitants ſur la terre.
Le fer atteint d'Avray *m*). Le jeune d'Aubeterre
Voit de ſa légion tous les Chefs indomtés,
Sous le glaive & le feu mourants à ſes côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !
Je te rends grâce, ô Mars ! Dieu de ſang, Dieu cruel !
La race de Colbert *n*), ce Miniſtre immortel,
Échappe, en ce carnage, à ta main ſanguinaire.
Guerchi *o*) n'eſt point frappé, la vertu peut te plaire ;
Mais vous, brave Daché *p*), quel ſera votre ſort ?
Le Ciel ſauve, à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné Lutteaux ! tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoûte à tes tortures ;
Tu meurs dans les tourments ; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'es plus.

Digitized by Google

O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillants éclipſés à l'aurore !
Que nos lauriers ſanglants doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces Héros, ils tombent ces vengeurs ;
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquiles ;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes ;
Vous *q*) qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Eh ! quel ſerait, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivants,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats ; LOUÏS eſt en danger.
Le feu, qui ſe déploie, & qui, dans ſon paſſage,
S'anime en dévorant l'aliment de ſa rage,
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance ;
Qui triomphe en marchant ; qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin.

Rien n'a pu l'arrêter ; Mars pour lui ſe déclare.
Le Roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, ſon ſeul eſpoir... Ah ! cher Prince, arrêtez ;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités ?
Conſervez cette vie au Monde néceſſaire.
LOUÏS craint pour ſon fils *r*), le fils craint pour ſon père ;
Nos guerriers tout ſanglants frémiſſent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous *s*) qui gardez mon Roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de Héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins ;
LOUÏS, ſon fils, l'État, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du Roi, marchez, aſſurez la victoire ;
Soubiſe & Pecquigny *t*) vous mènent à la gloire.
Paraiſſez, vieux ſoldats, *u*) dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées :
Partez, flèches de feu, grenades *x*) enflammées ;
Phalanges de LOUÏS, écraſez ſous vos coups
Ces combattants ſi fiers & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage,
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu *y*) vous appelle, il n'eſt plus de hazards ;
Il vous appelle : il voit, d'un œuil prudent & ferme,
Des ſuccès ennemis & la cauſe & le terme ;
Il vole, &, ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ſerez vainqueurs.

Digitized by Google

D'un rempart de gazon, faible & prompte barrière,
Que l'art oppoſe à peine à la fureur guerrière,
La Marck *z*), la Vauguion *aa*), Choiſeul, d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repouſſent la mort.
D'Argenſon, qu'enflammaient les regards de ſon père,
La gloire de l'État, à tous les ſiens ſi chère,
Le danger de ſon Roi, le ſang de ſes aïeux,
Aſſaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maſſe de feu, qui ſemble impénétrable :
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable ;
Ainſi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.
Ce brillant eſcadron *bb*), fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marſailles,
Arrive, voit, combat, & ſoutient ſon grand nom.
Tu ſuis du Chaſtelet, jeune Caſtelmoron, *cc*)
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras, qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendadrs déchirés & ſanglants,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ſes rangs.
C'eſt dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd ſon ſang, & l'Amour en ſoupire.
Anglais, ſur du Gueſclin deux fois tombent vos coups ;
Frémiſſez à ce nom ſi funeſte pour vous.
Mais quel brillant Héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage ?
Biron *dd*), tels on voyait, dans les plaines d'Ivri,
Tes immortels aïeux ſuivre le grand Henri.

Digitized by Google

Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes.
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis ſi vantés, renaiſſants dans leurs fils *ee*).
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre *ff*) Saxon la terreur de la Terre,
Quand la Juſtice & Mars, ſous un autre LOUÏS,
Frappaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les Lis.
Comment ces courtiſans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomtables,
Quel aſſemblage heureux de grâces, de valeur!
Bouffiers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillants d'ardeur,
A la voix de LOUÏS, courez, troupe intrépide.
Que les Français ſont grands quand leur Maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père eſt avec eux.
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de ſon eſprit, il l'eſt de la fortune;
Rien ne trouble ſes ſens, rien n'éblouït ſes yeux:
Il marche, il eſt ſemblable à ce Maître des Dieux,
Qui frappant les Titans, & tonnant ſur leurs têtes,
D'un front majeſtueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, & ſous ſes coups la terre au loin mugit;
L'Eſcaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obſcurcit.
Sur un nuage épais, que des antres de l'Ourſe
Les vents affreux du Nord apportent dans leur courſe,
Les vainqueurs des Valois deſcendent en courroux:
Cumberland, diſent-ils, nous n'eſpérons qu'en vous;

Digitized by Google

Courage, raſſemblez vos légions altières ;
Bataves, revenez, défendez vos barrières ;
Anglais, vous que la paix ſemblait ſeule alarmer,
Vengez-vous d'un Héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainſi que ſes bienfaits, craindrez-vous ſa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorſque LOUÏS s'avance,
Leur Génie eſt domté, l'Anglais eſt abattu,
Et la férocité *gg*) le cède à la vertu.

Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ſes Rois trahis, ſa Patrie & ſes Temples.
Peuple ſage & fidèle, heureux Helvétiens *hh*),
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche aſſurée, égale, inébranlable,
Des ardents Neuſtriens *ii*) fuit la fougue indomtable.
Ce Danois *kk*), ce Héros, qui des frimats du Nord,
Par le Dieu des combats fut conduit ſur ce bord,
Admire les Français qu'il eſt venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort :
C'en eſt fait, & l'Anglais craint LOUÏS & la mort.

Allez, brave d'Eſtrée *ll*), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage :
Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui *mm*).

Bientôt vole après eux ce Corps fier & rapide *nn*),
Qui, ſemblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours promt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides ;
Les courſiers écumants franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés ; on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance.
Les léopards ſanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſements font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah ! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop long-temps.
Noailles *oo*), ramenez vos ſoldats triomphants.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'aſile,
Ces premiers *pp*) fondements de l'Empire des Lis.
Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis !
Déja Tournai ſe rend, déja Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le Ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cet ombre alarmée !
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée ;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendards ;

Digitized by Google

Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts *qq*),
Écraſant le berceau du plus grand des Céſars *rr*).
Français! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles,
Revenez, ſuſpendez dans nos Temples paiſibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards ſanglants.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos mères, vos enfants, près de vous empreſſés,
Encor tout éperdus de vos périls paſſés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégreſſe,
Vos fronts victorieux de larmes de tendreſſe.
Accourez, recevez, à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'Amour.

NOTES.

a) LE Comte Maréchal de Saxe, dangereuſement malade, était porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs & ſa faibleſſe l'empêchaient de ſe tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embraſſa, après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

b) M. le Duc de Harcourt avait inveſti Tournai.

c) Maréchal de France.

d) Grand Maître d'artillerie.

e) Il s'était ſignalé à la bataille de Dettingen.

f) M. de Danoy fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts & de mourants ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'eſt un fait certain: cette femme vint avec un paſſeport, accompa-

Digitized by Google

gnée d'un Sergent du Régiment du Roi, dans lequel etait alors cet Officier.

g) Les Lieutenants-Généraux, chacun à leur diviſion.

h) Il allait être Maréchal de France.

i) Dix-neuf Officiers du Régiment de Hainaut ont été tués ou bleſſés. Son frère, le Prince de Beauvau, ſert en Italie.

k) M. de Longaunay, Colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ſes bleſſures.

l) Officiers de l'État-major, Meſſieurs de Puiſégur, de Mézière, de S. Sauveur, de Saint-George.

m) Le Duc d'Avray, Colonel du Régiment de la Couronne.

n) M. de Croiſſy avec ſes deux enfants, & ſon neveu M. Dupleſſis-Châtillon bleſſé légèrement.

o) Tous les Officiers de ſon Régiment Royal des Vaiſſeaux, hors de combat, lui ſeul ne fut point bleſſé.

p) M. Daché (on l'écrit Dapcher) Lieutenant-Général. M. de Lutteaux, Lieutenant-Général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

q) M. du Brocard, Maréchal de camp, commandant l'artillerie.

r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & Monſeigneur le Dauphin ; & un domeſtique de M. le Comte d'Argenſon fut atteint d'une balle de fuſil derrière eux.

s) Les Gardes, les Gendarmes, les Chevaux-légers, les Mouſquetaires ſous M. de Monteſſon, Lieutenant-Général. Deux bataillons des Gardes Françaiſes & Suiſſes, &c.

t) M. le Prince de Soubiſe prit ſur lui de ſeconder M. le Comte de la Marche, dans la défenſe obſtinée du poſte d'Antoin ; il alla enſuite ſe mettre à la tête des Gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des Chevaux-légers : ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

u) Carabiniers, Corps inſtitué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le Roi les a nommés dans ſa lettre.

x) Grenadiers à cheval commandés par M. le Chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la Maiſon du Roi.

y) Un Miniſtre d'État, qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'eſt M de Richelieu qui a donné ce conſeil, & qui l'a exécuté.*

z) M. le Comte de la Marck, au poſte d'Antoin.

aa) Meſſieurs de la Vauguion, Choiſeul-Meuſe, &c. aux retranchements faits à la hâte

Digitized by Google

dans le village de Fontenoi. M. de Créqui n'était point à ce poſte, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des Carabiniers.

bb) Quatre eſcadrons de la Gendarmerie arrivaient après ſept heures de marche, & attaquèrent.

cc) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne Anglaiſe. M. de Caſtelmoron, âgé de quinze ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces eſcadrons de la Gendarmerie ; il eut un cheval tué ſous lui, auſſi-bien que M. de Chimènes, en reformant une brigade.

dd) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat ; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

ee) M. de Luxembourg, M. de Loigni, & M. de Tingri.

ff) Le Duc de Saxe-Weimar, ſous qui le Vicomte de Turenne fit ſes premières campagnes. M. de Turenne eſt arrière-neveu de ce grand homme.

gg) Ce reproche de férocité ne tombe que ſur le ſoldat, & non ſur les Officiers, qui ſont auſſi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorſque la colonne Anglaiſe déborda Fontenoi, pluſieurs ſoldats de ce corps criaient, *no quarter, no quarter*, point de quartier.

hh) Les Régiments de Dieſbach, de Betens, & de Courten, &c. avec des bataillons des Gardes Suiſſes.

ii] Le Régiment de Normandie, qui revenait à la charge ſur la colonne Anglaiſe, tandis que la Maiſon du Roi, la Gendarmerie, les Carabiniers, &c. fondaient ſur elle.

kk) M. de Lowendahl.

ll) M. le Comte d'Eſtrée à la tête de ſa diviſion, & M. de Brionne à la tête de ſon Régiment, avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le ſabre à la main.

mm) Depuis S. Louis aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en perſonne en bataille rangée.

nn) On envoya quelques dragons à la pourſuite : ce corps était commandé par M. le Duc de Chevreuſe, qui s'était diſtingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois bleſſures. L'opinion la plus vraiſemblable ſur l'origine du mot *Dragon*, eſt qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards ſous le Maréchal de Briſſac, qui inſtitua ce Corps dans les guerres du Piémont.

oo) Le Comte de Noailles attaqua de ſon côté la colonne d'infanterie Anglaiſe avec une

Digitized by Google

brigade de cavalerie, qui prit enſuite des canons.

pp) Tournai, principale ville des Français ſous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

qq) La ville de Gand ſoumiſe à Sa Majeſté le 11 Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, a la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le Régiment de Graſſin, &c.

rr) Des Céſars modernes.

Digitized by Google

POËME
SUR LE DÉSASTRE
DE LISBONNE.

PRÉFACE.

Si jamais la queſtion du mal phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événements funeſtes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le Monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille perſonnes à la Chine en 1699, celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du Royaume de Fez. L'axiome, Tout eſt bien, *paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la Providence; mais il n'eſt que trop ſenſible, que tout, depuis long-temps, n'eſt pas arrangé pour notre bien-être préſent.*

* *Lorſque l'illuſtre Pope donna ſon* Eſſai ſur l'homme, *& qu'il développa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes de Leibnitz, du Lord Shaftersbury, & du Lord Bolingbrooke, une foule de Théologiens de toutes les Communions attaquèrent ce ſyſtême. On*

Digitized by Google

ſe révoltait contre cet Axiome nouveau, que Tout eſt bien, *que* l'homme jouît de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible, &c.... *Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. Mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.*

On crut donc voir dans cette propoſition, Tout eſt bien, *le renverſement du fondement des idées reçues. Si* Tout eſt bien, *diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompue ; elle n'a donc pas eu beſoin de Rédempteur. Si ce Monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des Mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribue à l'ordre du Monde ; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général & néceſſaire ; nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande machine ; nous ne ſommes pas plus précieux aux*

Digitized by Google

yeux de DIEU *que les animaux qui nous dévorent.*

Voilà les conclusions qu'on tirait du Poëme de M. Pope ; & ces conclusions mêmes augmentaient encore la célébrité & le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine Morale, la Tolérance, qui sont l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait ; & l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre, parce qu'il réussit ; on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il ? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru appercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, & les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les Critiques ont dit : Leibnitz, Pope, enseignent le Fatalisme : *& les partisans de Leibnitz & de Pope ont dit :* Si Leibnitz & Pope enseignent le Fatalisme, ils ont donc raison ; & c'est à cette Fatalité invincible qu'il faut croire.

Pope avait dit, Tout est bien, *en un sens qui était très-recevable ; & ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.*

L'Auteur du Poëme sur le désastre de Lisbonne

Digitized by Google

ne combat point l'illuſtre Pope, qu'il a toujours admiré & aimé ; il penſe comme lui ſur preſque tous les points ; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome, Tout eſt bien. *Il adopte cette triſte & plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, qu'il* y a du mal ſur la terre ; *il avoue que le mot,* Tout eſt bien, *pris dans un ſens abſolu, & ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.*

Si, lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitants, au mois de Novembre 1755, des Philoſophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : Tout eſt bien ; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons, les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans les débris, c'eſt l'effet néceſſaire des cauſes néceſſaires ; votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien général : *un tel diſcours certainement eût été auſſi cruel que le tremblement de terre a été funeſte : & voilà ce que dit l'Auteur du Poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne.*

Il avoue donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal ſur la terre, ainſi que du bien ; il avoue qu'aucun Philoſophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral, & du mal phyſique : il avoue que Bayle, le plus grand Dialecticien qui

ait

Digitized by Google

ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, & qu'il ſe combat lui-même : il avoue qu'il y a autant de faibleſſes dans les lumières de l'homme que de misères dans ſa vie. Il expoſe tous les ſyſtémes en peu de mots. Il dit que la Révélation ſeule peut dénouer ce grand nœud que tous les Philoſophes ont embrouillé ; il dit que l'eſpérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choſes, peut ſeule conſoler des malheurs préſents, & que la bonté de la Providence eſt le ſeul aſile auquel l'homme puiſſe recourir dans les ténèbres de ſa raiſon, & dans les calamités de ſa nature faible & mortelle.

P. S. Il eſt toujours malheureuſement néceſſaire d'avertir qu'il faut diſtinguer les objections que ſe fait un Auteur, de ſes réponſes aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

NOTE PARTICULIÈRE

SUR CE PASSAGE DE CETTE PRÉFACE:

* *Lorſque l'illuſtre Pope donna ſon* ESSAI SUR L'HOMME, *& qu'il développa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes du Lord Shaftersbury & du Lord Bolingbrooke, &c.*

Page 269, ligne 20.

C'EST peut-être la première fois qu'on a dit que le ſyſtême de Pope était celui du Lord Shaftersburi; c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé, *Les Moraliſtes*, ſect. 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW, &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un être parfait?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe... Sa beauté réſulte des contrariétés, & la concorde univerſelle naît d'un combat perpétuel.... Il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres, les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.... & les loix du pouvoir central & de la végétation, qui donnent aux corps céleſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point dérangés pour l'amour d'un chétif & faible animal, qui, tout protégé qu'il eſt par ces mêmes loix, ſera bientôt par elles réduit en pouſſière.*

Cela eſt admirablement dit: & cela n'empêche pas que l'illuſtre Docteur Clarke, dans ſon Traité de l'exiſtence de Dieu, ne diſe que le *genre humain ſe trouve dans un état où l'ordre naturel des choſes de ce monde eſt manifeſtement renverſé.* Page 10, Tome II, 2. édition, traduction de M. Ricotier. Cela n'empêche pas que l'homme ne puiſſe dire: Je dois être auſſi cher à mon Maître, moi être penſant & ſentant, que les planètes, qui probablement ne ſentent point. Cela n'empêche pas que les choſes de ce monde ne puiſſent être autrement, puiſqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, & qu'il ſera rétabli. Cela n'empêche pas que le mal phyſique & le mal

Digitized by Google

moral ne ſoient une choſe incompréhenſible à l'eſprit humain. Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe révoquer en doute le *Tout eſt bien*, en reſpectant Shaftersburi & Pope, dont le ſyſtême a d'abord été attaqué comme ſuſpect d'athéiſme, & eſt aujourd'hui canoniſé.

La partie morale de l'*Eſſai ſur l'homme* de Pope, eſt auſſi toute entière dans Shaftersburi; à l'article de la recherche ſur la vertu, au ſecond volume des *Caractériſtics*. C'eſt là que l'Auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre eſt non ſeulement poſſible, mais inſéparable: *To be well affected towards the publick intereſt and ones own, is not only conſiſtent, but inſeparable.* C'eſt-là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'eſt la baſe de toute la partie morale de l'*Eſſai* de Pope *ſur l'homme*. C'eſt par-là qu'il finit.

That reaſon paſſion anſwer one great aim,
That true ſelf love and ſocial be the ſame.

La raiſon & les paſſions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour-propre & l'amour ſocial ſont le même.

Une ſi belle morale, bien mieux développée encore dans Pope que dans Shaftersbury, a toujours charmé l'Auteur des Poëmes ſur la Loi naturelle: voilà pourquoi il a dit,

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
Et l'homme avec lui ſeul apprend à ſe connaître.

Le Lord Shaftersbury prouve encore que la perfection de la vertu eſt dûe néceſſairement à la croyance d'un Dieu. *And the perfection of virtue muſt be owing to the belief of a God.*

C'eſt apparemment ſur ces paroles que quelques perſonnes ont traité Shaftersbury d'Athée. S'ils avaient bien lu ſon livre, ils n'auraient pas fait cet infâme reproche à la mémoire d'un Pair d'Angleterre, d'un Philoſophe élevé par le ſage Locke.

C'eſt ainſi que le Père Hardouin traita d'Athées Paſcal, Mallebranche & Arnauld. C'eſt ainſi que le Docteur Lange traita d'Athée le reſpectable Wolf, pour avoir loué la Morale des Chinois: & Wolf s'étant appuyé du témoignage des Jéſuites Miſſionnaires à la

Digitized by Google

Chine, le Docteur répondit: *Ne ſait-on pas que les Jéſuites ſont des Athées ?* Ceux qui gémirent ſur l'aventure des Diables de Loudun, ſi humiliante pour la Raiſon humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un Récollet, en conduiſant Urbain Grandier au ſupplice, le frappât au viſage avec un crucifix de fer, furent appelés Athées par les Récollets. Les Convulſionnaires ont imprimé, que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des Athées: & les Moliniſtes ont cent fois baptiſé de ce nom les Janſéniſtes.

Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans, ſur l'inoculation de la petite vérole, un Auteur inconnu écrivit: *Il n'y a qu'un Athée imbu des folies Anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre nation de faire un mal certain, pour un bien incertain.*

L'Auteur des Nouvelles Eccléſiaſtiques, qui écrit tranquilement depuis ſi long-temps contre les Puiſſances, contre les Loix, & contre la Raiſon, a employé une feuille à prouver que M. de Monteſquieu était Athée, & une autre feuille à prouver qu'il était Déiſte.

S. Sorlin des Marets, connu en ſon temps par le Poëme de *Clovis*, & par ſon fanatiſme, voyant paſſer un jour dans la gallerie du Louvre La Mothe le Vayer, Conſeiller d'État & Précepteur de Monſieur: *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de Religion.* La Mothe le Vayer ſe retourna vers lui, & daigna lui dire: *Mon ami, j'ai tant de Religion, que je ne ſuis point de ta Religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuſer d'Athéiſme à tort & à travers tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverſe.

Digitized by Google

POËME
SUR LE DÉSASTRE
DE LISBONNE,
OU EXAMEN DE CET AXIOME,
TOUT EST BIEN.

O MALHEUREUX mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez, *Tout eſt bien ;*
Accourez, contemplez ces ruïnes affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes ;
Ces femmes, ces enfants, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés ;
Cent mille infortunés que la Terre dévore,
Qui ſanglants, déchirés, & palpitants encore,
Enterrés ſous leurs toits terminent ſans ſecours,
Dans l'horreur des tourments, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : C'eſt l'effet des éternelles loix,
Qui d'un Dieu libre & bon néceſſitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
Dieu s'eſt vengé, leur mort eſt le prix de leurs crimes ?

Digitized by Google

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants,
Sur le ſein maternel écraſés & ſanglants ?
Lisbonne, qui n'eſt plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne eſt abîmée, & l'on danſe à Paris.
Tranquiles ſpectateurs, intrépides eſprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les cauſes des orages ;
Mais du ſort ennemi quand vous ſentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la Terre entr'ouvre ſes abîmes,
Ma plainte eſt innocente, & mes cris légitimes.
Par-tout environnés des cruautés du ſort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les éléments éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'eſt l'orgueuil, dites-vous, l'orgueuil ſéditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce ſanglant ravage,
Demandez aux mourants, dans ce ſéjour d'effroi,
Si c'eſt l'orgueuil qui crie : *O Ciel, ſecourez-moi ;*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère !
Tout eſt bien, dites-vous, & tout eſt *néceſſaire.*
Quoi ! l'Univers entier, ſans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
Êtes-vous aſſurés que la cauſe éternelle,
Qui fait tout, qui ſait tout, qui créa tout pour elle,

Digitized by Google

Ne pouvait nous jeter dans ces triſtes climats,
Sans former des volcans allumés ſous nos pas ?
Borneriez-vous ainſi la ſuprême puiſſance ?
Lui défendriez-vous d'exercer ſa clémence ?
L'éternel Artiſan n'a-t-il pas dans ſes mains
Des moyens infinis tout prêts pour ſes deſſeins ?
Je deſire humblement, ſans offenſer mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de ſoufre & de ſalpêtre
Eût allumé ſes feux dans le fond des déſerts.
Je reſpecte mon Dieu, mais j'aime l'Univers :
Quand l'homme oſe gémir d'un fléau ſi terrible,
Il n'eſt point orgueilleux ; hélas ! il eſt ſenſible.
Les triſtes habitants de ces bords déſolés,
Dans l'horreur des tourments ſeraient-ils conſolés ?
Si quelqu'un leur diſait : *Tombez, mourez tranquiles ;*
Pour le bonheur du Monde on détruit vos aſiles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embráſés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écráſés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux ſont un bien dans les Loix générales ;
Dieu vous voit du même œuil que les vils vermiſſeaux
Dont vous ſerez la proie au fond de vos tombeaux.
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels ! à mes douleurs n'ajoûtez point l'outrage.
Non, ne préſentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la néceſſité,
Cette chaîne des corps, des eſprits & des mondes.
O rêves de ſavants ! ô chimères profondes !

Digitized by Google

Dieu tient en main la chaîne, & n'eſt point enchaîné ; *a*)
Par ſon choix bienfaiſant tout eſt déterminé :
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un Maitre équitable ? *b*)
Voila le nœud fatal qu'il falait délier.
Guérirez-vous nos maux en oſant les nier ?
Tous les peuples tremblants ſous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle Loi qui meut les éléments,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents ;
Si les chênes touffus par la foudre s'embrâſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écrâſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au Dieu qui l'a formé.
Enfants du Tout-puiſſant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun Père.
Le vaſe, on le fait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, ſi groſſier ?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée ;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur,
Qui deſirât les biens, & ſentît ſon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers !
Triſtes calculateurs des misères humaines ;
Ne me conſolez point ; vous aigriſſez mes peines ;

Digitized by Google

Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres ſentants, nés ſous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour, acharné ſur ſa timide proie,
De ſes membres ſanglants ſe repaît avec joie :
Tout ſemble bien pour lui, mais bientôt à ſon tour
Un aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſière,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorants.
Ainſi du Monde entier tous les membres gémiſſent ;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périſſent :
Et vous compoſerez, dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel, & faible, & miſérable !
Vous criez, *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable :
L'Univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.
Éléments, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la Terre :
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'Auteur de tout bien le mal eſt-il venu ?
Eſt-ce le noir Typhon *c*), le barbare Arimane *d*),
Dont la loi tyrannique à ſouffrir nous condamne ?

Digitized by Google

Mon eſprit n'admet point ces monſtres odieux,
Dont le Monde, en tremblant, fit autrefois des Dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ſes biens à ſes enfants qu'il aime,
Et qui verſa ſur eux les maux à pleines mains ?
Quel œuil peut pénétrer dans ſes profonds deſſeins ?
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui *e*), puiſque Dieu ſeul eſt Maître.
Il exiſte pourtant, O triſtes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint conſoler notre race affligée ;
Il viſita la Terre, & ne l'a point changée *f*).
Un Sophiſte arrogant nous dit qu'il ne l'a pu.
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
Il le voudra ſans doute. Et tandis qu'on raiſonne,
Des foudres ſouterrains engloutiſſent Lisbonne,
Et de trente Cités diſperſent les débris,
Des bords ſanglants du Tage à la mer de Cadis.
Ou l'homme eſt né coupable, & Dieu punit ſa race ;
Ou ce Maître abſolu de l'être & de l'eſpace,
Sans courroux, ſans pitié, tranquile, indifférent,
De ſes premiers décrets ſuit l'éternel torrent ;
Ou la matière informe, à ſon Maître rebelle,
Porte en ſoi des défauts *néceſſaires* comme elle ;
Ou bien Dieu nous éprouve, & ce ſéjour mortel *g*)
N'eſt qu'un paſſage étroit vers un Monde éternel :
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères :
Le trépas eſt un bien qui finit nos misères.

Digitized by Google

Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute;
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La Nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu, qui parle au Genre humain :
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds inviſibles,
Dans le mieux ordonné des Univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un cahos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs ;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable ;
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien*.
Je ſuis comme un Docteur ; hélas ! je ne ſais rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles ;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il ſouffre, il meurt ; tout ce qui naît expire ;
De la deſtruction la Nature eſt l'Empire.
Un faible compoſé de nerfs & d'oſſements
Ne peut être inſenſible au choc des éléments ;
Ce mélange de ſang, de liqueurs, & de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre ;

Digitized by Google

Et le ſentiment promt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs, miniſtres du trépas.
C'eſt-là ce que m'apprend la voix de la Nature.
J'abandonne Platon, je rejette Épicure.
Bayle en ſait plus qu'eux tous : je vais le conſulter :
La balance à la main, Bayle enſeigne à douter. *h*)
Aſſez ſage, aſſez grand, pour être ſans ſyſtême,
Il les a tous détruits, & ſe combat lui-même :
Semblable à cet aveugle en bute aux Philiſtins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.

Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte étendue ?
Rien : le livre du Sort ſe ferme à notre vue.
L'homme, étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ? *i*)
Atômes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue,
Mais atômes penſants, atômes dont les yeux,
Guidés par la penſée, ont meſuré les Cieux ;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.

Ce Monde, ce théâtre & d'orgueuil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être ;
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître. *k*)
Quelquefois, dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre :
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.

Digitized by Google

Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, & Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes loix.
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, & non pas murmurer.
Un Calife autrefois à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
Je t'apporte, ô seul Roi, seul Être illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance.
Mais il pouvait encore ajoûter l'*espérance. l*)

NOTES.

a) *Dieu tient en main la chaîne, & n'est point enchaîné.*

La chaîne universelle n'est pas, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute, entre l'homme & les substances supérieures ; il y a l'infini entre

Dieu & toutes les ſubſtances. Les Globes qui roulent autour de notre Soleil n'ont rien de ces gradations inſenſibles, ni dans leur groſſeur, ni dans leurs diſtances, ni dans leurs ſatellites.

Pope dit que l'homme ne peut ſavoir pourquoi les Lunes de Jupiter ſont moins grandes que Jupiter ; il ſe trompe en cela ; c'eſt une erreur pardonnable qui a pu échapper à ſon beau génie. Il n'y a point de Mathématicien qui n'eût fait voir au Lord Bolingbrooke, & à M. Pope, que, ſi Jupiter était plus petit que ſes Satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui ; mais il n'y a point de Mathématicien qui pût découvrir une gradation ſuivie dans les corps du Syſtême ſolaire.

Il n'eſt pas vrai que, ſi l'on ôtait un atôme du Monde, le Monde ne pourrait ſubſiſter : & c'eſt ce que M. de Crouzas, ſavant Géomètre, remarqua très-bien dans ſon livre contre M. Pope. Il paraît qu'il avait raiſon en ce point, quoique ſur d'autres il ait été invinciblement réfuté par Meſſieurs Warburton & Silhouëtte.

Cette chaîne des événements a été admiſe & très-ingénieuſement défendue par le grand Philoſophe Leibnitz ; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements dépendent d'autres corps & d'autres événements. Cela eſt vrai ; mais tous les corps ne ſont pas néceſſaires à l'ordre & à la conſervation de l'Univers ; & tous les événements ne ſont pas eſſenciels à la ſérie des événements. Une goutte d'eau, un grain de ſable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la conſtitution générale. La nature n'eſt aſſervie ni à aucune quantité préciſe, ni à aucune forme préciſe. Nulle Planète ne ſe meut dans une courbe abſolument régulière ; nul être connu n'eſt d'une figure préciſément mathématique : nulle quantité préciſe n'eſt requiſe pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureuſement. Ainſi, on n'a aucune raiſon d'aſſurer qu'un atôme de moins ſur la terre feroit la cauſe de la deſtruction de la terre.

Il en eſt de même des événements. Chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précède ; c'eſt une choſe dont aucun Philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération céſarienne à la mère de Céſar, Céſar n'aurait pas détruit la République, il n'eût pas adopté Octave, & Octave n'eût pas laiſſé l'Empire à Tibère. Maximilien épouſe l'héritière de la Bour-

Digitized by Google

gogne & des Pays-bas, & ce mariage devient la ſource de deux cents ans de guerre. Mais que Céſar ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé ſa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au ſyſtême général.

Il y a donc des événements qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en eſt de leur chaîne comme d'un arbre généalogique ; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Pluſieurs événements reſtent ſans filiation. C'eſt ainſi que, dans toute machine, il y a des effets néceſſaires au mouvement, & d'autres effets indifférents qui ſont la ſuite des premiers, & qui ne produiſent rien. Les roues d'un carroſſe ſervent à le faire marcher ; mais qu'elles faſſent voler un peu plus ou un peu moins de pouſſière, le voyage ſe fait également. Tel eſt donc l'ordre général du Monde, que les chaînons de la chaîne ne ſeraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'eſt pas dans un plein abſolu ; il eſt démontré que les corps céleſtes font leurs révolutions dans l'eſpace non réſiſtant. Tout l'eſpace n'eſt pas rempli. Il n'y a donc pas une ſuite de corps depuis un atôme juſqu'à la plus reculée des étoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenſes entre les êtres ſenſibles, comme entre les inſenſibles. On ne peut donc aſſurer que l'homme ſoit néceſſairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une ſuite non interrompue. *Tout eſt enchaîné*, ne veut dire autre choſe, ſinon, que tout eſt arrangé. Dieu eſt la Cauſe & le Maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'eſclave des Deſtins : mais dans une Philoſophie plus épurée Dieu eſt le Maître des Deſtins. Voyez Clarke, *Traité de l'exiſtence de Dieu.*

b) *Sub Deo juſto nemo miſer niſi mereatur.* S. Auguſtin.

c) Principe du mal chez les Égyptiens.

d) Principe du mal chez les Perſes.

e) C'eſt-à-dire, d'un autre Principe.

f) Un Philoſophe Anglais a prétendu que le Monde phyſique avait dû être changé au premier avénement, comme le Monde moral.

g) Voilà, avec l'opinion des deux Principes, toutes les ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans cette

Digitized by Google

grande difficulté ; & la Révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

h) *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le Dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées ; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies ; c'est l'Avocat général des Philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron, qui souvent, dans ses ouvrages Philosophiques soutient son caractère d'Académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux Abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre Bayle : j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité : ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais, d'ailleurs, le Philosophe Bayle n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'ame. On traduit Cicéron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des Princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Cicéron parmi plusieurs choses admirables ? On y trouve que, *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* « Sic vestra ista » providentia reprehendenda, » quæ rationem dederit eis » quos scierit eâ perversè usu» ros ». [*Libro tertio de naturâ* » *Deorum.*]

Jamais personne n'a cru que la vertu vint des Dieux, & on a eu raison. « Virtutem numquam » Deo acceptam nemo retulit, » nimirùm rectè ». *Idem.*

Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait elle un Législateur qui condamnerait les petits-enfants pour les crimes de leur grand-pere ? « Ferret-ne ulla civitas » latorem legis, ut condemnaretur nepos si avus deliquisset » ?

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Cicéron finit son livre de la *Nature des Dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ses Tusculanes, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus. C'est à tout

le

le Sénat de Rome qu'il dit dans ſon plaidoyer pour Cluentius: *Quel mal lui a fait la mort? Nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers. Qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté, ſinon le ſentiment des douleurs?* « Quid illi mors attulit mali, » niſi fortè ineptiis ac fabulis » ducimur, ut exiſtimemus il- » lum apud inferos ſupplicia » perferre? quæ ſi falſa ſunt, » quod omnes intelligunt, » quid ei mors eripuit præter » ſenſum doloris?

Enfin dans ſes lettres où le cœur parle, ne dit-il pas: *Cùm non ero, ſenſu omni carebo:* « Quand je ne ſerai plus, » tout ſentiment périra avec » moi?

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cependant on met Cicéron entre les mains de la Jeuneſſe; on ſe déchaîne contre Bayle. Pourquoi? C'eſt que les hommes ſont inconſéquents, c'eſt qu'ils ſont injuſtes.

i) Que ſuis-je? où ſuis-je? où vais-je? & d'où ſuis-je tiré?

Il eſt clair que l'homme ne peut par lui-même être inſtruit de tout cela. L'eſprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui étoit avant notre exiſtence, ni ce qui eſt après, ni ce qui anime notre exiſtence préſente. Comment avons-nous reçu la vie? quel reſſort la ſoutient? comment notre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire? comment nos membres obéiſſent-ils incontinent à notre volonté? &c. nous n'en ſavons rien. Ce globe eſt-il ſeul habité? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même inſtant? Chaque genre de plantes vient-il, ou non, d'une premiere plante? Chaque genre d'animaux eſt-il produit, ou non, par deux premiers animaux? Les plus grands Philoſophes n'en ſavent pas plus ſur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire: *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe eſt bas: mais il confond la plus haute ſageſſe, qui ne ſait rien ſur les premiers principes des choſes ſans un ſecours ſurnaturel.

k) On trouverait difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repaſſer par les mêmes évènements.

Digitized by Google

l) Mais il pouvait ajoûter l'eſpérance.

La plupart des hommes ont eu cette eſpérance, avant même qu'ils euſſent le ſecours de la révélation. L'eſpoir d'être après la mort, eſt fondé ſur l'amour de l'être pendant la vie ; il eſt fondé ſur la probabilité que ce qui penſe penſera. On n'en a point de démonſtration, parce qu'une choſe démontrée eſt une choſe dont le contraire eſt une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de diſputes ſur les vérités démontrées. Lucrèce, pour détruire cette eſpérance, apporte dans ſon troiſième livre des arguments dont la force afflige ; mais il n'oppoſe que des vraiſemblances à des vraiſemblances plus fortes. Pluſieurs Romains penſaient comme Lucrèce ; & on chantait ſur le théâtre de Rome : *Poſt mortem nihil eſt ; Il n'eſt rien après la mort.* Mais l'inſtinct, la raiſon, le beſoin d'être conſolé, le bien de la ſociété prévalurent ; & les hommes ont toujours eu l'eſpérance d'une vie à venir ; eſpérance, à la vérité, ſouvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, & met la certitude à la place.

FIN.

Digitized by Google

POËME
SUR LA LOI NATURELLE.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

PRÉFACE.

On sait assez que ce Poëme n'avait point eté fait pour être public : c'était depuis trois ans un secret entre un grand Roi & l'Auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il fut imprimé plusieurs fois d'une maniere aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il seroit juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret tiré de l'obscurité où son Auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un Ecrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encore juste de ne pas juger le Poëme d'un laïque comme on jugerait une thèse de Théologie. Ce Poëme & le précédent sont les fruits d'un arbre transplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes : ils sont d'un climat étranger ; mais il n'y en a aucun d'empoisonné, & plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentiments. La plupart

Digitized by Google

des livres reſſemblent à ces converſations générales & gênées, dans leſquelles on dit rarement ce qu'on penſe. L'Auteur a dit ici ce qu'il a penſé à un Prince Philoſophe auprès duquel il avait l'honneur de vivre. Il a appris que des eſprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le Poëme ſur la Loi Naturelle eſt une préparation à des vérités plus ſublimes. Cela ſeul aurait déterminé l'Auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, ſi ſes infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de ſe borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un Prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent ſurprendre perſonne : elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur ; ce n'eſt pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puiſſance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le Monarque le comblait ; mais le Monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui diſait dans cet ouvrage. Les changements ſurvenus depuis dans un commerce ſi honorable pour la littérature n'ont point altéré les ſentiments qu'il avait fait naître.

Enfin puiſqu'on a arraché au ſecret & à l'obſcurité un écrit deſtiné à ne point paraître, il ſubſiſtera chez quelques ſages comme un monument d'une correſpondance philoſophique qui ne devait point finir ; & l'on ajoûte que, ſi la faibleſſe humaine ſe fait ſentir partout, la vraie philoſophie dompte toujours cette faibleſſe.

Digitized by Google

Au reſte ce faible eſſai fut compoſé à l'occaſion d'une petite brochure qui parût en ce temps-là. Elle était intitulée, Du Souverain Bien, *& elle devait l'être*, Du Souverain Mal. *On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords ſont une faibleſſe d'éducation qu'il faut étouffer. L'Auteur du Poëme prétend que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la Nature rendue à elle-méme ſent cette faute. La fille ſauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à ſa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler, elle ſe repentit, elle pleura, elle étancha ce ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de nôtre amour-propre, font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondements de la Loi Naturelle.*

Digitized by Google

LA LOI NATURELLE,

POËME,

EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O Vous, dont les exploits, le regne & les ouvrages
Deviendront la leçon des Héros & des Sages,
Qui voyez d'un même œuil les caprices du Sort,
Le Trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philoſophe intrépide, affermiſſez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme,
Qu'allume la raiſon, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le Monde eſt plongé,
Apportons, s'il ſe peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en ſouviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*:
Quelques traits échappés d'une utile Morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un eſprit plus hardi, d'un pas plus aſſuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui ſeul apprit à ſe connaître.

Digitized by Google

L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers eſt dans Pope utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Paraſite diſcret, non moins qu'adroit eſclave,
Du lit de ſa Glycère, ou de Ligurinus,
En proſe meſurée inſulte à Criſpinus;
Que Boileau, répandant plus de ſel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, penſe avilir le Taſſe;
Qu'il peigne de Paris les triſtes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'eſprit qui vous meut vous recherchez l'eſſence,
Son principe, ſa fin, & ſur-tout ſon devoir.
Voyons ſur ce grand point ce qu'on a pu ſavoir,
Ce que l'erreur fait croire aux Docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inſpire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ſes traits:
Si Dieu n'eſt pas dans nous, il n'exiſta jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'Auteur de notre vie,
Qu'au labyrinthe obſcur de la Théologie?
Origène & Jean Scot ſont chez vous ſans crédit:
La Nature en ſait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces Romans qu'on appelle ſyſtêmes;
Et, pour nous élever, deſcendons dans nous-mêmes.

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE.

DIEU a donné aux hommes les idées de la juſtice, & la conſcience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur eſt néceſſaire. C'eſt-là cette Loi Naturelle ſur laquelle la Religion eſt fondée. C'eſt ce ſeul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la Loi Naturelle, & non de la Religion ni de ſes auguſtes myſtères.

SOIT *a*) qu'un Etre inconnu, par lui ſeul exiſtant,
Ait tiré depuis peu l'Univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en ſon ſein, ou qu'il regne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau ſouvent ſi ténébreux,
Ou ſoit un de nos ſens, ou ſubſiſte ſans eux:
Vous êtes ſous la main de ce Maître inviſible,
Mais du haut de ſon Trône obſcur, inacceſſible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De ſa grandeur ſuprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux flattent-ils ſa puiſſance?
Eſt-ce le peuple altier, conquérant de Biſance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connait ſon eſſence, & ſuit ſa volonté?
Différents dans leurs mœurs, ainſi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous ſe ſont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'impoſteurs odieux: *b*)

Et ſans vouloir ſonder, d'un regard téméraire,
De la Loi des Chrétiens l'ineffable myſtère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons, par la raiſon, ſi DIEU n'a point parlé.
La Nature a fourni d'une main ſalutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme eſt néceſſaire,
Les reſſorts de ſon ame, & l'inſtinct de ſes ſens.
Le Ciel à ſes beſoins ſoumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante,
Y peint de la Nature une image vivante.
Chaque objet de ſes ſens prévient la volonté.
Le ſon dans ſon oreille eſt par l'air apporté.
Sans efforts & ſans ſoins ſon œuil voit la lumière.
Sur ſon Dieu, ſur ſa fin, ſur ſa cauſe premiere,
L'homme eſt-il ſans ſecours à l'erreur attaché ?
Quoi ! le Monde eſt viſible, & Dieu ſerait caché !
Quoi ! le plus grand beſoin que j'aye en ma miſere,
Eſt le ſeul qu'en effet je ne peux ſatisfaire !
Non : le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit ſon ſceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître ;
Il m'a donné ſa Loi, puiſqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'eſt à l'Univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts.
Delphes, Délos, Ammon, ne ſont pas ſes aſiles.
Il ne ſe cacha point aux antres des Sybilles.
La Morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des ſiècles ſans fin parle au nom de ce Dieu.

Digitized by Google

C'eſt la loi de Trajan, de Socrate, & la vôtre.
De ce culte éternel la Nature eſt l'Apôtre;
Le bon-ſens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conſcience, en ſont les défenſeurs;
Leur redoutable voix par-tout ſe fait entendre.
Penſez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Auſſi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du ſang d'un ami trop inconſidéré,
Ait, pour ſe repentir, conſulté des Augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ſes mains impures;
Ils auraient, à prix d'or, abſous bientôt le Roi.
Sans eux, de la Nature il écouta la Loi;
Honteux, déſeſpéré d'un moment de furie,
Il ſe jugea lui-même indigne de la vie.
Cette Loi ſouveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira Zoroaſtre, illumina Solon.
D'un bout du Monde à l'autre elle parle, elle crie:
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHÉRIS TA PATRIE.
Ainſi le froid Lapon crut un Etre éternel;
Il eut de la juſtice un inſtinct naturel;
Et le Nègre vendu ſur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima ſa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquilement, dans le fond de ſon cœur:
» Qu'il eſt beau, qu'il eſt doux d'accabler l'innocence,
» De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance!
» Dieu juſte, Dieu parfait! que le crime a d'appas!
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,

Digitized by Google

S'il n'était une Loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentiments?
Avons-nous fait notre ame? avons-nous fait nos ſens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine:
L'artiſan les façonne, & ne peut les former.
Ainſi l'Etre éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le Ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur;
Il ne peut la changer; ſon juge eſt dans ſon cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponſes aux objections contre les principes d'une Morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'ENTENDS, avec Cardan, Spinoſa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la Nature,
Ne ſont que l'habitude, & les illuſions,
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux Nations.
Raiſonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin? pourquoi l'Etre Suprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté
Un inſtinct qui nous lie à la ſociété?
Les loix que nous faiſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont par-tout différentes.

Digitized by Google

Jacob chez les Hébreux put épouſer deux ſœurs.
David, ſans offenſer la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendreſſe importune;
Le Pape au Vatican n'en peut poſſéder une.
Là, le père à ſon gré choiſit ſon ſucceſſeur;
Ici, l'heureux aîné de tout eſt poſſeſſeur.
Un Polaque à mouſtache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot ſa République entière.
L'Empereur ne peut rien ſans ſes chers Electeurs.
L'Anglais a du crédit, le Pape a des honneurs.
Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit; le reſte eſt arbitraire. *c*)
Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon Roi par la main d'un bourreau.
Du Pape Borgia le bâtard ſanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon père en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien! conclurez-vous qu'il n'eſt point de vertu?
Quand des vents du Midi les funeſtes haleines
De ſemences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le Ciel en ſon courroux
Ne laiſſa la ſanté ſéjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,

Digitized by Google

Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout eſt paſſager, le crime & le malheur.
De nos deſirs fougueux la tempête fatale
Laiſſe au fond de nos cœurs la règle & la morale :
C'eſt une ſource pure : en vain dans ſes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain ſur ſa ſurface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuſte, & le moins policé,
S'y contemple aiſément quand l'orage eſt paſſé.
Tous ont reçu du Ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juſtice & de la conſcience.
De la raiſon naiſſante elle eſt le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre, auſſi-tôt elle inſtruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de deſirs, aſſervi, mais né libre ;
Arme que la Nature a miſe en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'eſt-là l'heureux génie ;
C'eſt-là ce Dieu ſecret qui dirigeait ſa vie,
Ce Dieu qui juſqu'au bout préſidait à ſon ſort,
Quand il but ſans pâlir la coupe de la mort.
Quoi ! cet eſprit divin n'eſt-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le ſien qui jamais ne le flatte.
Néron cinq ans entiers fut ſoumis à ſes loix,
Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle, appuyé ſur la Philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le temps de ſa vie.

Digitized by Google

Julien s'égarant dans sa Religion,
Infidèle à la Foi, fidèle à la Raison,
Scandale de l'Eglise, & des Rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la Loi Naturelle.
On insiste, on me dit : L'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau ;
C'est l'éducation qui forme ses pensées,
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ;
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur ;
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il agit en machine : & c'est par sa nourrice
Qu'il est Juif ou Païen, Fidèle ou Musulman,
Vétu d'un juste-au-corps, ou bien d'un doliman.
Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire.
Il est des sentiments que l'habitude inspire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les dehors de l'ame, & ses préventions,
Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main ;
Leur pouvoir est constant, leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce ;
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid peut-il sentir l'amour ?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie ?
Les insectes changeants, qui nous filent la soie,

Digitized by Google

Les eſſaims bourdonnants de ces filles du Ciel,
Qui paîtriſſent la cire & compoſent le miel,
Si-tôt qu'ils ſont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout mûrit par le temps, & s'accroît par l'uſage.
Chaque être a ſon objet, & dans l'inſtant marqué
Il marche vers le but par le Ciel indiqué.
De ce but, il eſt vrai, s'écartent nos caprices.
Le juſte quelquefois commet des injuſtices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De ſoi-même en tout temps quel cœur eſt ſatisfait?
L'homme (on nous l'a tant dit) eſt une énigme obſcure;
Mais en quoi l'eſt-il plus que toute la Nature?
Avez-vous pénétré, Philoſophes nouveaux,
Cet inſtinct ſûr & promt qui ſert les animaux?
Dans ſon germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître?
Sur ce vaſte Univers un grand voile eſt jeté;
Mais dans les profondeurs de cette obſcurité,
Si la raiſon nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immenſité Dieu peupla les déſerts,
Alluma des Soleils & ſouleva des mers:
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes preſcrites.
Tous les Mondes naiſſants connurent leurs limites.
Il impoſa des loix à Saturne, à Vénus,
Aux ſeize orbes divers dans nos Cieux contenus;
Aux éléments unis dans leur utile guerre,
A la courſe des vents, aux fléches du tonnerre;

Digitized by Google

A l'animal qui penſe, & né pour l'adorer;
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajoûter nos décrets à ces loix immortelles ? *d*)
Hélas ! ſerait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible eſt voiſin du néant,
De nous mettre à côté du Maître du tonnerre,
Et de donner en Dieux des ordres à la Terre ?

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes, ayant, pour la plupart, défiguré, par les opinions qui les diviſent, le principe de la Religion Naturelle qui les unit, doivent ſe ſupporter les uns les autres.

L'UNIVERS eſt un Temple où ſiége l'Eternel.
Là *e*) chaque homme à ſon gré veut bâtir un Autel.
Chacun vante ſa Foi, ſes Saints, & ſes miracles,
Le ſang de ſes Martyrs, la voix de ſes Oracles.
L'un penſe, en ſe lavant cinq ou ſix fois par jour,
Que le Ciel voit ſes bains d'un regard plein d'amour;
Et qu'avec un prépuce on ne ſauroit lui plaire.
L'autre a du Dieu Brama déſarmé la colère,
Et, pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le Ciel entr'ouvert, & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidèles.
Des Chrétiens diviſés les infâmes querelles

Ont

Digitized by Google

Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a déſolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux Inquiſiteur, un Crucifix en main,
Au feu par charité fait jeter ſon prochain,
Et, pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend, pour s'en conſoler, ſon argent qu'il s'applique;
Tandis que, de la grâce ardent à ſe toucher,
Le peuple, en louant DIEU, danſe autour du bucher.
On vit plus d'une fois, dans une ſainte ivreſſe,
Plus d'un bon Catholique, au ſortir de la Meſſe,
Courant ſur ſon voiſin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier : *Meurs, impie; ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſuppôts, guettés par la Juſtice,
Dans Paris en peinture allèrent au ſupplice.
Servet fut en perſonne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été Souverain,
Il eût, pour argument contre ſes adverſaires,
Fait ſerrer d'un lacet le cou des Trinitaires.
Ainſi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient Martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que, deux cents ans, cette pieuſe rage
De nos aïeux groſſiers fut l'horrible partage?
C'eſt que de la Nature on étouffa la voix;
C'eſt qu'à ſa Loi ſacrée on ajoûta des Loix;
C'eſt que l'homme, amoureux de ſon ſot eſclavage,
Fit, dans ſes préjugés, DIEU même à ſon image.

Nous l'avons fait injuſte, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconſtant, barbare comme nous.
Enfin, grâce en nos jours à la Philoſophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels, plus inſtruits, en ſont moins inhumains;
Le fer eſt émouſſé, les buchers ſont éteints.
Mais ſi le Fanatiſme était encor le maître,
Que ces feux étouffés ſeraient prompts à renaître!
On s'eſt fait, il eſt vrai, le généreux effort
D'envoyer moins ſouvent ſes freres à la mort.
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne; *f*)
Et même le Muphti, qui rarement raiſonne,
Ne dit plus aux Chrétiens que le Sultan ſoumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
Mais du beau nom de *chien* ce Muphti nous honore; *g*)
Dans le fond des Enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis, vainqueur de tant de Rois,
Londre, Berlin, Stockholm, & Genève; & vous-même,
Vous êtes, ô grand Roi! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits ſignalant vos beaux jours,
A l'humaine raiſon vous donnez des ſecours,
Aux beaux Arts des palais, aux pauvres des aſiles,
Vous peuplez les déſerts, & les rendez fertiles:
De fort ſavants eſprits jurent ſur leur ſalut, *h*)
Que vous êtes ſur terre un fils de Belzébut.
Les vertus des Païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuſes maximes!

Digitized by Google

Gazetier clandeſtin, dont la plate âcreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œuil ravi les mortels tes ſemblables,
Paîtris des mains de DIEU pour le plaiſir des Diables.
N'es-tu pas ſatisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne & Monteſquieu?
Penſes-tu que Socrate, & le juſte Ariſtide,
Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide;
Penſes-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms ſacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des Démons ſont livrés en partage,
Par le DIEU bienfaiſant dont ils étaient l'image?
Et que tu ſeras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de Chérubins au Ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une beſace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la craſſe?
Sois ſauvé, j'y conſens; mais l'immortel Newton,
Mais le ſavant Leibnitz, & le ſage Addiſſon,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuſe *i*)
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe;
Ces eſprits, qui ſemblaient de DIEU même éclairés,
Dans des feux éternels ſeront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeſte;
Ami, ne préviens point le jugement céleſte;
Reſpecte ces mortels, pardonne à leur vertu:
Ils ne t'ont point damné; pourquoi les damnes-tu?
A la Religion diſcrétement fidèle,
Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle;

Digitized by Google

Et ſans noyer autrui ſonge à gagner le port:
La clémence a raiſon, & la colère a tort.
Dans nos jours paſſagers de peines, de miſères,
Enfants du même DIEU, vivons du moins en frères:
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés ſous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels aſſiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours ſi chérie.
Notre cœur égaré, ſans guide & ſans appui,
Eſt brûlé de deſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtants:
Remede encor trop foible à des maux ſi conſtants.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au Gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'Ecole qui troublent la Société.

OUI, je l'entends ſouvent de votre bouche auguſte;
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de Docteurs,

Digitized by Google

Parmi ces différents que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'État une paix ſi conſtante ?
D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther,
Qu'on croit, de-là les monts, bâtards de Lucifer,
Le Grec & le Romain, l'empeſé Quiétiſte,
Le Quakre au grand chapeau, le ſimple Anabaptiſte,
Qui jamais dans leur Loi n'ont pu ſe réunir,
Sont tous, ſans diſputer, d'accord pour vour bénir ?
C'eſt que vous êtes ſage, & que vous êtes Maître.
Si le dernier Valois, hélas ! avait ſu l'être,
Jamais un Jacobin, guidé par ſon Prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud ſa funeſte entrepriſe :
Mais Valois aigüiſa le poignard de l'Egliſe, *k*)
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ſes ſujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuſes querelles.
Toutes les factions à la fin ſont cruelles ;
Pour peu qu'on les ſoutienne, on les voit tout oſer ;
Pour les anéantir, il les faut mépriſer.
Qui conduit des ſoldats peut gouverner des Prêtres.
Un Roi dont la grandeur éclipſa ſes ancêtres,
Crut pourtant, ſur la foi d'un Confeſſeur Normand,
anſénius à craindre, & Queſnel important ;
Du ſceau de ſa grandeur il chargea leurs ſottiſes.
De la diſpute alors cent cabales épriſes,
Cent bavards en fourrure, Avocats, Bacheliers,
Colporteurs, Capucins, Jéſuites, Cordeliers,

Troublèrent tout l'État par leurs doctes ſcrupules :
Le Régent plus ſenſé les rendit ridicules : *l'*)
Dans la pouſſière alors on les vit tous rentrer.
L'œuil du Maître ſuffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des préſents de Pomone,
Des filles du Printemps, des tréſors de l'Automne,
Maître de ſon terrein, ménage aux arbriſſeaux
Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux ;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles ;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſève affamés.
Son docile terrein répond à ſa culture.
Miniſtre induſtrieux des Loix de la Nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins ;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile,
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon Maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des Cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendants aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.
Malheur aux Nations dont les Loix oppoſées
Embrouillent de l'État les rênes diviſées !
Le Sénat des Romains, ce Conſeil de vainqueurs,
Préſidait aux Autels, & gouvernait les mœurs,

Digitized by Google

Reſtreignait ſagement le nombre des Veſtales,
D'un peuple extravagant réglait les Bacchanales.
Marc-Aurèle & Trajan mêlaient aux champs de Mars
Le bonnet de Pontife au bandeau des Céſars:
L'Univers repoſant ſous leur heureux génie,
Des guerres de l'Ecole ignora la manie.
Ces grands Légiſlateurs, d'un ſaint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets ſacrés.
Rome encore aujourd'hui conſervant ces maximes,
Joint le Trône à l'Autel par des nœuds légitimes:
Ses Citoyens en paix, ſagement gouvernés,
Ne ſont plus Conquérants, & ſont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans ſa Capitale,
Un Roi portant en main la croſſe épiſcopale,
Au ſortir du Conſeil, allant en miſſion,
Donne au peuple contrit ſa bénédiction:
Toute Egliſe a ſes Loix, tout peuple a ſon uſage.
Mais je prétends qu'un Roi, que ſon devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la ſûreté,
A ſur tous ſes ſujets égale autorité; *m*)
Ils ſont tous ſes enfants: cette famille immenſe
Dans ſes ſoins paternels a mis ſa confiance.
Le Marchand, l'Ouvrier, le Prêtre, le Soldat,
Sont tous également les membres de l'État.
De la Religion l'appareil néceſſaire
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles Loix, par un autre lien,
Ont confondu le Prêtre avec le Citoyen.

Digitized by Google

La Loi dans tout État doit être univerſelle.
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le Ciel ne m'a point fait pour régir les États,
Pour conſeiller les Rois, pour enſeigner les ſages;
Mais du port où je ſuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Eclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répète.
Que conclure, à la fin, de tous mes longs propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du Ciel, l'erreur vient de la Terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnaît! ô DIEU que tout annonce!
Entends les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta Loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois, ſans m'alarmer, l'éternité paraître;
Et je ne puis penſer qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

Digitized by Google

NOTES.

a) *Soit qu'un Etre inconnu*, &c.

DIEU étant un Être infini, ſa nature a dû être inconnue à tous les hommes. Comme cet ouvrage eſt tout philoſophique, il a fallu rapporter les ſentiments des Philoſophes. Tous les Anciens, ſans exception, ont cru l'éternité de la matière ; c'eſt preſque le ſeul point ſur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les Dieux avaient arrangé le Monde ; nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils diſaient que l'Intelligence céleſte avait par ſa propre nature le pouvoir de diſpoſer de la matière, & que la matière exiſtait par ſa propre nature.

Selon preſque tous les Philoſophes & les Poëtes, les grands Dieux habitaient loin de la Terre. L'ame de l'homme, ſelon pluſieurs, était un feu céleſte ; ſelon d'autres, une harmonie réſultante de ſes organes ; les uns en faiſaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ* ; les autres, une matière épurée, une quinteſſence ; les plus ſages, un être immatériel : mais quelque ſecte qu'ils aient embraſſée, tous, hors les Épicuriens, ont reconnu que l'homme eſt entiérement ſoumis à la Divinité.

b) Il faut diſtinguer Confutzée, qui s'en eſt tenu à la Religion naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire ſans Révélation.

c) Il eſt évident que cet *Arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les Loix civiles, la diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin.

d) On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions paſſagères des hommes qui veulent donner leurs ſentiments particuliers pour des loix générales.

e) [Chaque homme] ſignifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en Légiſlateur ; & il n'eſt ici queſtion que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

f) On ne pouvoit prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville

Digitized by Google

malheureuſe, dans laquelle on alluma trop ſouvent des buchers.

g) Les Turcs appellent indifféremment les Chrétiens *Infidèles* & *Chiens*.

h) On reſpecte cette maxime, *hors de l'Égliſe point de ſalut* : mais tous les hommes ſenſés trouvent ridicule & abominable que des particuliers oſent employer cette ſentence générale & comminatoire contre des hommes qui ſont leurs ſupérieurs & leurs maîtres en tout genre. Les hommes raiſonnables n'en uſent point ainſi. L'Archevêque Tillotſon aurait-il jamais écrit à l'Archevêque Fénelon, *Vous êtes damné ?* Et un Roi de Portugal écrirait-il à un Roi d'Angleterre qui lui envoie des ſecours, *Mon frère, vous irez à tous les Diables ?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, & dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir.

i) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuſe*
A de l'eſprit humain poſé la borne heureuſe.

Le modeſte & ſage Locke eſt connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de ſon pouvoir. Convaincu de la faibleſſe humaine, & pénétré de la puiſſance infinie du Créateur, il dit que nous ne connoiſſons la nature de notre ame que par la foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même aſſez de lumières pour aſſurer que Dieu ne peut pas communiquer la penſée à tout être auquel il daignera faire ce préſent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Carteſianiſme auſſi faux en tout que le Péripatétiſme, ils croyaient que la matiere n'eſt autre choſe que l'étendue en longueur, largeur & profondeur : ils ne ſavaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres propriétés ; que ſes éléments ſont indiviſibles, tandis que ſes compoſés ſe diviſent ſans ceſſe. Ils bornaient la puiſſance de l'Etre tout-puiſſant ; ils ne faiſaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes ſur la matière, nous ne connaiſſons point le fond de cet être. Ils devaient ſonger que l'on a long-

Digitized by Google

temps agité ſi l'entendement humain eſt une faculté ou une ſubſtance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & ſentir que nos connaiſſances ſont trop bornées pour ſonder cet abime.

La faculté que les animaux ont de ſe mouvoir, n'eſt point une ſubſtance, un être à part; il parait que c'eſt un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainſi un don de la penſée à tel être qu'il daignera choiſir. Dans cette hypothèſe, qui nous ſoumet plus que toute autre à l'Etre ſuprême, la penſée accordée à un élément de matière, n'en eſt pas moins immortelle, que dans toute autre hypothèſe. Cet élément indiviſible eſt impériſſable : la penſée peut aſſurément ſubſiſter à jamais avec lui, quand le corps eſt diſſous. Voilà ce que Locke propoſe ſans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire; & non ce que Dieu a fait. Il ne connait point ce que c'eſt que la matière : il avoue qu'entre elle & Dieu il peut y avoir une infinité de ſubſtances créées abſolument différentes les unes des autres : la lumière, le feu élémentaire parait en effet, comme on l'a dit dans les éléments de Newton, une ſubſtance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; auſſi Newton dit ſouvent dans ſon Optique, *Je n'examine pas ſi les rayons de la lumière ſont des corps ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de ſubſtances, & que Dieu eſt le maître d'accorder des idées à ces ſubſtances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il ſoit, a des idées; nous en ſommes bien loin : nous ne ſaurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de ſe remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu, & ſentir ſon néant. Telle eſt la Philoſophie de cet homme d'autant plus grand qu'il eſt plus ſimple; & c'eſt cette ſoumiſſion à Dieu qu'on a oſé appeler impiété; & ce ſont ſes ſectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé Matérialiſtes; & c'eſt un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque Phyſique a donné le nom *d'ennuyeux.*

Quand même Locke ſe ſerait trompé ſur ce point, (ſi l'on peut pourtant ſe tromper en n'affirmant rien) cela n'em-

Digitized by Google

pêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il eſt le premier, ce me ſemble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières ; il eſt le premier qui ait fait voir ce que c'eſt que l'identité, & ce que c'eſt que d'être la même perſonne, le même ſoi : il eſt le premier qui ait prouvé la fauſſeté du ſyſtême des idées innées. Sur quoi, je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématiſèrent les idées innées, quand Deſcartes les établit ; & qui anathématiſèrent enſuite les adverſaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'eſt ainſi que jugent les hommes qui ne ſont pas Philoſophes.

NB. *Le Lecteur curieux peut conſulter le chapitre ſur Locke dans les Mélanges de Littérature*, &c. &c.

k) Il ne faut pas entendre par ce mot l'Égliſe Catholique, mais le poignard d'un Eccléſiaſtique, le fanatiſme abominable de quelques gens d'Égliſe de ces temps-là, déteſté par l'Egliſe de tous les temps.

l) Ce ridicule ſi univerſellement ſenti par toutes les Nations, tombe ſur les grandes intrigues pour de petites choſes, ſur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre ſur plus de quatre mille volumes imprimés.

m) Ce n'eſt pas à dire que chaque ordre de l'État n'ait ſes diſtinctions, ſes privilèges indiſpenſablement attachés à ſes fonctions. Ils jouiſſent de ces privilèges dans tout pays : mais la Loi générale lie également tout le monde.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

LA HENRIADE.

AVERTISSEMENT des Libraires,	Page j
AVANT-PROPOS,	iij
PRÉFACE de M. Marmontel,	xix
CHANT I.	3
Variantes recœuillies par l'Abbé Lenglet.	18
Notes de l'Éditeur.	25
CHANT II.	29
Notes.	43
CHANT III.	49
Variantes.	65
Notes.	67
CHANT IV.	71
Variantes.	89
Notes.	93
CHANT V.	97
Variantes.	113
Notes.	116
CHANT VI.	119
Variantes.	134
Notes.	135
CHANT VII.	137
Variantes.	155
Notes.	162

Digitized by Google

CHANT VIII. 167
Variantes. 187
Notes. 192
CHANT IX. 197
Variantes. 211
Notes. 213
CHANT X. 217
Variantes. 237
Notes. 240
Autres Notes tirées de l'Édition de l'Abbé Lenglet, & de quelques autres précédentes.
Sur le CHANT I. 242
Sur le CHANT II. 250
Sur le CHANT III. 162
Sur le CHANT IV. 263
Sur le CHANT V. 265
Sur le CHANT VI. 266
Sur le CHANT VII. 268
Sur le CHANT VIII. 270

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE abrégée des événements sur lesquels est fondée la Fable du Poème de la Henriade. Page 3
DISSERTATION sur la mort de Henri IV. 15
ESSAI sur la Poésie Épique. 24
CHAPITRE I. *Des différents goûts des peuples.* ibid.
CHAPITRE II. *Homère.* 39
CHAPITRE III. *Virgile.* 49
CHAPITRE IV. *Lucain.* 58
CHAPITRE V. *Le Trissin.* 64
CHAPITRE VI. *Le Camouens.* 68
CHAPITRE VII. *Le Tasse.* 75
CHAPITRE VIII. *Don Alonzo d'Ercilla.* 93
CHAPITRE IX. *Milton.* 101

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME. 121
DISCOURS I. De l'égalité des conditions. ibid.
Notes. 127
Variantes. 128
DISCOURS II. De la liberté. 133
Notes. 139
Variantes. ibid.
DISCOURS III. De l'envie. 141
Notes. 146
Variantes. 147
DISCOURS IV. De la modération en tout. 149
Notes. 155
Variantes. ibid.
DISCOURS V. Sur la nature du plaisir. 158
Notes. 162
Variantes. 163
DISCOURS VI. De la nature de l'homme. 165
Notes. 172
Variantes. ibid.
DISCOURS VII. Sur la vraie vertu. 173
Notes. 177
Variantes. 178
LE TEMPLE DU GOUT. 180
Notes. 213
LETTRE à M. de C. sur *le Temple du Goût.* 220
Principales variantes du *Temple du Goût.* 226
Autres variantes, tirées de l'édition de 1733. 234
Autres variantes, tirées de l'édition de 1745. 251
LE POÈME DE FONTENOI. 254
Notes. 265
PRÉFACE du Poëme sur le désastre de Lisbonne. 268
Note particulière sur un passage de cette Préface. 274
POÈME *sur le désastre de Lisbonne.* 277
Notes. 285
PRÉFACE du Poëme sur la Loi naturelle. 291
LA LOI NATURELLE, Poëme en quatre parties. 294
Notes. 313

Fin de la Table.

Digitized by Google

MNZ 20119813

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google